

# DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES MARTINIQUE

SERVICE REGIONAL DE L'ARCHEOLOGIE

BILAN  
SCIENTIFIQUE

2008  
2009  
2010



DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES  
**MARTINIQUE**

---

SERVICE REGIONAL DE L'ARCHEOLOGIE



**BILAN  
SCIENTIFIQUE  
DE LA REGION  
MARTINIQUE**

**2008**  
**2009**  
**2010**

**MINISTÈRE DE LA CULTURE  
ET DE LA COMMUNICATION**

DIRECTION GÉNÉRALE  
DES PATRIMOINES

**DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES  
SERVICE REGIONAL DE L'ARCHEOLOGIE**

54, rue du Professeur Raymond Garcin  
97200 Fort-de-France  
Tel. : 05 96 60 05 36  
Fax. : 05 96 64 27 84

*Ce bilan scientifique a été conçu afin que soient diffusés rapidement les résultats des travaux archéologiques de terrain. Il s'adresse tant au service central de l'Archéologie qui, dans le cadre de la déconcentration, doit être informé des opérations réalisées en régions (au plan scientifique et administratif), qu'aux membres des instances chargées du contrôle scientifique des opérations, qu'aux archéologues, aux élus, aux aménageurs et à toute autre personne concernée par les recherches archéologiques menées dans la région.*

Les textes publiés dans la partie "travaux et recherches archéologiques de terrain" ont été rédigés par les responsables des opérations. Toute reproduction ou utilisation des textes et plans devra être précédée de leur accord. Les avis exprimés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Le SRA s'est réservé le droit de réécrire ou de condenser tout texte jugé trop long.

Sauf mention contraire, photos et illustrations sont de l'auteur de la notice.

Photo de couverture : La Trinité, Château Dubuc.  
Diagnostic archéologique - Vue d'ensemble du moulin à bêtes.  
Cliché J. Briand (Inrap)

Coordination et secrétariat d'édition : Thierry Dorival, Marjorie Hervé  
Relecture : Marjorie Hervé, Damien Leroy, Annie Noé-Dufour  
Adaptation des illustrations : Thierry Dorival

Maquette Imprimerie : JB Barret  
Lot. Sylvestre,  
rue du Professeur Raymond Garcin  
97200 Fort-de-France  
0596 64 46 16 - 0696 24 50 49

ISSN 1249-4569 © 2015

---

**MINISTERE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION**

# MARTINIQUE

## Sommaire général



Tableau de présentation générale des opérations autorisées 2008 - 2010	4
Préface	5
Avant-propos et Résultats scientifiques significatifs	6
Bilan scientifique régional 2008	9
Bilan scientifique régional 2009	43
Bilan scientifique régional 2010	69
Bibliographie régionale	95
Liste des auteurs et des organismes de rattachement	97
Liste des abréviations	97
Table des illustrations	98
Liste des programmes de recherche nationaux	100

---

**Tableau de présentation générale  
des opérations autorisées**

	<b>2008</b>	<b>2009</b>	<b>2010</b>
ETUDES (ETU)	2	0	1
FOUILLES PROGRAMMEES (FP)	2	1	1
OPERATION PREVENTIVE DE DIAGNOSTIC (OPD)	3	2	4
OPERATION PREVENTIVE DE FOUILLES (OPF)	0	1	1
PROJET COLLECTIF DE RECHERCHE (PCR)	1	1	1
PROSPECTION INVENTAIRE (PI)	0	0	2
PROSPECTION THEMATIQUE (PT)	0	1	0
SAUVETAGE URGENT (SU)	0	0	0
SONDAGE (SD)	1	0	0
<b>TOTAL</b>	<b>9</b>	<b>6</b>	<b>10</b>

### Préface

Les bilans scientifiques régionaux, communément appelés BSR et publiés depuis 1991, ont été conçus pour que soient diffusés rapidement les résultats des travaux archéologiques de terrain et permettre ainsi de livrer, pour chaque région, l'actualité de la discipline, tant pour les besoins du service central de l'archéologie qui, dans le cadre de la déconcentration, doit être informé des opérations réalisées en régions, qu'aux membres des instances chargées de l'évaluation scientifique des opérations, qu'aux archéologues, élus, aménageurs et, *in fine*, à toute personne concernée par les activités de recherche menées dans chaque région.

La diffusion des résultats de toute recherche constitue en effet une obligation non seulement réglementaire, mais également déontologique et morale que tout archéologue doit s'attacher à satisfaire.

La publication du présent volume semblera peut-être bien tardive pour répondre à ce besoin d'actualité. Nous en sommes naturellement conscients et c'est la raison pour laquelle nous avons souhaité combler progressivement un retard anormalement accumulé en publiant cette année en un même volume les résultats obtenus au cours des années 2008, 2009 et 2010. L'exercice sera reconduit l'an prochain pour couvrir les années 2011 à 2013 et retrouver progressivement un rythme de parution plus conforme à cette ambition de communication rapide des résultats.

La discipline archéologique connaît en effet, notamment depuis le début de ce millénaire, des mutations profondes et rapides, tant en matière d'environnement juridique et d'organisation administrative, que pour ce qui concerne la diversification des acteurs et, naturellement, le renouvellement des approches scientifiques et l'élargissement des champs de la recherche. Plus que jamais, elle s'affirme comme une composante incontournable et nécessaire de l'aménagement et du développement des territoires. Il convient alors de s'attacher à assurer la communication de ses résultats selon des rythmes réguliers.

Au sein de la Direction des affaires culturelles et sous l'autorité du préfet de la Martinique, le Service régional de l'archéologie demeure l'organe essentiel pour que soient assurées les missions d'inventaire, d'étude, de protection, de conservation et de valorisation du patrimoine archéologique qui incombent à l'État. Le présent bilan en fournit un reflet.

Fabrice Morio  
Directeur des affaires  
culturelles de la Martinique

# BILAN ET ORIENTATION DE LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE

Alors que les diverses régions métropolitaines en ont été dotées dès 1994, ce n'est que depuis 2007, sous l'effet d'un décret du 11 mai<sup>1</sup>, que les régions de Guadeloupe, de Guyane, de Martinique et de La Réunion disposent à leur tour d'une instance scientifique consultative spécifiquement dédiée à l'évaluation de la recherche archéologique développée sur ces territoires. Il s'agit là d'une avancée importante qui, à une commission spécialisée instituée en 1994 au sein du Conseil national de la recherche archéologique et présidée par le président de ce conseil national, dite « commission pour l'archéologie d'outre-mer », vient substituer une instance propre à ces territoires, à l'égal désormais des autres interrégions, même si sa composition en diffère quelque peu, et dont la présidence est exercée par le préfet de la région siège, préfet de la Martinique.

C'est ainsi que la *Commission interrégionale de la recherche archéologique de l'outre-mer*, car tel est son nom, dont le secrétariat est assuré par le Service régional de l'archéologie, a pu être nommée par arrêté du préfet de la Martinique en date du 18 septembre 2007.

Les années 2008, 2009 et 2010 représentent dès lors les premières années d'exercice de cette nouvelle instance consultative et le présent bilan permet de croiser quelques unes des opérations de terrain qu'elle a eu à connaître et à évaluer.

Ses attributions consistent essentiellement en l'évaluation scientifique des opérations archéologiques et de leurs résultats, en l'examen annuel du bilan d'activité de chaque région et du programme de l'année à venir. Elle peut formuler toute proposition et tout avis sur l'activité archéologique, participe à la programmation scientifique par le relais de ses deux représentants élus au Conseil national de la recherche archéologique et est chargée d'établir un bilan à l'issue de son mandat quadriennal.

Avec l'indispensable développement de l'archéologie préventive, son apport à l'expertise scientifique par l'État des découvertes archéologiques et à la préparation des décisions administratives qui en résultent se révèle particulièrement déterminant. C'est en effet par les avis et les expertises de cette instance qu'il est possible de garantir aux aménageurs que les prescriptions d'archéologie préventive qui doivent accompagner leurs projets répondent aux besoins actuels de la recherche scientifique en archéologie.

En effet, la mise en œuvre des dispositions du Livre V du code du patrimoine, notamment celles de son Titre II relatif à l'archéologie préventive, exige de conserver

présent à l'esprit le rôle central de l'État en ce domaine et la raison d'être de l'appareil réglementaire, tels que l'exprime l'article L522-1 du code du patrimoine et selon lequel *l'État veille à la conciliation des exigences respectives de la recherche scientifique, de la conservation du patrimoine et du développement économique et social*.

L'année 2008 est à ce titre importante. Elle est marquée par l'arrêté pris par le préfet de la Martinique en faveur de Saint-Pierre, en date du 20 juin 2008<sup>2</sup>, définissant sur le territoire de cette commune des zones à l'intérieur desquelles les projets d'aménagement sont présumés faire l'objet d'opérations archéologiques préventives préalablement à leur réalisation. Cet outil administratif, de nature réglementaire, établissant ces « zones de présomption de prescriptions archéologiques », institue une procédure de consultation préalable du préfet de la Martinique (Direction des affaires culturelles – Service régional de l'archéologie) destinée à recueillir son expertise avant toute délivrance d'une autorisation d'urbanisme pour un projet d'aménagement situé dans les périmètres de ces zones.

Il allait sans doute de soi que le premier dispositif de ce type à voir le jour en Martinique soit institué au bénéfice de Saint-Pierre. Outre la valeur scientifique intrinsèque du patrimoine pierrotin, résultant notamment de son histoire singulière profondément marquée par l'éruption du 8 mai 1902, la naissance de cet arrêté s'inscrit dans la continuité de l'investissement archéologique consenti de longue date sur cette ville et notamment incarné en 1999 par la publication, par la Direction de l'architecture et du patrimoine du Ministère de la culture et de la communication, d'un *Document d'Évaluation du Patrimoine Archéologique des Villes de France*, 17<sup>e</sup> opus de cette collection, consacré à Saint-Pierre, et qui demeure le seul volume de cette série consacré à une ville des outre mer français.

En parcourant les trois cahiers assemblés pour composer ce *Bilan scientifique régional 2008-2010*, le lecteur appréciera la grande diversité des recherches développées : diversité des sujets d'étude et des thématiques où les chercheurs abordent aussi bien les sites précolombiens que les occupations coloniales ; diversité des opérations depuis les prospections, les études de mobilier, les sondages et les fouilles sur le terrain ou les projets collectifs de recherche fédérant différents chercheurs autour d'une problématique commune ; diversité des acteurs de ces recherches où interviennent des chercheurs universitaires français ou étrangers, du Centre national de la recherche scientifique, du ministère chargé de la culture, de l'Institut national de recherches archéologiques préventives ou encore du milieu associatif.

En matière de conservation des mobiliers, un progrès notable a été accompli en 2008 avec le rapatriement à Fort-de-France, au dépôt du Service régional de

1 - Décret 2007-823 du 11 mai 2007 relatif au Conseil national et aux commissions interrégionales de la recherche archéologique – entré en vigueur le 30 septembre 2007.

2 - Arrêté n° 08-01981 du 20 juin 2008 définissant le champ d'application de la réglementation sur l'archéologie préventive pour la commune de Saint-Pierre.

l'archéologie, des mobiliers du dépôt du Diamant, structure aux contours juridiques incertains et à l'architecture tout aussi instable, qui ne permettait pas de satisfaire aux normes élémentaires de la conservation préventive. Le reconditionnement et l'inventaire des ensembles mobiliers reste cependant à accomplir.

Les publications scientifiques devant faire suite aux opérations d'acquisition des données sur le terrain et à leur étude constituent un autre volet essentiel de l'activité archéologique. En ce domaine, on constatera au travers de la bibliographie régionale une relative faiblesse que l'on peut en partie imputer à un environnement éditorial peu étoffé. La parution, certes tardive, de ce bilan permettra, nous l'espérons, de compenser en partie ces difficultés. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons pris le parti de ne pas réduire la longueur de certaines contributions qui sembleront à certains excéder le format habituel d'une notice de BSR. Étant loin d'être certains que ces travaux seront un jour publiés dans un autre support, au moins ce BSR trisannuel pourra-t-il en faire connaître l'essentiel.

Damien LEROY  
Conservateur régional de l'archéologie

## RÉSULTATS SCIENTIFIQUES SIGNIFICATIFS

Des prospections diachroniques ont été mises en œuvre pour l'enrichissement de la carte archéologique tantôt dans des secteurs où des projets d'aménagement, de gestion ou de mise en valeur invitent à une prise en compte du patrimoine archéologique, tantôt pour mesurer les effets des phénomènes cycloniques et des houles sur la conservation de certains sites du littoral.

La recherche en archéologie précolombienne s'est nourrie des résultats de plusieurs opérations.

A **Bellefontaine**, «**Fond-Laillet**», les travaux de construction d'une nouvelle centrale électrique ont rendu nécessaire la réalisation d'un diagnostic lui-même suivi d'une fouille préventive. Celle-ci a montré que les chenaux de la rivière de Fond Laillet, qui incisent une importante masse sédimentaire alluviale, ont connu des aménagements d'époque précolombienne. Un alignement de gros galets faisant probablement fonction de barrage ou de gué a été aménagé dans un ancien lit du cours d'eau. La dépression ainsi formée a piégé des éléments mobiliers céramiques et lithiques témoignant de la présence d'un établissement de peuplement dans l'environnement de cette structure. D'autres éléments en place, tel un petit atelier de taille de silex, la présence d'un foyer ou celle d'une petite fosse contenant un vase dit « Mario » témoignent

d'activités sporadiques liées à la fréquentation du cours d'eau. Les principaux éléments sont attribués au Saladoïde.

Sur le site de **Fond-Brûlé**, au **Lorrain**, un diagnostic a permis de recueillir des éléments céramiques et lithiques précolombiens, parmi lesquels les éléments de formes et de décors sont variés et caractéristiques des assemblages saladoïdes. Ces objets s'inscrivent toutefois dans des formations colluvionnées ou remobilisées par des travaux antérieurs à l'opération archéologique.

Le mobilier provenant des fouilles menées entre 1989 et 1992 par Nathalie Vidal sur le site de **Dizac**, au **Diamant**, a constitué la matière d'une étude universitaire destinée à améliorer la caractérisation morpho-typologique des productions céramiques attribuées au Saladoïde moyen-récent.

Quelques éléments mobiliers attribuables à une occupation saladoïde tardive ont été recueillis dans le cadre du diagnostic préalable au projet de construction de l'Institut régional de formation aux métiers du sport et de la jeunesse, à **Mangot Vulcin**, au **Lamentin**.

Sur le site post-Saladoïde de **Macabou**, au **Vauclin**, la fouille programmée pluriannuelle a permis de mettre au jour plusieurs types de structures construites (fosses de rejets, foyers, sépulture, fossés, drains...) s'inscrivant dans des stratigraphies permettant de préciser le phasage des installations et d'en proposer les attributions culturelles. Les études spécialisées, tant sur les éléments de la culture matérielle que sur les aspects environnementaux, sont prometteuses et la publication d'ensemble de cette opération est très attendue.

Au **Diamant** également, le site de **La Tête de Singe** a fait l'objet de prospections et de sondages à l'effet de vérifier si son attribution potentielle à la période de contact pouvait être ou non confirmée. Les sondages indiquent une longue durée d'occupation précolombienne où des tessons des styles Saladoïde, Troumassoïde et Suazoïde ont été rencontrés dans des unités sédimentaires perturbées. Il demeure possible d'espérer identifier sur ce vaste site des secteurs où ces occupations pourraient être mieux individualisées.

Enfin, à **Saint-Pierre**, à l'**angle des rues Victor Hugo et Alfred Lacroix**, une fouille préventive a confirmé la présence d'une occupation précolombienne dans le Quartier du Mouillage. Une sépulture en fosse y a notamment été mise au jour ainsi qu'un niveau d'occupation intercalé entre deux niveaux de ponces éruptives. Les éléments céramiques associés à ce niveau indiquent de très vraisemblables phénomènes de remobilisation.

En matière de conservation du patrimoine archéologique, une mission relative à la situation sanitaire et aux risques d'altération des pétroglyphes précolombiens de Montravail à Sainte-Luce a été menée par le Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques (LRMH). L'étude réalisée a permis de formuler des recommandations pratiques pour l'entretien de ces roches gravées.



L'archéologie de la période coloniale s'est distinguée par plusieurs opérations importantes concernant notamment l'archéologie des habitations coloniales.

Sur le site de **Fond-Brûlé**, au **Lorrain**, le diagnostic a montré la présence de structures attribuées à une occupation du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et, notamment, une structure de délimitation d'une plate-forme pouvant correspondre à l'infrastructure d'un ancien moulin à bête lié à une habitation.

Aux **Trois-Îlets**, sur le site de l'**Anse-Mitan**, un diagnostic a identifié au droit d'une occupation coloniale mentionnée par les cartes anciennes, outre un four à chaux déjà connu, trois maisons, une construction semi-enterrée, une voie, un puits et son bassin. Le mobilier associé indique une occupation de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La présence d'une poterie (*Potterie Alé*) n'est cependant pas confirmée par cette opération.

Deux opérations archéologiques successives sur le site de **Fond Laillet à Bellefontaine**, ont permis de réaliser l'étude archéologique et architecturale des bâtiments de l'ancienne distillerie construite vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. D'intéressantes restitutions numériques de ces architectures ont été élaborées.

Au **Marigot**, sur l'**Habitation Lagrange**, un diagnostic a permis la mise au jour d'un ensemble de structures fossoyées (fosses, trous de poteau, foyers) associées à des éléments mobiliers datés du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces installations peuvent correspondre à des cases de travailleurs.

A **Grand'Rivière**, dans le cadre du projet de mise en valeur du site de **Fond Moulin**, un diagnostic archéologique a permis d'améliorer l'interprétation de vestiges conservés en élévation et documentés par des études archivistiques. Elle a notamment permis la mise au jour de structures attribuées à une purgerie dont la construction serait intervenue au cours de la seconde décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui vient utilement enrichir la compréhension des évolutions et du développement de cette habitation coloniale importante.

Sur le site de **Val d'Or**, sur la commune de **Sainte-Anne**, préalablement à un projet de mise en valeur du moulin à bêtes à étage, un diagnostic a permis l'étude de bâtiments partiellement conservés en élévation et de reconnaître de nouvelles maçonneries insoupçonnées pouvant correspondre à des états antérieurs.

Le site du **Château-Dubuc**, sur la presqu'île de la Caravelle à **La Trinité**, objet d'un important programme de restauration et de mise en valeur, a fait l'objet d'une opération de diagnostic sur une partie des installations industrielles de cette vaste habitation coloniale : moulin à bêtes, « corral », purgerie. Les observations alimenteront le projet de mise en valeur de ce site patrimonial protégé au titre des monuments historiques.

La fouille programmée de l'**Habitation Crève-Cœur**, à **Sainte-Anne**, est consacrée à l'étude du quartier servile de cette habitation coloniale. Plusieurs *loci* fouillés fournissent des éléments relatifs aux architectures et à l'organisation de l'espace. L'opération apporte des données sur la vie quotidienne des esclaves, au travers notamment de l'étude de la culture matérielle et des restes d'activités domestiques, mettant par exemple en évidence l'importance de la production de coco neg. L'équipe de recherche développe des interprétations relatives à la dimension sociale de la condition servile.

L'archéologie urbaine de **Saint-Pierre** s'est enrichie des résultats de la fouille préventive mise en œuvre en préalable à la réalisation d'un programme de logements sociaux, dans le quartier du Mouillage, à l'**angle des rues Victor Hugo et Alfred Lacroix** sur une petite emprise de 120 m<sup>2</sup>. Outre l'occupation contemporaine de l'éruption de 1902, l'opération a permis l'étude d'un ensemble de larges murs s'inscrivant dans la trame urbaine datée de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le Projet Collectif de Recherche « **Poteries des îles françaises d'Amérique : productions locales et importées, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles** » a poursuivi ses travaux au cours des trois années prises en compte dans ce bilan. Les recherches s'appuient en particulier sur les séries archéologiques issues des opérations de terrain conduites à Saint-Pierre et notamment conservées au Centre de conservation et d'étude du SRA de Martinique, mais tire également profit des dépouillements des sources d'archives ou de collections de mobiliers détenues par des particuliers ou des institutions patrimoniales. Ces travaux permettent d'apprécier la composition de la culture matérielle de la population pierrotine mais également de dessiner les circuits, la nature et les rythmes des échanges commerciaux intenses qui relient cette ville avec les régions émettrices des productions importées. Au titre de ce programme, il convient également de mentionner l'opération sous-marine réalisée dans la baie de **Saint-Pierre** sur le site **Gouyer** où une véritable stratigraphie sous-marine constituée de dépôts de mobilier alternant avec des délestages de navires a pu être explorée.

Pour achever cette revue des principaux résultats, signalons enfin la mission d'**évaluation du potentiel des eaux intérieures** de Martinique réalisée par Yves Billaud, du Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines, qui conduit à conclure que, si le potentiel martiniquais en ce domaine est sans doute moindre que celui des autres départements français d'Amérique, il n'est pas pour autant totalement inexistant.

Damien LEROY  
Conservateur régional de l'archéologie.

DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES  
**MARTINIQUE**

---

SERVICE REGIONAL DE L'ARCHEOLOGIE

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

---

**2 0 0 8**

**BILAN  
SCIENTIFIQUE  
DE LA REGION  
MARTINIQUE  
2008**

**MINISTÈRE DE LA CULTURE  
ET DE LA COMMUNICATION**

**DIRECTION GÉNÉRALE  
DES PATRIMOINES**

# MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

### Table des matières

2 0 0 8

Carte des opérations autorisées

11

Tableau des opérations autorisées

12

Travaux et recherches archéologiques de terrain

13

BELLEFONTAINE, Fond Laillet 13

LE DIAMANT, Dizac : Etude de matériel 16

LE DIAMANT, La Tête de Singe 21

LE LORRAIN, Fond-Brûlé 23

SAINTE-ANNE, Crève-Cœur 26

LES TROIS-ILETS, Anse Mitan : Rue des Ixoras 30

LE VAUCLIN, Macabou 32

PCR : « Poteries des îles françaises de l'Amérique.  
Productions locales et importées, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle » 32

Carte archéologique de la Martinique précolombienne 37

Liste du personnel

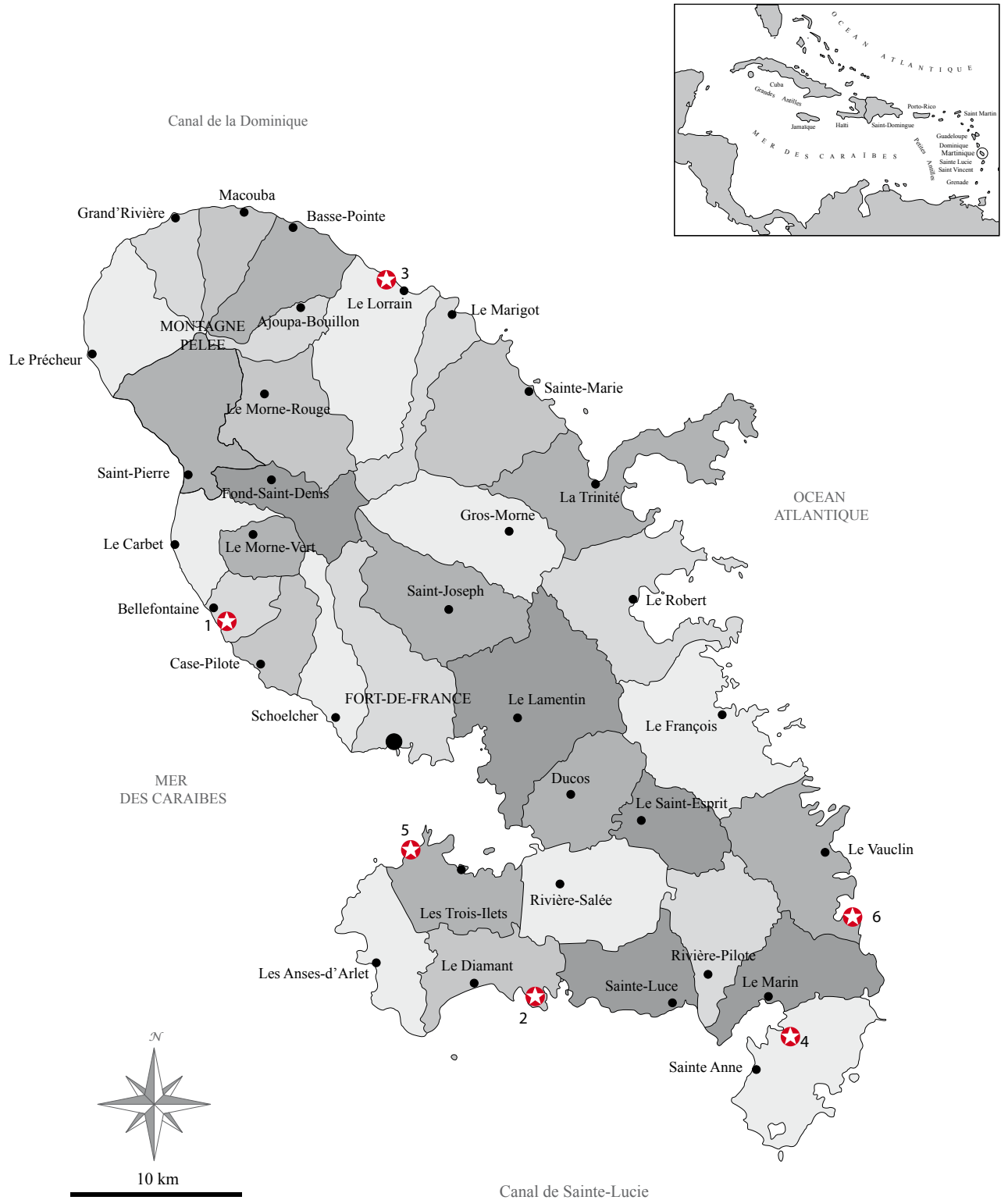
40

# MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

### Carte des opérations autorisées

2 0 0 8



## MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

### Tableau des opérations autorisées

2 0 0 8

N°	Commune	Intitulé de l'opération	Responsable de l'opération	Organisme	Code Patriarche	Nature de l'opération	Epoque	N° du rapport
1	Bellefontaine	Fond- Laillet	Casagrande. F	INRAP	180	OPD	PRE COL	158
2	Le Diamant	Dizac. Etude du matériel	Berthé. A	ASS		ETU	PRE	-
3	Le Diamant	La Tête de Singe	Knippenberg. S	ASS	175	SD	PRE	
4	Le Lorrain	Fond-Brûlé	Casagrande. F	INRAP	179	OPD	PRE COL	243
5	Sainte-Anne	Crève-Coeur	Kelly. K	UNI	177	FP	COL	
6	Les Trois-Ilets	Anse Mitan	Gineste. M-C	INRAP	184	OPD	COL	238
7	Le Vauclin	Macabou	Grouard. S	MNHN	176	FP	PRE	288
		Carte archéologique de la Martinique	Berthé. A	ASS		ETU	PRE	-
		Poteries des îles françaises d'Amérique XVII <sup>e</sup> -XIX <sup>e</sup> siècles	Amouric. H	CNRS	178	PCR	COL	

C'est une demande volontaire de réalisation anticipée de diagnostic, déposée par EDF Martinique, qui a suscité l'exploration du terrain objet des travaux de construction d'une nouvelle centrale électrique. Avec

une pelle hydraulique équipée d'un godet lisse de deux mètres de large, 87 tranchées de profondeurs variables et d'une longueur moyenne de 20m ont été implantées selon une trame régulière.

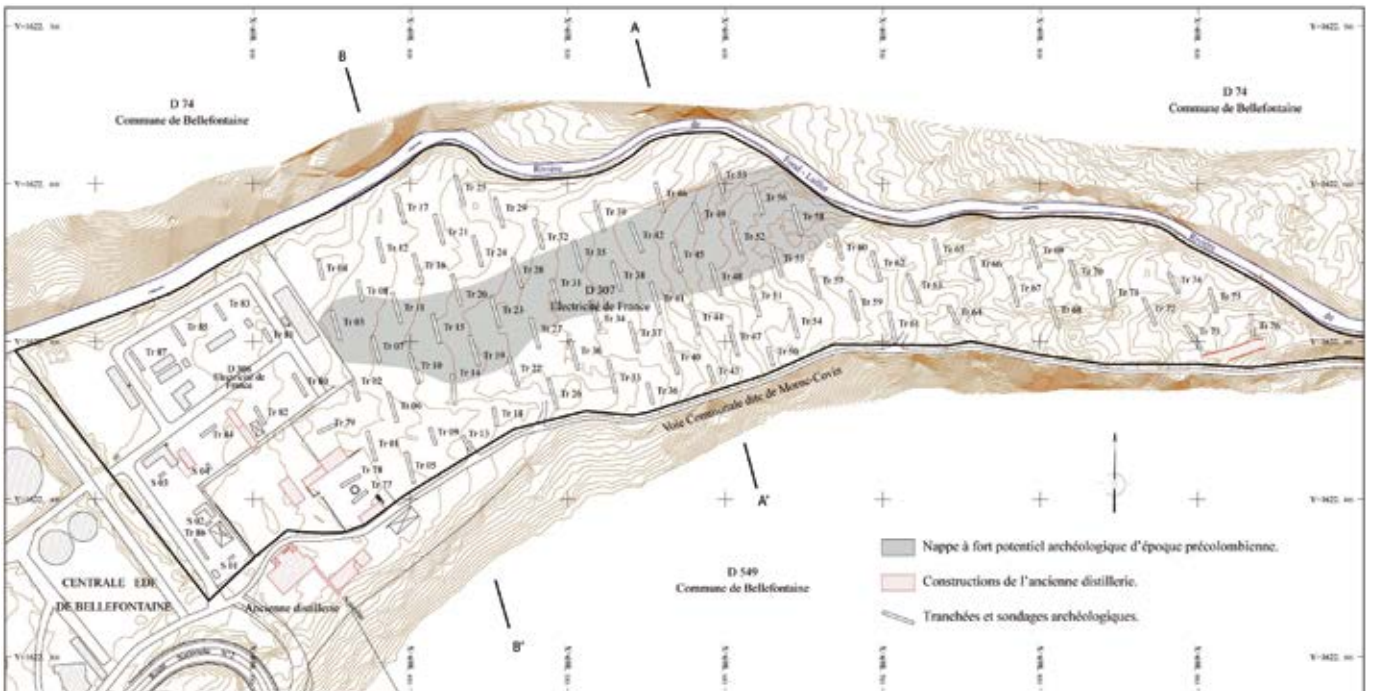


Fig. 1 : Plan général de l'emprise du diagnostic - DAO : Texier P. Casagrande F. / INRAP

Le site se développe dans une basse vallée du littoral de la côte sous le vent de l'île de la Martinique. La rivière de Fond Laillet prend sa source dans les Pitons du Carbet. Torrent dans son parcours le plus montagneux, elle débouche soudainement sur un grand cône de déjection constitué de ses alluvions. En amont, les lits se confondent dans un chaos de grands blocs pouvant atteindre un volume de plus d'1 m<sup>3</sup>. Dans la partie médiane de la vallée, les chenaux se superposent et s'entrecroisent clairement. Vers l'aval, les dépôts sont de plus en plus fins et donnent au paysage un aspect de petite plaine. Jusqu'à une période assez récente le

cours d'eau se scindait en deux et s'écoulait de part et d'autre de la masse sédimentaire alluviale. Puis, le bras qui coulait au pied du versant sud fut détourné par des hommes, favorisant ainsi le cours principal de la rivière. L'expertise archéologique a permis la découverte de plusieurs paléosols localement riches en vestiges préhistoriques. La nappe à fort potentiel archéologique concernant cette époque est incisée et délimitée par de nombreux chenaux anastomosés. Elle occupe 17 623 m<sup>2</sup> soit 16 % de la superficie des parcelles diagnostiquées.

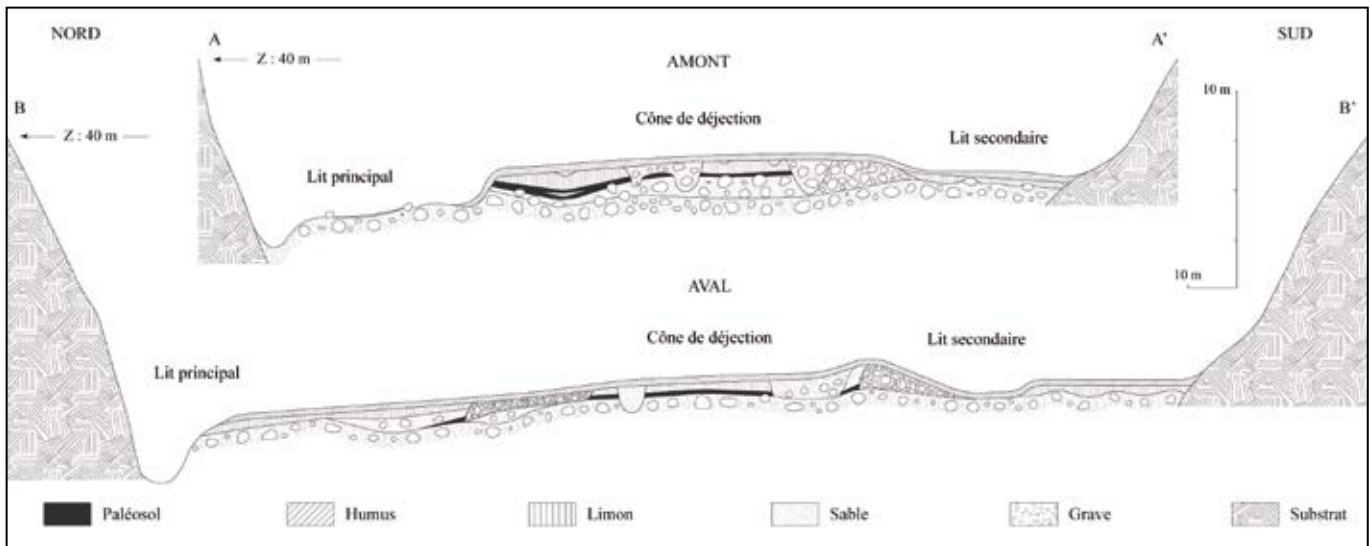


Fig. 2 : Coupes transversales du fond de vallée - DAO : Casagrande F. / INRAP



Fig. 3 : Tranchée 46, Paléosol et vestiges de l'époque précolombienne - Cliché Casagrande F. / INRAP

La céramique, généralement bien conservée, indique une occupation précolombienne. L'absence de décors de type ZIC (zoned incised crosshatched) et l'aspect général de la série céramique indiquent que l'occupation se situe plutôt dans une phase récente de la culture Saladoïde. En général, les poteries sont richement décorées à l'image d'un grand vase découvert incomplet et très fragmenté mais dont les éléments permettent de proposer une restitution fidèle. Cette hypothèse chrono-culturelle est en partie confirmée par la datation d'un charbon prélevé au cœur d'une concentration de vestiges. Sa datation serait comprise entre 680 et 890 AD.

Dans les couches organiques qui constituent les paléosols, la fouille a permis de déceler la présence de restes de coquilles dissoutes par l'acidité des sédiments d'origine volcanique. Grâce à la dureté de leur émail, seules quelques dents de rongeurs sont déterminables. Ce problème taphonomique occulte malheureusement quelques aspects de la culture matérielle ainsi que les habitudes alimentaires des populations amérindiennes vivant dans le nord de la Martinique.

Cette opération a permis la fouille d'une sépulture d'équidé. La carte de Moreau du Temple de 1770 mentionne, à l'endroit précis du diagnostic, l'emplacement de la ménagerie de l'ancienne habitation sucrière de La Faye



Fig. 4 : Reconstitution d'un vase amérindien dit « Vase Mario » de la culture Saladoïde.  
DAO Casagrande F. / INRAP.

qui se situait plus en amont. L'animal a pu être enterré à cette époque, cependant l'élevage s'est pratiqué dans ce secteur jusqu'à la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Une portion de la zone diagnostiquée présentait des bâtiments en élévation. Ils dépendaient d'une ancienne distillerie dont la fondation daterait du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle cessa son activité en 1962. Cinq constructions majeures sont concernées par le projet EDF. Il s'agit de la maison de maître et ses dépendances, du logement des régisseurs ainsi que ceux des ouvriers.

Derrière la maison de maîtres ainsi qu'à proximité immédiate du village des travailleurs, deux concentrations de mobilier que l'on peut qualifier de dépotoirs ont livré de nombreux objets de la vie quotidienne. Les faïences fines ainsi que les porcelaines étudiées proviennent des grandes manufactures françaises comme celles de Bordeaux, Creil ou Lunéville. Les poteries utilitaires principalement représentées par les marmites, casseroles, tians ou pots de chambre semblent être réservées exclusivement aux productions du Sud-Est de la France tels que celles de Vallauris ou encore de la vallée de l'Huveaune. Les formes et les styles sont typiques des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. La plupart des objets historiques récoltés sont directement liés à l'occupation industrielle.

A proximité immédiate de l'emprise on constate des constructions qui ne sont pas menacées par le projet. On note un magasin, un bâtiment qui présente en façades des ouvertures dont une porte de grange, les vestiges de l'ancien aqueduc et la plus imposante, l'atelier où l'on fabriquait le rhum. Ces bâtiments sont aujourd'hui en proie à une végétation envahissante et destructrice.

Cette opération d'archéologie préventive a permis la découverte d'occupations précolombiennes dans la basse vallée de la rivière de Fond Laillet. Elle fut également l'occasion de dresser un inventaire sommaire et un état sanitaire de l'ancienne distillerie de Bellefontaine.

Fabrice CASAGRANDE

Fig. 5 :  
Ancienne maison  
de maîtres de la distillerie  
Cliché Casagrande F. / INRAP



**Bibliographie :**  
**Casagrande 2008 :**  
Casagrande F. : *BELLEFONTAINE*  
«Fond Laillet» (Martinique - 972),  
Rapport de Diagnostic, Inrap, 2008.



Le site de Dizac, situé dans le sud-ouest de l'île, est connu depuis 1962 et fut fouillé par de nombreux chercheurs en particulier par M. Mattioni, J. Petitjean-Roget, H. Theuvenin et F. Turcat. Cependant, la nature de l'occupation de ce site n'a pu être déterminée par les sondages effectués.



Fig. 6 : Dizac. Petite écuelle anthropomorphe, Saladoïde moyen-récent - Cliché SRA Martinique.

Les fouilles menées sous la responsabilité de Nathalie Vidal de 1989 à 1992 ont été réalisées de façon extensive, selon une méthode d'excavation très fine, afin d'obtenir une meilleure vision d'ensemble de l'occupation du site. Ces opérations ont montré que ce site est représentatif de la phase Saladoïde moyen-récent, c'est pour cela qu'il a été retenu pour notre étude.

La céramique des périodes anciennes en Martinique est bien documentée grâce à des recherches récentes. Il n'en est pas de même pour le faciès post Saladoïde ancien. L'étude d'une série céramique issue d'un site bien documenté de cette époque s'est révélée nécessaire.

Cette étude s'appuie sur la méthode employée par Benoît Bérard pour l'étude de la céramique du Saladoïde ancien, celle de Vivé au Lorrain notamment, l'objectif étant de comparer les résultats du comptage de ces deux séries, et de caractériser le faciès céramique de l'occupation au Saladoïde moyen-récent.

Pendant l'occupation au Saladoïde ancien, près de 40 % des tessons portent un décor. La même proportion de tessons décorés se retrouve à Dizac. Pourtant, des différences apparaissent. Ces dernières devraient permettre de proposer des critères pour caractériser la céramique au Saladoïde moyen-récent.

### Méthodologie

Cette première approche ne s'intéresse qu'au comptage du matériel fragmentaire. L'étude des formes entières ne devrait intervenir que dans un second temps. Les résultats devraient alimenter le débat sur l'évolution de l'occupation Saladoïde en Martinique.

Les tessons ont été observés afin de définir la nature du dégraissant, les techniques de montage des poteries et celles employées pour la décoration.

Dans le souci de disposer d'un même instrument de travail pour comparer différentes séries du Saladoïde, le matériel céramique a été divisé en unités morphologiques. C'est-à-dire qu'un tesson a été classé selon sa position sur la poterie, même si celui-ci comportait plusieurs unités morphologiques. Ainsi, un tesson qui comporte une anse oreille, un bord et une panse donne trois unités morphologiques. Ces unités sont regroupées en 4 grandes catégories pour les récipients de forme indéterminée : les bords, les panses, les bases et fonds et les anses. A celles-ci s'ajoutent deux autres grandes catégories qui appartiennent à des types connus tels que les cylindres et les platines. Ces grandes catégories ont été subdivisées quand cela s'avérait nécessaire, par exemple pour les différents types de fonds ou de bases rencontrés. Les anses en « D », anses oreille et anses tenon, ont été identifiées. Les premières sont soit de section ronde, soit en ruban, soit verticales, soit horizontales, mais cette distinction ou leur position sur la poterie n'est pas présentée dans cette première approche. Les bords n'ont pas fait l'objet d'une typologie et ont été rangés séparément afin d'être traités plus tard, lors de l'étude des formes entières.

Avec cette méthode de comptage, la collection s'analyse suivant le nombre réel de tessons (N.R.) et le nombre théorique d'unités morphologiques.

Une fois que l'emplacement de chaque tesson a été déterminé sur la poterie, le décor est identifié pour chacune des unités. Cette démarche permet de connaître la position des décors sur les poteries. Cette première analyse s'appuie essentiellement sur ces décors.

### Les mesures

Un échantillon composé d'environ 12 % des tessons a été mesuré afin de connaître leur épaisseur moyenne. Pour cela, un m<sup>2</sup> a été choisi au hasard par décapage et tous les tessons de celui-ci ont été mesurés. L'épaisseur a toujours été prise au même endroit, et c'est celle qui était la plus grande de l'unité morphologique qui a été retenue.

L'ensemble des tessons de tous les décapages étudiés a été pesé. Si un tesson devait contenir deux unités morphologiques, comme un bord et une panse, le poids a été pris pour l'ensemble, puis estimé à chacune des unités de forme.

### **Définition des techniques de décor**

Le traitement de surface des poteries, la finition (lissage, polissage, etc.) qui intervient après le montage n'a pas fait l'objet de comptage. Les techniques de décor ont été relevées en fonction de leur présence/absence. Le geste technique a été identifié, et non l'organisation du décor, ainsi le décor « blanc sur rouge » a été dénommé et compté en tant que tesson peint, bicolore et « rouge et blanc ».

Les quatre grandes familles de techniques décoratives présentes au Saladoïde ancien le sont également au Saladoïde moyen-récent : la peinture, addition d'une couleur différente de la couleur de la pâte, appliquée localement ou de façon couvrante sur la poterie ; l'incision, technique décorative réalisée à l'aide d'un outil dans la pâte molle, c'est-à-dire avant la cuisson (les unités percées (moins de 5 mm de diamètre) et les trouées (diamètre  $\geq$  5 mm) sont incluses dans cette catégorie) ; la gravure, présente les mêmes principes que l'incision mais s'en différencie, car réalisée sur pâte sèche et enfin le modelage. Ce dernier correspond à deux techniques, parfois du pastillage, c'est-à-dire de la matière ajoutée, ou bien le travail de l'argile dans la masse pour lui donner une forme particulière (adornos). Plusieurs techniques peuvent être présentes sur une même unité morphologique, mais ces combinaisons ne se limitent qu'à l'association de trois techniques décoratives.

### **Définition des couleurs répertoriées**

Cinq couleurs ont été identifiées. Le rouge, le blanc, le noir, le bordeaux et l'orange. Ces deux dernières n'ont été comptées qu'en présence, sur le tesson, du rouge. Les variations du rouge sont très aléatoires et peuvent être le résultat de nombreux facteurs comme le mode de cuisson, la nature du substrat dans lequel le tesson est resté, etc. L'organisation du décor n'étant pas prise en compte dans cette étude, la couleur de la pâte volontairement laissée crue n'a pas été retenue comme décor.

### **Présentation du corpus**

Les tessons ont été comptés par m<sup>2</sup> et par décapages dans le but de respecter la finesse de la méthode de fouille et par la suite, de restituer des données spatiales. Cependant, les tessons sont pris en considération dans leur ensemble, tous paramètres confondus. Les données générales recueillies permettront de connaître les caractéristiques majeures et de définir la céramique de ce site.

Le matériel a été mis au jour de 1989 à 1992 par Nathalie Vidal et son équipe sur une aire de fouille de 50m<sup>2</sup> correspondant à des carrés de 1m<sup>2</sup> de A à J et de 1 à 5. Dix-huit décapages ont été réalisés, avec

parfois plusieurs relevés pour chacun. Le marquage des tessons porte leurs coordonnées spatiales et leur profondeur.

Cette étude concerne le matériel provenant des 15 premiers décapages et celui récolté dans les coupes stratigraphiques. Ni le décapage n°13 (incomplet au moment de l'étude), ni les trois derniers décapages n'ont pu être inclus dans cette étude faute de temps.

Des tessons provenant de la période historique ont été retrouvés jusqu'au sixième décapage. Des boules d'argile cuite y ont également été retrouvées. Ces éléments n'apparaissent pas dans ce comptage.

La céramique du site de Dizac est bien cuite. Les tessons friables sont peu fréquents. La couleur de la pâte est majoritairement marron-orangé, allant jusqu'au gris pour les cas de cuisson réductrice. La texture de la pâte est homogène, excepté pour les platines et les cylindres dont le dégraissant est un peu plus grossier. L'épaisseur des tessons varie peu. Les récipients ayant une épaisseur de panse inférieure ou égale à 5 mm sont rares. Les poteries paraissent robustes.

De nombreuses traces attestent d'une confection des récipients avec la technique de montage dite « au colombin » (empreintes digitées, cassures à la jonction des colombins, etc.). L'utilisation de la technique de la plaque ou du moulage n'est pas exclue, au moins pour certains types de poteries comme les platines.

### **Analyse du corpus**

Le Nombre Réel (N.R.) de tessons comptés est de 7 362 et correspond à 7 421 unités morphologiques. Cette série est suffisamment importante pour permettre une étude statistique et livrer des résultats représentatifs du faciès céramique analysé.

Le poids total des tessons est de 249 667 grammes. Il représente en moyenne 33,91g par individu.

1 824 tessons de tamis ont été comptés pour 5 089 grammes, soit 2,79 grammes en moyenne (les tessons relevés lors de la fouille comme tels et ceux comptés pendant l'étude ayant des dimensions inférieures ou égales à 3 cm sont inclus dans ce chiffre).

L'épaisseur a été mesurée sur 888 tessons soit 12,06% des tessons. En moyenne, pour toutes catégories morphologiques confondues, l'épaisseur des tessons est de 9,61 mm.

Le décor représente 38,01% des unités morphologiques décrites soit 2 821. Les données qui suivent sont exprimées en unités morphologiques sauf mention contraire.

### **Analyse morphologique**

La série se compose de 359 fragments de platines (soit 4,84% dont 160 bords et 199 fonds), 146 fragments de cylindres (soit 1,97% dont 83 extrémités et 63 panses) et 6 916 fragments provenant de récipients indéterminés (soit 93,19% dont 1 215 éléments de bords, 5 287 panses, 228 fonds et bases et 186 préhensions).

Les fonds et bases se répartissent comme suit, 69,3% de fonds plats (158 pièces), 16,23% de fonds concave

(37 pièces), 0,44% de fonds convexe (1 pièce), 1,32% de supports excentrés (3 pièces), 10,96% de piédestaux (25 pièces) et 1,75% de bases annulaire. Les préhensions sont divisées en 43,55% d'anses en « D » (81 unités), 22,58% d'anses tenon (42 unités) et 33,87% d'anses oreille (63 unités).

6 502 unités, soit 87,62% du corpus, sont des bords ou des panses de récipients.

	Morphologie	Total	% Total
Récipients	Bord	1 215	16,37
	Anses	186	2,51
	Panses	5 287	71,24
	Bases et fonds	228	3,07
<b>Sous- total</b>		6 916	93,19
Platines	Bords	160	2,16
	Fonds	199	2,68
<b>Sous- total</b>		359	4,84
Cylindres	Extrémités	83	1,12
	Panses	63	0,85
<b>Sous- total</b>		146	1,97
<b>Total</b>		7 421	100

Tableau 1 : Répartition morphologique de l'échantillon.

### Analyse des décors

Les éléments décorés représentent 38,01% de la série soit 2 821 pièces.

#### La peinture

La peinture est utilisée seule ou associée à d'autres techniques décoratives sur 2 489 pièces, soit 88,23% du total des éléments décorés. Elle est utilisée comme unique technique décorative pour 68,98% des unités peintes.

Les couleurs sont présentes sur les unités morphologiques de façon monochrome ou polychrome. La palette se compose de 5 couleurs : le rouge soit 95,46% des unités peintes (2 376 unités), le blanc soit 11,46% (285 unités), le noir soit 3,78% (94 unités), le bordeaux soit 2,13% (53 unités) et l'orange soit 1,89% (47 unités). Le rouge est monochrome dans 85,65% des cas soit 2 025 unités.

	Total d'unités peintes	Rouge	Blanc	Noir	Bordeaux	Orange
<b>Nombre</b>	2 489	2 376	285	94	53	47
<b>% des couleurs</b>	100	95,46	11,45	3,78	2,13	1,89

Tableau 2 : Fréquence des couleurs (monochromes et polychromes)

Les couleurs sont utilisées seules ou en association pour réaliser des motifs polychromes (tableau 3). Les associations de couleur sont présentes dans la série

sur 345 pièces, soit 13,86% des éléments peints. Les associations se divisent en décors bichromes (324 pièces, soit 93,91%), et trichromes (21 pièces, soit 6,09%).

		Total	% Total	
Polychrome	Bichrome	Rouge-Blanc	217	62,9
		Rouge-Noir	54	15,65
		Rouge-Orange	24	6,96
		Rouge-Bordeaux	25	7,25
		Noir-Blanc	3	0,87
		Noir-Bordeaux	1	0,29
	Trichrome	Rouge-Blanc-Orange	17	4,93
		Rouge-Blanc-Bordeaux	1	0,29
		Rouge-Blanc-Noir	1	0,29
		Rouge-Bordeaux-Noir	2	0,58
	TOTAL	345	100	

Tableau 3 : Répartition des unités peintes

Le rouge est bichrome dans 13,47% des cas soit 320 unités. Le blanc est majoritairement bichrome (dans 77,19% des cas soit 220 unités) ; comme le noir (61,7% soit 58 unités), le bordeaux (49,06% soit 26 pièces) et l'orangé (51,06% soit 24 unités). Cependant, 36,17% des unités orange (soit 17 pièces) sont trichromes. Les autres couleurs sont trichromes de façon marginale (moins de 7 %) soit 0,88 % pour le rouge (21 unités), 6,67% pour le blanc (19 unités), 3,19% pour le noir (3 unités) et 5,66% pour le bordeaux (3 unités). Les associations de couleurs sont, pour la bichromie, le « rouge et blanc » (62,9%), le « rouge et noir » (15,65%), le « rouge et orange » (6,96%), le « rouge et bordeaux » (7,25%), le « noir et blanc » (3 unités soit 0,87%) et le « noir et bordeaux » (1 unité soit 0,29%) et pour la trichromie le « rouge-blanc-orange » (4,93%), le « rouge-blanc-bordeaux » (1 unité), le « rouge-blanc-noir » (1 unité) et le « rouge-bordeaux-noir » (2 unités soit 0,58%).

Le rouge est la couleur prépondérante. Elle apparaît sur la quasi-totalité du corpus peint excepté 113 unités (4,54%) qui correspondent aux autres couleurs monochromes (109 pièces) et à deux associations : « noir et blanc » (3 pièces) et « noir-bordeaux » (1 pièce).

#### L'incision

L'incision est utilisée seule ou associée à d'autres techniques décoratives sur 1 025 pièces soit 36,33% du total des éléments décorés. Elle est utilisée seule sur 280 pièces soit 27,32% des cas. 12 unités, uniquement percées ou trouées, représentent 1,17% de cet ensemble. Les unités incisées sont associées à d'autres techniques sur 733 pièces soit 71,51% des cas (tableau 4). Ce corpus d'associations se divise en « incision + une technique » (700 pièces soit 95,5%) et en « incision + deux techniques » (33 pièces soit 4,5% des associations).

	Incision	Perçé	PI	GI	MI	GIP	MIP	Total
Incision	280	12	688	2	10	1	32	1025
% Incision	27,32	1,17	67,12	0,2	0,98	0,1	3,12	100

Tableau 4 : Répartition des unités incisées.

Les associations de techniques sont dans le cas « incision + une technique » : « incision et peinture (PI) » (688 pièces soit 93,86% des associations), « incision et gravure (GI) » (2 pièces soit 0,27%) ou « incision et modelage (MI) » (10 pièces soit 1,36%). Dans le cas « incision + 2 techniques » les associations de technique sont : « incision-gravure-peinture (GIP) » (1 cas soit 0,14%) ou « incision-modelage-peinture (MIP) » (32 pièces soit 4,37%).

La catégorie « incision et peinture (PI) » se compose d'unités monochromes (76,31%), bichromes (22,82%) et trichromes (0,87% soit 6 pièces). La fréquence des types de peinture est : 73,11% de rouge (503 pièces), 2,03% de bordeaux (14 pièces), moins de 1% pour l'orangé (5 pièces), le noir (2 pièces) et le blanc (1 pièce); Il y a 15,12% de « rouge et blanc » (104 pièces), 4,36% de « rouge et noir » (30 pièces), 2,33% de « rouge et bordeaux » (16 pièces), moins de 1% pour le « rouge et orange » (6 pièces) et le « noir et bordeaux » (1 pièce); de même pour le « rouge-blanc-orange » (5 pièces) et le « rouge-bordeaux-noir » (1 pièce).

L'incision est aussi associée à du modelage exclusivement (10 cas soit 1,36% des associations) ou à du modelage et de la peinture (32 pièces soit 4,37%). Les types de peinture rencontrés sont alors le rouge monochrome dans 93,75% des cas (30 unités, dont 6 adorns sur les 9 présents dans la collection), le « rouge et orangé » et le « rouge-blanc-orangé » représentant chacun 3,13% (soit 1 pièce dans les deux cas).

De façon exceptionnelle l'incision peut être associée à de la gravure, soit seule (2 pièces), soit à la gravure et à la peinture (1 exemple).

### Le modelage

Le modelage (M) est utilisé seul ou associé à d'autres techniques (tableau 5) sur 108 pièces soit 3,83% du corpus décoré.

	M	MP	MI	MIP	Total
Modelage	25	41	10	32	108
% Modelage	23,15	37,96	9,26	29,63	100

Tableau 5 : Répartition des unités modelées.

Lorsqu'il est utilisé seul, sa fréquence est de 23,15% (25 unités). Sinon, il peut être associé à l'incision : MI (10 unités, 9,26%), à la peinture (41 unités, 37,96%) ou au deux à la fois (32 unités, 29,63%).

La catégorie « modelage et peinture (MP) » est composée de deux types décoratifs : le monochrome rouge (40 unités) et le bichrome « rouge et noir » (1 unité). L'association « modelage-incision-peinture

(MIP) » se compose de trois types décoratifs : le monochrome rouge (30 unités), le bichrome « rouge et orange » (1 unité) et le « rouge-blanc-orange » (1 unité).

### La gravure

La gravure est exceptionnelle. Seulement 16 unités la composent soit 0,57% du corpus décoré. Les fréquences ne sont pas significatives. Elle se divise en gravure uniquement : G (3 unités), « gravure et peinture (GP) » (10 unités dont 9 sont monochromes rouge et 1 est « rouge et orange »), « gravure-incision-peinture (GIP) » (1 unité monochrome rouge) et en « gravure et incision (GI) » (2 unités).

La peinture est prépondérante dans cet ensemble : 60,86% d'unités sont uniquement peintes et 51,47% le sont en rouge monochrome.

### Analyse morpho-décorative

Les 2821 unités décorées se répartissent dans la série de la façon suivante : 95,68% sont des récipients indéterminés soit 2699 unités soit 24,14% de bords, 3,69% de préhensions, 65,4% de panses et 2,45% de fonds et bases ; 0,04% correspond à 1 platine et 4,29% sont des cylindres. La fréquence des éléments décorés par unité morphologique est plus représentative. Ni le fond convexe ni les bords de platines ne sont décorés; le support excentré, la base annulaire de récipient et le fond de platine décorés sont uniques dans leur catégorie à être ornés. Ils ne sont pas caractéristiques.

39,03% des récipients sont décorés. Cette proportion se répartit comme suit : 56,05% des bords, 55,91% des préhensions (soit 24,69% des anses en « D », 78,57% des anses tenon, 80,95% des anses oreille), 34,9% des panses, 30,26% des fonds et bases (soit 30,38% des fonds plats, 24,32% des fonds concaves et aucun des fonds convexes); 33,33% des supports excentrés (1 unité), 40 % des piédestaux et 25 % des bases annulaires (1 unité) sont décorés. Pour les cylindres, la proportion du décor est très importante : 82,88% soit 77,11% des extrémités et 90,48% des panses.

La répartition morpho-décorative des unités (tableau 6) met en évidence des préférences de techniques ornementales selon leur position sur les récipients indéterminés ou selon la catégorie de vase.

72,21% des unités décorées le sont avec une technique utilisée seule : par la peinture (60,86%), par l'incision (9,93%), par le modelage (0,89%), par la gravure (0,11%); 0,43% des unités sont trouées ou percées. Cette caractéristique est localisée sur les bords ou les préhensions. 26,62% des unités sont avec deux techniques : par « la peinture et l'incision (PI) » (24,39%), par « le modelage et la peinture (MP) » (1,45%), en égale proportion avec « le modelage et l'incision (MI) » et par « la gravure et la peinture (GP) » (0,35%) et dans une très faible mesure par « la gravure et l'incision (GI) » (0,07%). 1,17% le sont avec trois techniques : de façon exceptionnelle par « la gravure-incision-peinture (GIP) » (0,04%) et par « le modelage-incision-peinture (MIP) » (1,13%). 99,01% du corpus décoré se compose ou de peinture ou d'incision ou des deux à la fois. Les 0,99%

de pièces décorées restantes correspondent aux 25 unités gravées ou modelées uniquement.

La peinture se situe davantage sur les bords que sur les panses de récipients. Elle est aussi davantage présente sur les bases et fonds, surtout en ce qui concerne les piédestaux. Pour l'incision c'est l'inverse. Elle est proportionnellement plus présente sur les panses de récipients indéterminés que sur les bords. Les motifs polychromes sont plus fréquents sur la panse des récipients que sur les autres parties des récipients, en particulier pour la trichromie. La catégorie bicolore «noir-blanc» est utilisée uniquement pour le bec verseur et le goulot. Les cylindres sont principalement monochromes rouge.

La technique de l'incision est largement utilisée pour les cylindres (80,99%), indifféremment pour les extrémités ou les panses. Elle est associée à la peinture dans plus de 40% des cas. Le modelage est anecdotique dans cette catégorie (4,96%) ; il est alors autant utilisé sur les panses que sur les extrémités.

Cette technique, associée ou non à d'autres est une composante essentielle des préhensions. Ce sont elles qui comptabilisent la plus grande fréquence d'utilisation de la pluri-technicité (66,67%) : «modelage-incision-peinture (MIP)» ; illustrée davantage par les anses tenon que par les anses oreille. Les préhensions sont généralement monochromes (excepté 3 unités). Les anses oreilles ne sont jamais peintes uniquement.

Une certaine homogénéité caractérise cette série malgré le choix qui existe pour orner les poteries. 43 catégories ont été nécessaires pour étudier ce matériel. Celles qui comptabilisent moins de 10 individus, ce qui représente 0,35% du corpus, sont nombreuses (25), dont 20 ayant au moins 5 individus et 13 qui ne comportent qu'une unité (soit 0,01% du corpus). Malgré cette multiplicité dans l'ornementation des poteries, les décors sont relativement standardisés.

Agnès BERTHÉ

Morphologie		1 Technique						2 Techniques						3 Techniques			TOT.	% déc.
		P	I	(tp)	G	M	1 tech.	PI	GI	GP	MP	MI	2 tech.	GIP	MPI	3 tech.		
Bords	492	42	4	1	2	539	129		3	7		139		1	1	681	24,14	
Anses		13		4		21	38	9			27	8	44		22	22	104	3,69
	En D	6				8	14	1			2	3	6				20	0,71
	Tenon	7		1		4	12	1			4	3	8		13	13	33	1,17
	Oreille			3		9	12	7			21	2	30		9	9	51	1,81
Panses		1 136	185	3	2	1	1 327	495	2	7	4	2	510	1	7	8	1 845	65,4
Fonds et Bases		56	7	1			64	5					5				69	2,45
	Plat	49	4				43	5					5				48	1,7
	Concave	8	1				9										9	0,32
	Convexe																0	0
	Support excentré	1					1										1	0,04
	Piédestal	8	1	1			10										10	0,35
	Base annulaire		1				1										1	0,04
Platine		1					1										1	0,04
	Bords																0	0
	Fonds	1					1										1	0,04
Cylindre		19	46			1	66	50			3		53		2	2	121	4,29
	Extrémité	11	27				38	24			2		26				64	2,27
	Panse	8	19			1	28	26			1		27		2	2	57	2,02
Total		1 717	280	12	3	25	2 037	688	2	10	41	10	751	1	32	33	2 821	100
% Décoré		60,86	9,93	0,43	0,11	0,89	72,21	24,39	0,07	0,35	1,45	0,35	26,62	0,04	1,13	1,17	100	

Tableau 6 : Répartition morpho-décorative des unités.

Le site de La Tête de Singe (côte sud de la Martinique) a été découvert en 1992 à l'occasion d'une opération de prospection-inventaire systématique de plusieurs communes du littoral martiniquais (Gros et Martin, 1993). Dans leur rapport d'opération, ces derniers indiquent que les sondages mécaniques réalisés ont révélé un niveau archéologique amérindien extrêmement riche et bien préservé.

Lors d'une visite en Martinique, le Pr. Louis Allaire, de l'Université du Manitoba, grand spécialiste de l'occupation amérindienne tardive des Petites Antilles, a eu l'occasion d'examiner le matériel provenant du site. Il a attribué une partie de ce matériel au style Cayo, style initialement identifié à Saint-Vincent par E. Kirby et plus particulièrement étudié par L. Allaire et A. Boomert (Boomert, 1986), puis plus récemment par des chercheurs de l'Université de Leiden (Biggelaar et Boomert, 2009 ; Boomert, 2010). Le style Cayo correspond à la seule culture archéologique amérindienne contemporaine des premiers contacts avec les Européens identifiée à ce jour dans les Petites Antilles. L'identification archéologique des populations caraïbes décrites par les chroniqueurs est un des enjeux majeurs de l'archéologie dans les Petites Antilles et ce depuis de nombreuses décennies. Cela passe par



Fig. 7 : Vue du littoral de La Tête de Singe - Cliché Knippenberg S. / Association Ouacabou.

l'identification et la fouille de sites amérindiens de la période de contact entre populations précolombiennes et européennes.

En janvier 2008, une équipe composée de deux archéologues et de quatre bénévoles a entrepris une recherche prospective sur le site de la Tête de Singe. Deux types d'opérations ont été menés en parallèle : d'une part une opération de ramassage de surface, de l'autre l'ouverture et la fouille de trois sondages. Le principal enjeu de cette opération était de confirmer l'existence d'une occupation du site rattachable au style Cayo et surtout de vérifier le contexte stratigraphique de cette occupation.

Le site s'étend sur l'extrémité sud-ouest d'une des péninsules localisées entre Le Diamant et Trois-Rivières. Une inspection de la zone a montré que la surface sur laquelle du matériel est susceptible d'être mis au jour s'étend sur 200 mètres le long du littoral rocheux entre Grande Pointe et la petite plage de La Tête de Singe. Les trois sondages ont été implantés vers le milieu de la zone, cette partie du site étant considérée comme la partie potentiellement la plus riche en matériel archéologique.

La fouille a été conduite par unités stratigraphiques naturelles. Lorsque certaines d'entre elles avaient une épaisseur plus importante, elles ont été subdivisées en unités artificielles de 5 cm d'épaisseur. Le matériel a été prélevé par unités stratigraphiques et par quart de m<sup>2</sup> au sein de chaque sondage. Un des sondages s'est rapidement révélé stérile et a été abandonné dès les premiers jours de fouilles. Les deux autres sondages ont révélé une couche archéologique superficielle



Fig. 8 : Sondage 2 - Cliché Knippenberg S. / Association Ouacabou.

riche en matériel. Cette couche fait environ 30 à 40 cm d'épaisseur. Elle renfermait des restes de coquillage, quelques tessons de céramique et un peu de matériel lithique. Le corail a été très rare et les ossements d'animaux complètement absents. L'analyse du matériel céramique n'a pas permis de diagnostiquer de matériel de style Cayo. Par contre il a été identifié des tessons de style Saladoïde (peinture blanche sur rouge), Troumassoïde (larges lignes incisées) et Suazoïde (tessons scratchés). Cependant il est à noter que ce matériel s'est retrouvé mélangé dans cette couche superficielle. Cette perturbation semble être due à une activité agricole tardive qui perdure ou à des agents bio-perturbants.

Un sondage a révélé une couche plus profonde, laquelle semble avoir subi moins de perturbations. La pauvreté en matériel de cette couche ne nous permet pas de dater précisément cette unité stratigraphique et le matériel qu'elle renfermait. Il semblerait tout de même qu'elle appartienne à la période Saladoïde. Le matériel ramassé en surface a été prélevé sur la totalité de la surface prospectée. Cette zone a été découpée en carrés de 20 mètres de côté. Il confirme les résultats obtenus lors des sondages.

Ainsi au regard de ces observations, nous pouvons dire que La Tête de Singe a été largement occupée depuis la période Saladoïde tardive jusqu'à la période Suazoïde.

Nous pouvons donc conclure que la présence de ces différentes phases d'occupation et le mélange du matériel archéologique au sein d'une même couche rendent difficiles et probablement impossible l'attribution de ce site à une occupation Cayo. La Tête de Singe peut alors être considéré comme un « candidat » peu significatif pour l'étude de la présence Cayo en Martinique.

Peut-être faudrait-il poursuivre les investigations plus en profondeur en y consacrant des moyens mécaniques plus importants, en ouvrant de plus larges surfaces de fouilles afin d'atteindre la couche archéologique la moins perturbée que nous avons décrite antérieurement ? Ainsi nous serait-il peut-être possible de mettre en évidence certaines structures comme des fosses ou des trous de poteau témoins de l'occupation du lieu par des populations précolombiennes.

Sebastian KNIPPENBERG  
et Marjorie HERVÉ

## Bibliographie

### **Biggelaar et Boomert 2010 :**

Biggelaar, D. van den, Boomert A. : *Rescue Excavations at the Site of the Future Argyle International Airport, Southeast St. Vincent* (June 2009). Rapport de fouilles (Unpublished report), Leiden, Leiden University, 2010.

### **Boomert 1986 :**

Boomert A.: "The Cayo Complex of St. Vincent : Ethnohistorical and Archaeological Aspects of the Island Carib Problem", *Antropológica*, 6, 1986, p.3-68.

### **Boomert 2010 :**

Boomert A.: "From Cayo to Kalinago: the archaeology of Carib Society in the Windward Islands", Paper presented at "*Leiden in the Caribbean IV: from Prehistory to Ethnography in the Circum-Caribbean*", March 30-April 1, 2010, Leiden.

### **Bullen 1970 :**

Bullen R.P. ; "The Archaeology of Grenada, West Indies, and the Spread of Ceramic People in the Antilles", *Proceedings of the Third International Congress for the Study of Pre-Columbian Cultures of the Lesser Antilles*, St. George's, Grenada, Grenada National Museum, p.147-152.

### **Gros et Martin 1993 :**

Gros P., Martin J.P. : *Opération de prospection-inventaire de la Martinique (commune du Diamant), Rapport de prospection et de sondages*, Fort-de-France, SRA Martinique, 1993.

### **Pinchon 1952 :**

Pinchon R. : « Introduction à l'Archéologie Martiniquaise », *Journal de la Société des Américanistes, Nouvelle Série*, 41, 2, p. 305-352, pl. XXVII-XXX, Paris.

### **Whitehead 1995 :**

Whitehead N L. (ed.): *Wolves From the Sea: Readings in the Anthropology of the Native Caribbean*, Leiden, KITLV Press, The Netherlands, 1995, p. 176.

Une demande d'autorisation de lotir sur la parcelle D 166, commune du Lorrain, a rendu nécessaire une prescription de diagnostic archéologique. La zone se situe au nord de l'agglomération. Elle s'étend, à proximité du littoral, sur la rive nord de la vallée de Grande-Anse. Le terrain est accentué du fait de la présence d'un petit relief, d'un vallon et de ravines. Au moment du diagnostic, le site présentait de vastes terrassements. Le substratum était à nu en plusieurs endroits. Afin d'évaluer le potentiel archéologique du terrain, 68 tranchées de longueurs variables et d'implantations dictées par la morphologie du terrain et par les travaux déjà bien avancés ont été ouvertes avec une pelle mécanique de 22 tonnes équipée d'un godet lisse de deux mètres de large. Le contour de celles-ci, ainsi que les structures archéologiques ont fait l'objet d'un relevé systématique avec un théodolite. Des réseaux en cours d'enfouissement ou la voirie en partie réalisée, ont, par endroit, affecté la régularité du maillage. Les zones trop pentues ou boisées n'ont fait l'objet d'aucun sondage.

### L'occupation précolombienne

La côte nord-est de l'île de la Martinique abrite plusieurs sites néo-indiens. La parcelle concernée par le diagnostic se situe dans l'environnement immédiat de l'un d'entre eux : le site saladoïde de Fond-Brûlé. Sur la rive droite de la rivière se trouve un autre site précolombien : celui de Grande-Anse. Dans les années 1970, lors de la construction d'un premier lotissement, une sépulture amérindienne aurait été découverte sur

l'emprise du projet. La morphologie du terrain constituée de mornes et de ravines dont les pentes sont plus ou moins accentuées ainsi que les différentes phases de terrassements ont considérablement restreint la possibilité de découvrir des horizons précolombiens en position primaire. Le mobilier trouvé est très fragmenté et semble disséminé dans les pentes ou accumulé dans les dépressions qui façonnent dans ce secteur le paysage. Il s'agit essentiellement de poteries non tournées et de quelques objets lithiques. La série de céramiques est constituée de formes et de décors très variés. Certains types comme des bouteilles, des vases en hamac ou encore des appliques zoomorphes ou anthropomorphes comme les adornos sont assez caractéristiques des assemblages de la culture néo indienne du Saladoïde. Un tesson avec un décor de type ZIC (zoned incised crosshatched) est peut-être un vestige d'une phase ancienne de ce groupe culturel (Saladoïde ancien). Les objets lithiques les plus remarquables sont des nucléus ou des éclats en jaspe dont certains ont des stigmates induisant un débitage sur enclume. Il s'agit pour la plupart d'objets colluvionnés ou remobilisés par des travaux antérieurs à l'opération archéologique.

### L'occupation historique

Au début de la colonisation de l'île, vers 1660, dans le quartier de la Grande-Anse, il n'est mentionné que de quelques habitants. Vers 1680, il y avait une population de 300 personnes. J. Petitjean-Roget dans *L'histoire de la société de plantation à la Martinique* indique 22 habitations disséminées sur le littoral entre la rivière du Lorrain et celle de Capot. Des mentions du père Labat indiqueraient qu'il y avait, au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle, des artisans dans le quartier de la Grande Anse. L'évolution économique du quartier tout comme celle de la Martinique indique qu'au tabac succède la canne à sucre. En 1717 il n'y avait qu'une sucrerie dans ce secteur, mais en 1753, on en comptait huit. La culture du café y était également répandue. La carte de J.P. Romain de 1734 indique deux habitations dans ou à proximité immédiate de la zone du diagnostic. La carte de Moreau du Temple en 1770 n'en mentionne aucune.

La présence suspecte de gros galets de rivière ou de plage a suscité le creusement d'un sondage dans la haie d'arbres qui délimitait au nord-ouest la zone du diagnostic. Il s'agissait d'un muret constitué de galets. Dans la partie que nous avons fouillée, il dessinait un arc de cercle. A l'intérieur, il contenait un remblai riche en tessons de pots à mélasse et de formes à sucre et quelques carreaux de terre cuite. Ce mur semblait de toute évidence délimiter une plate-forme circulaire qui



Fig. 9 : Adornos de culture néo-indienne du Saladoïde  
Cliché Casagrande F. / INRAP.



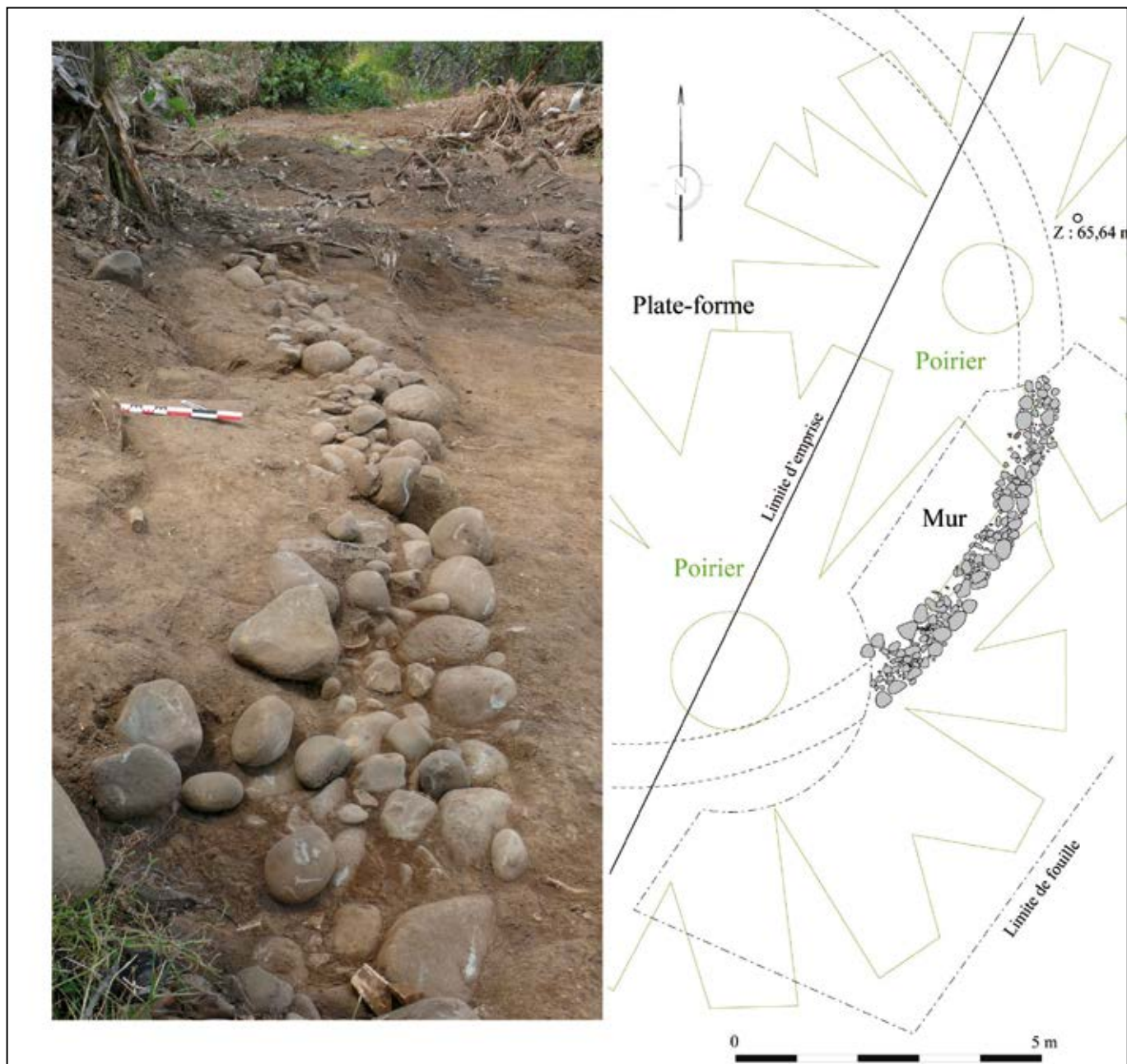


Fig.10 : Moulin à bêtes - Cliché et DAO : Casagrande F. / INRAP.

s'étendait de l'autre côté de l'emprise. Toujours sur la ligne de crête mais plus bas, on pouvait distinguer, juste de l'autre côté de l'emprise, une digue de terre retenant une petite zone humide où de grandes herbacées verdoyantes avaient élu domicile. Le trop plein s'évacuait par un fossé se déversant dans la pente du bassin versant de la rivière de Grande-Anse. Plus bas un vallon, qui se développait vers l'océan Atlantique, scindait en deux la pente du bassin versant créant une bande de terre sculptée par l'érosion. Ce petit promontoire est clairement représenté sur les cartes anciennes comme celles de Moreau du Temple de 1770 ou encore une carte IGN levée en 1954. Tronqué par une ancienne voie ferrée puis par les terrassements réalisés entre 1970 et 1980 lors de la construction d'un premier lotissement, son relief est aujourd'hui très atténué. Dans la coupe de ce morne, on pouvait observer un sol constitué de carreaux en terre cuite posés sur un radier de galets de taille

assez modeste. Le versant nord servit au stockage de matériaux modernes en tous genres comme de la terre ou des gravats. Sous ces remblais d'environ deux mètres d'épaisseur, la découverte de vaisselles et de bouteilles en verre fragmentées indiquait la présence d'un dépotoir. Il était constitué, entre autres, de fragments d'assiettes en faïence richement décorés de motifs floraux ou de spirales peintes en bleu comme, par exemple, les fragments d'une assiette calotte dont le décor représente un semis de fleurs dit « au mimosa ». Très certainement originaire de Delft, elle serait datée d'après certains catalogues de 1740 – 1750. Le reste du mobilier rassemble une base de petite assiette ou soucoupe en porcelaine chinoise, des pichets en faïence dont les décors rappellent les styles de Nevers ou de Rouen, quelques fragments de pots de commodité glaçurés originaires de la Vallée de l'Huveaune, un tesson de jarre de Biot, des indices de céramiques dites d'Albisola, poteries d'exécution

Fig.11 :  
Assiette de Delft  
DAO : Casagrande F. / INRAP.



rapide avec des décors de larges traits noirs, des grès décorés de cordons digités verticaux, des fragments de bouteilles de section carrée fabriquées par soufflage au moule en creux. La base d'une bouteille oignon dont la fabrication sera abandonnée en 1730 au profit des bouteilles cylindriques plus allongées plaide aussi en la faveur d'une occupation des environs du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et antérieure.

La parcelle diagnostiquée a révélé par endroit les anciens terrassements réalisés pour une voie de chemin de fer. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la commune possédait 5,75 km de voies ferrées. Elles servaient à l'acheminement de la canne à sucre des champs à l'usine et distillerie située au lieu-dit « Vivé ».

### Conclusion

Le terrain concerné par le diagnostic se situe dans l'environnement immédiat du site saladoïde de Fond-Brûlé. De ce fait des artefacts d'époque précolombienne ont été trouvés sur les pentes d'un petit relief qui sépare un vallon et la rivière de Grande-Anse ou piégés dans des points bas du relief. Le site amérindien devait s'étendre jusque sur ce promontoire. A l'occasion de ce diagnostic, les nombreux travaux qui ont affecté cette zone, n'ont pas permis la confirmation de cette hypothèse. Néanmoins dans les années 1970, une sépulture de cette période a été découverte lors d'un

des terrassements qui ont remodelés le paysage. Un sol de carreaux en terre cuite indique que plus tard, à la période coloniale, le relief était également habité. Les pentes du morne servirent de dépotoir. Les objets rejetés sont plutôt caractéristiques d'un habitat. Un deuxième site historique se situe proche de l'arête qui délimite le plateau et le bassin versant de la rivière. Il s'agit d'un mur constitué de gros galets dessinant un arc de cercle. Il maintenait une plate-forme circulaire qui se développait en partie sur la parcelle mitoyenne du diagnostic. Selon nous il s'agissait de l'infrastructure d'un ancien moulin à bête. Aux Antilles, ils œuvraient sur les habitations sucrerie au pressage de la canne. La découverte de nombreux fragments de poteries destinées à cette industrie confirme le type d'exploitation. Sur la parcelle mitoyenne, parmi les bananiers cultivés à cet endroit, on pouvait distinguer des portions de murs soulevées par les engins agricoles. Tout indique que l'Habitation se développait sur le plateau de l'autre côté de l'emprise. La carte de Romain datée de 1734 indique la présence de structures d'habitats dans la zone du diagnostic. Les indices découverts au cours de cette opération d'archéologie préventive en sont certainement les vestiges. Celle de Moreau du Temple ne mentionne plus aucun bâtiment en 1770. Le secteur n'était donc plus habité à cette époque.

Fabrice CASAGRANDE

Depuis 2004, le Dr Kenneth KELLY (Université de la Caroline de Sud, États-Unis) poursuit l'étude archéologique de l'habitation Crève-Cœur (commune de Sainte-Anne, Martinique) dans la zone du village des esclaves. Il dirige une équipe d'universitaires américains et français et d'étudiants bénévoles plurinationaux. Ce travail représente un prolongement de ses recherches menées de 2002 à 2005 sur les villages d'esclaves en Guadeloupe. L'étude archéologique de l'Habitation Crève-Cœur présente un énorme potentiel pour l'archéologie de la période coloniale, car cette étude pourra faciliter le développement d'une compréhension approfondie du déroulement de l'esclavage sur des habitations sucrières en Martinique.

L'Habitation Crève-Cœur fut une habitation sucrière active à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'après

l'abolition de l'esclavage, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Crève-Cœur a été choisie pour cette étude archéologique pour plusieurs raisons, dont la plus importante est que tous les principaux éléments d'une habitation sucrière sont toujours en évidence sur le site (Barret 1988, 1989, 1990). Il est vrai que d'autres habitations sucrières en Martinique possèdent toujours leur maison de maître (Clément, Pécou, Leyritz, entre autres), ou des vestiges de bâtiments industriels bien conservés (Fond Saint-Jacques [CERA 1989], Anse-Latouche), toutefois à Crève-Cœur le site de l'habitation comprend toujours le site du village d'esclaves lequel hébergeait une centaine de travailleurs asservis. En outre, ce village n'aurait été abandonné que vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et après cela ne fut ni occupé, ni réutilisé, conservant ainsi les dépôts archéologiques quasiment intacts.



Fig.12 : Carte Moreau du Temple.

## 2004

Les premières actions de l'étude en 2004 comprennent la prospection pédestre du site, des sondages à la pelle et l'élaboration d'une carte topographique détaillée de la totalité du site de Crève-Cœur comprenant village d'esclaves, maison de maître et bâtiments industriels.

Le premier objectif de l'étude à Crève-Cœur est de confirmer l'emplacement précis du village d'esclaves, en utilisant la Carte de Moreau du Temple (Bousquet-Bressolier et al. 1998), l'histoire orale de la région et les principes gouvernant de façon générale la disposition d'une habitation. Les résultats de la prospection pédestre indiquent que le site du village d'esclaves n'a jamais été labouré, étant situé sur une crête assez

raide et protégée par une dense végétation. Un sentier relie l'ancienne aire de pique-nique au sommet du Morne Crève-Cœur. Ce dernier sentier correspond probablement à l'axe principal du village d'esclaves. Sa fréquentation par des randonneurs a peut-être eu un léger impact sur le site en accélérant son érosion. Nous avons donc pu confirmer l'emplacement du village attesté sur la Carte de Moreau du Temple, où le village d'esclaves est dessiné à l'ouest de la maison de maître. Une visite préliminaire en 2004 a révélé dans cette zone, des concentrations d'artefacts aussi bien que des plates-formes correspondant vraisemblablement aux fondations des maisons.

## 2005

En 2005, une grille a été dessinée afin d'établir des points de repères fixes et marqués tous les dix mètres sur l'ensemble du site.

Des sondages à la pelle ont été creusés à chaque point de repère jusqu'au moment où deux sondages consécutifs ne révèlent aucun artefact, que les éléments topographiques rendent le travail impossible, ou que l'on arrive à la limite de la propriété. Au total, 130 sondages à la pelle ont été creusés et 3293 artefacts récupérés. De façon générale, les sections nord et sud s'étendent jusqu'à la route située à la base de la colline. La route actuelle au nord de la crête correspond au chemin colonial dessiné sur la Carte de Moreau du Temple. La date de cette route est clairement identifiable par la présence de pavés de l'époque coloniale visibles en plusieurs endroits de son tracé. La route sur le côté sud de la crête ne correspond à aucune route de la période coloniale, mais se trouve au niveau où la pente devient plus raide et continue jusqu'aux bâtiments industriels.

Au cours de cette prospection, des vestiges architecturaux importants ont été découverts, notamment une structure en maçonnerie bien conservée sur le côté nord de la crête à 30m au nord de la cuisine associée à la maison de maître, ainsi qu'une structure plus grande, mais moins bien conservée, à l'ouest de l'étable. D'après leurs tailles et leurs emplacements, il est concevable que ces bâtiments aient été occupés par des domestiques : valets d'écurie pour la structure au sud et personnel de cuisine pour la structure au nord. Entre 40 et 50 plates-formes de maisons probables sont identifiées par des alignements de grandes pierres non taillées (15-40 cm). Quelquefois les plates-formes

sont identifiées simplement parce que la pente de la colline y est moins raide. D'autres plates-formes sont sur le sommet de la crête ainsi qu'en aval de la crête sur les côtés nord et sud.

On identifie aussi au sein du village d'esclaves, une route coloniale complètement recouverte de broussailles, traversant la pente sud de la crête et se terminant près des vestiges des étables. Cette ancienne route d'accès principal à la maison de maître n'était pas pavée avec des pierres comme celles actuellement présentes sur la route du côté nord. Cette route ne délimite pas non plus le village d'esclaves, car des sondages à la pelle, réalisés au sud de celle-ci sont positifs (présence d'artefacts) et un des vestiges en maçonnerie se trouve aussi de l'autre côté de cette route d'accès.

Le programme de sondages à la pelle délimite l'étendue du village d'esclaves des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et démontre que ce village correspond étroitement à l'emplacement de celui représenté sur la Carte de Moreau du Temple – ce qui n'est pas toujours le cas. Néanmoins, bien que la Carte de Moreau du Temple indique la présence d'environ 18 maisons, disposées en deux rangées parallèles le long de la crête, les résultats obtenus lors des fouilles archéologiques indiquent un plan d'ensemble moins régulier. Alors que la surface du sommet de la crête suffit largement pour l'emplacement de deux rangées de structures le long de la crête, voire parfois trois rangées, les maisons des esclaves furent construites dans tout autre endroit où la pente n'était pas trop raide et où il y avait la possibilité de niveler la terre suffisamment pour y construire une plate-forme.

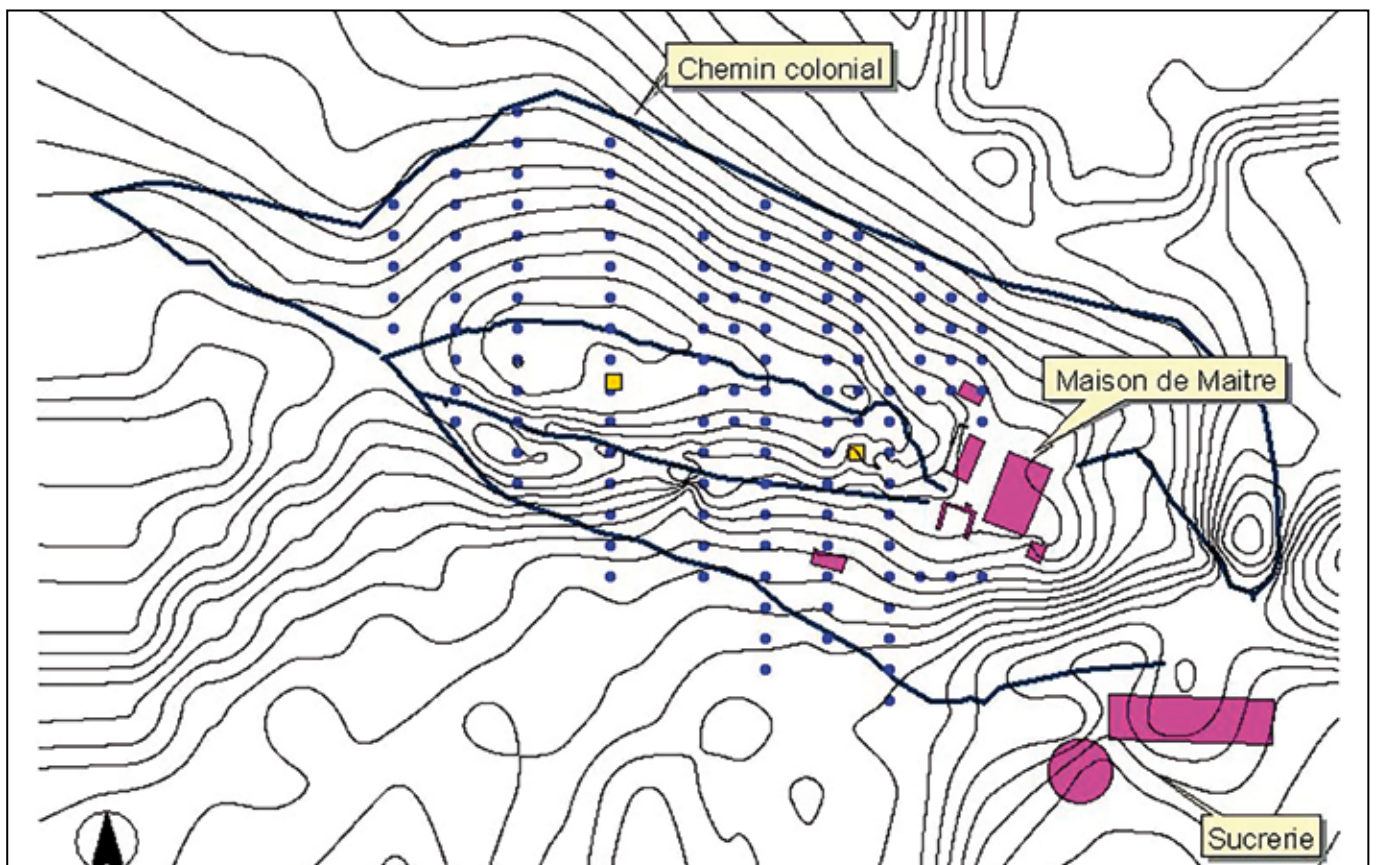


Fig.13: Localisation des sondages sur le site - DAO. : KELLY K. / UNI.

La plupart des sondages à la pelle dévoilent des artefacts d'un ou plusieurs types, le plus fréquemment des tessons de céramique et des morceaux de verre (verre à bouteilles et verres à boire), et les clous. La large gamme de céramiques trouvée comprend des types datant du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, y compris le grès blanc vernis au sel, (ca.1740-1760), le creamware (ca.1755-1790), le pearlware (ca.1780-1820) et le whiteware (ca.1820). Le grès blanc est certainement d'origine britannique et date probablement de la période de l'occupation britannique de la Martinique pendant la Guerre de Sept Ans. Il est possible que le creamware soit aussi d'origine britannique, mais les types creamware, pearlware et whiteware furent fabriqués en France aussi bien qu'en

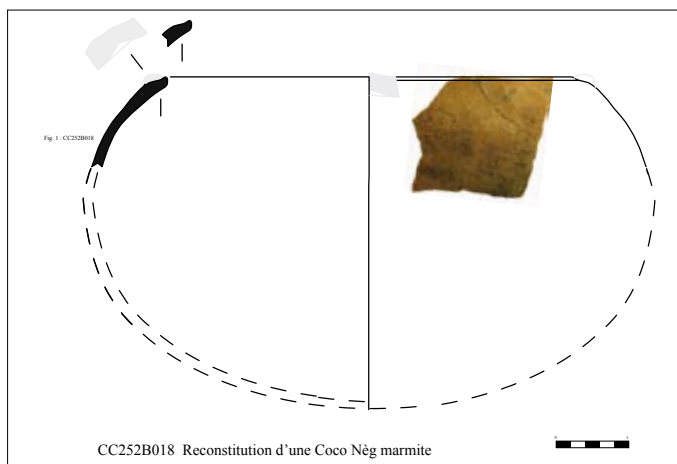
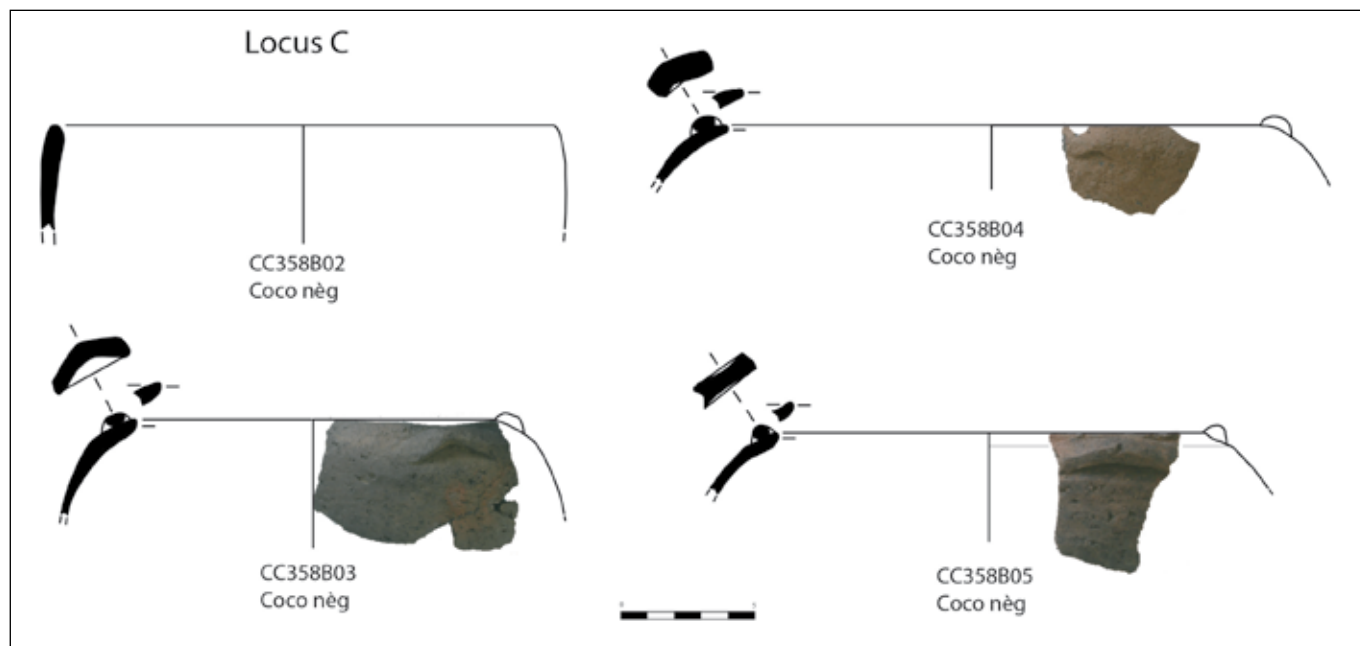


Fig.14 : Coco Neg - DAO : Bigot F. / INRAP



Angleterre. Des céramiques françaises traditionnelles sont présentes aussi, telles la faïence brune et la faïence blanche, Saintonge, Vallauris et des pots en terre cuite engobée, provenant peut-être de la région de Huveaune (près d'Aubagne). Les habitants du village d'esclaves à Crève-Cœur avaient donc accès à une gamme de céramiques assez large, provenant de toute la France et au moins, à un type de céramique britannique. En plus des céramiques importées, sur le site du village on trouve un nombre de tessons de poteries produites dans les fours de la Martinique : de la céramique domestique, par exemple des pichets issus de la poterie des Trois-Ilets, ainsi que la céramique industrielle : formes à sucre et pots à mélasse. On trouve aussi une quantité très importante de tessons de céramique en terre cuite locale montée à la main. Cette terre cuite, appelée coco neg, fut probablement fabriquée par les habitants du village de Crève-Cœur ou dans un endroit à proximité.

Elle ressemble beaucoup aux objets en terre cuite produits de la même façon aujourd'hui par Mme Trime, la potière renommée de Sainte-Anne (actuellement par sa fille) et fut probablement un produit utilisant des techniques et des formes qui sont largement

« africaines » à l'origine. L'assemblage de terres cuites de type coco neg est assez diversifié, avec au moins trois ou quatre styles de bord de récipient et au moins trois formes d'anses distinctes. Cette diversité, avec la variation dans les formes, comprenant des bols peu profonds ainsi que des récipients plus profonds destinés à la cuisine, indique qu'à la période où le village fut habité, il existait une tradition de fabrication de poterie très dynamique.

Des clous sont présents dans de nombreux sondages à la pelle, indiquant qu'on utilisait des clous pour la construction des maisons, pour les portes et volets ainsi que pour la construction de meubles. Les clous sont soit en fer forgé, fabriqués à la main par des forgerons, soit des clous coupés provenant d'usines françaises. De temps en temps, on trouve d'autres objets, tels des morceaux de pipes à tabac, des boutons de vêtements, un poids de pêche à la ligne. Une trouvaille très intéressante et assez surprenante est la découverte de vestiges de faune, comprenant des os d'animaux brûlés et non brûlés aussi bien que des coquillages marins, dont l'état de conservation est excellent. Nous avons notamment mis au jour des ossements de poissons (têtes, arrêtes et vertèbres),

des os d'opossums portant des traces de couteau qui témoignent de la consommation de cet animal par les populations de l'époque et enfin des ossements plus communs de plus grands mammifères tels que le porc et le bœuf. Cette diversité de vestiges de faune est remarquable et nous laisse croire que le témoignage archéologique de Crève-Cœur permettrait d'effectuer des observations détaillées sur la nourriture des esclaves et leurs stratégies d'approvisionnement. Sont présents aussi, des outils en pierre notamment des racloirs et des pierres à étincelles, fabriqués à partir de pierre dont l'origine pourrait être la Savane des Pétrifications située non loin du site.

## 2007

En 2007, l'objectif premier fut de définir des zones de haute densité d'objets trouvés en ouvrant une série de 56 sondages localisés à petits intervalles les uns des autres (chaque 5 mètres) sur une surface de 34m<sup>2</sup> au sein du village d'esclaves et dans le dépôt d'ordures associé à la maison de maître. Les fouilles se concentrent dans trois zones : locus A, 13 sondages à la pelle ont été réalisés sur une étendue de 400m<sup>2</sup> avec 3 sondages de 1m<sup>2</sup> pour découvrir une coupe transversale de la pente ; le locus B constitué de 17 sondages à la pelle sur 625m<sup>2</sup> ; le locus C qui consiste en une tranchée est-ouest (1m sur 7m) creusée le long d'une plate-forme de maison avec une deuxième tranchée (1m sur 5m), orientée nord-sud et traversant la première à travers la plate-forme afin d'identifier les vestiges architecturaux et les dépôts ménagers. Au niveau du locus C on découvre de très profonds dépôts d'ordures ménagères avec des traces d'éléments architecturaux, sous la forme de trous de poteau et de concentrations de clous. Au locus M, 26 sondages creusés à la pelle, accompagnés de deux sondages de 1m<sup>2</sup> ont permis la mise au jour d'une gamme d'objets permettant d'établir une comparaison entre le village des esclaves et la maison de maître.

Les zones de haute densité d'objets trouvés sont ensuite sélectionnées. Les vestiges architecturaux restent plutôt indéfinissables toutefois les fouilles identifient les dépôts d'ordures ménagères. Des analyses d'échantillons par flottation révèlent des vestiges alimentaires tels arêtes, os et écailles de poissons, des os de petits mammifères et d'autres indications rarement trouvées sur des sites de villages d'esclaves. Ces données pourront nous aider à mieux comprendre comment les habitants du village survécurent et s'adaptèrent aux conditions difficiles de l'esclavage à travers l'analyse de la structure de leur vie quotidienne et leur alimentation.

Une étude spécialisée supplémentaire compare la diversité des formes de céramiques trouvées dans le village des esclaves avec celles trouvées sur le site de la maison du maître (Fanning 2008). Cette étude avait pour but d'étudier le mode d'approvisionnement en céramique par les esclaves, que ce soit par le biais du « maître », par leur propre achat ou autrement. Bien que les deux collections se ressemblent par leur diversité, la qualité des céramiques était bien moindre au village d'esclaves que chez le propriétaire. De plus,

les habitants du village utilisaient une quantité assez importante de céramiques en terre cuite de fabrication locale que l'on appelle coco neg. En étudiant ces formes diverses, il est possible de déterminer quel genre de cuisine était pratiqué dans le village d'esclaves et de constater que les esclaves se trouvaient contraints à fabriquer leurs propres ustensiles de cuisine plutôt que de les acheter.

## 2008

Les multiples objectifs de la saison de fouilles en 2008 résultaient des découvertes de la saison 2007. Au locus B, les dépôts ménagers à l'ouest de la zone du village sont plus tardifs que les dépôts situés plus près de la maison de maître. Il a donc été décidé de fouiller un probable élément architectural composé des alignements en pierre du locus B et d'ouvrir une deuxième zone de fouille au locus D (situé au nord du locus B), sur plus de 25m<sup>2</sup>. Dans ces deux endroits des objets datent de la dernière période de l'esclavage (après 1830) jusqu'à 1850, les vestiges architecturaux restent indéfinissables ainsi que l'emplacement précis des structures. Toutefois, la densité d'objets trouvés peut nous donner une idée de leur emplacement. Au locus C on découvre une grande portion de la plate-forme incluant son soubassement. Des trous de poteau creusés à même le rocher ont été identifiés et sont associés à des structures. Ici on trouve aussi une quantité importante des céramiques du type coco neg ainsi que des céramiques importées de France.

L'analyse d'échantillons par flottation fournit des informations importantes sur les restes de faune et de végétaux. En 2009, Diane Wallman, étudiante en doctorat à l'Université de la Caroline du Sud, poursuit l'analyse précise de ces types de matériaux.

## Conclusion

Les études archéologiques conduites à l'Habitation Crève-Cœur de 2004 à 2008 révèlent d'importantes données sur la vie quotidienne des esclaves notamment la quantité importante de coco neg et la conservation sans précédent des restes de plantes et de faune. Ces éléments archéologiques complètent notre compréhension de la façon dont les travailleurs asservis de Crève-Cœur se ravitaillaient et comment ils complétaient les aliments fournis par le planteur. Les découvertes de poteries locales, de divers vestiges alimentaires et des outils en pierre, révèlent très clairement non seulement la misère dans laquelle ces gens survivaient, mais en même temps, le développement d'un « marronnage moral » – les débuts de la création d'une culture créole, avec un développement parallèle d'un artisanat créole. En découvrant la disposition de l'architecture, l'utilisation de l'espace et leur culture matérielle, ce travail archéologique commence à éclairer la construction de systèmes sociaux créoles qui sont à la base de la culture créole d'aujourd'hui en Martinique.

Kenneth KELLY

## Bibliographie

### Barret 1988 :

Barret JB : *Archéologie Historique du site de Crève-Cœur : considérations préliminaires*, rapport de fouilles, Fort-de-France, CERA, SRA martinique, 1988, 21 p.

### Barret 1989 :

Barret JB : *Crève-Cœur, Sainte-Anne, Martinique. Site d'archéologie industrielle*, Rapport de Fouille n°2, Fort-de-France, CERA, SRA Martinique, 1989, 19 p.

### Barret 1990 :

Barret JB : *Crève-Cœur, Sainte-Anne, Martinique. Site d'archéologie industrielle*, Rapport de Fouille n°3. Fort-de-France, CERA, SRA Martinique, 1990, 53 p.

### Bousquet-Bressolier, Pelletier et Bégot, 1998 :

Bousquet-Bressolier C., Pelletier M. et Bégot D. : *La Martinique de Moreau du Temple 1770. La carte des ingénieurs géographes*, Paris, CTHS, 1998.

### CERA 1989 :

CERA : *Archéologie Patrimoine de la Martinique, Fonds Saint-Jacques 1*, Collectif d'études et de recherches archéologiques de la Martinique. Direction des Antiquités préhistoriques et historiques de la Martinique, 1989, p. 92.

### Fanning 2008 :

Fanning. M.-A. : *Comparative Archaeological Study of Slave and Planter Culture in Martinique*, Thèse, Université de Caroline du sud, 2008.

## LES TROIS-ILETS Anse-Mitan, rue des Ixoras

Colonial

La construction d'un groupe de villas à vocation touristique sur un site d'origine coloniale est à l'origine de ce diagnostic. Le projet, d'une assiette de 17 174 m<sup>2</sup>, se développe sur la frange côtière de l'Anse-Mitan, sur un terrain plat dont le tiers consiste en marigot, traversé par un ruisseau du sud-est vers l'ouest. La totalité du terrain n'a pas pu être expertisée en raison de la densité du couvert végétal et de la présence du marigot. L'assise géologique est formée de sable de plage.

La première carte figurant un site colonial remonte à 1760 et présente cinq maisons ou bâtiments sous le patronyme de *Mr Allé*. L'Anse-Mitan s'appelle alors Grande-Anse.

En 1770, une habitation avec la mention *Potterie Alé* est signalée au bord de l'anse Mitan par la carte des ingénieurs du roi. Elle fait état d'un four à chaux encore en élévation, de deux rangées de quatre cases parallèles à la mer et de trois bâtiments plus à l'est et en retrait par rapport au rivage.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la carte marine de Monnier et Bourguignon Duperré, datée entre 1827 et 1885, montre un site élargi en bordure de l'anse Cocotier, future anse Mitan.

En partie réalisé dans des ruines, ce diagnostic a permis d'y identifier des vestiges coloniaux autres que le four à chaux, déjà connu : trois maisons, une construction semi-enterrée de nature indéterminée, un aménagement de voie, un puits assorti d'un bassin et d'un canal d'écoulement, deux trous de poteau.



Fig.15 : Four à chaux et son escalier  
Cliché Noé-Dufour A. / SRA Martinique

Le mobilier céramique est composé en grande majorité de céramique de facture locale, de céramique importée, verre, tuyaux de pipes... Malgré l'imprécision des marqueurs chronologiques, il semble qu'une majorité des constructions trouve son origine dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le puits pourrait en revanche remonter au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que des modifications du bâti sur deux maisons et sur la structure semi-enterrée.

L'absence de mobilier antérieur à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle permet de supposer que le site n'a pas été occupé avant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. En revanche, les éléments constitutifs d'une poterie, four ou bassin de décantation, n'ont pas été découverts.

Plusieurs explications sont possibles :

- L'absence de four peut résulter de l'absence initiale d'installations en dur ;
- La lecture de la carte des Ingénieurs du Roi montre qu'une partie des bâtiments de la poterie peut s'étendre plus à l'est, hors de notre zone d'investigation.
- Enfin, les aléas climatiques violents auxquels ce site côtier a dû être exposé pourraient également justifier la disparition de certains vestiges.

Marie-Christine GINESTE

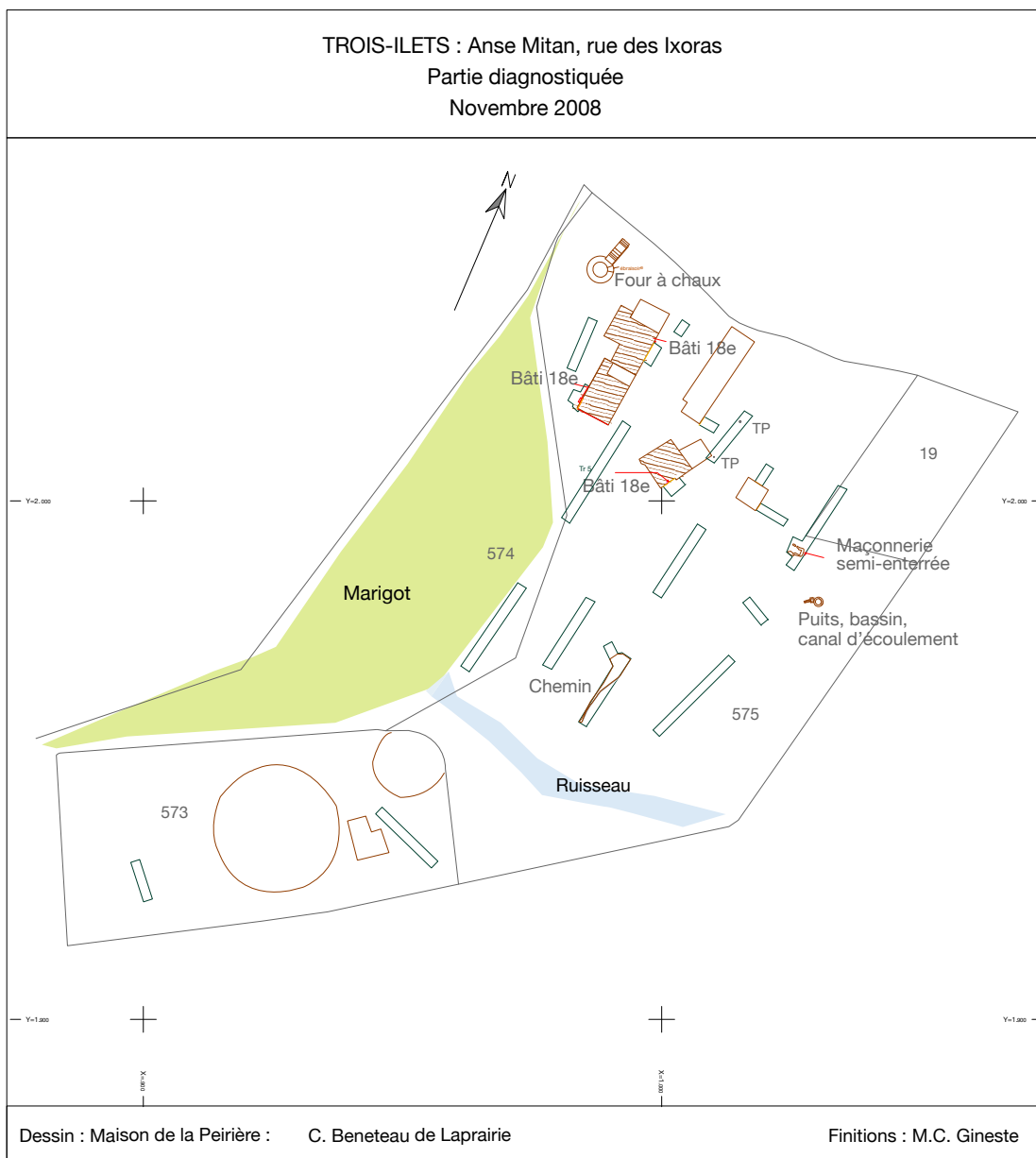


Fig.16 : Plan de la zone diagnostiquée  
 DAO : Beneteau de Laprairie C. / Maison de la Peirière ; Gineste M-C. / INRAP.



Voir Notice Macabou BSR 2009 (p.56)

Projet Collectif de Recherche  
« Poteries des îles françaises de l'Amérique  
Productions locales et importées  
XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles »

Colonial

Participants en 2008 : Henri Amouric (Dir.), Marc Brion, Guergana Guionova, Marie-Laure Laharie, Lucy Vallauri, Christophe Vaschalde, Jacques Thiriot (LAMM), Annie Noé-Dufour, Thierry Dorival (SRA Martinique), Christian Stouvenot, Tristan Yvon (SRA Guadeloupe), Fabrice Casagrande (INRAP), Isabelle Gabriel (Archéologue Historienne).

La mission 2008 de ce PCR s'est déroulée de façon satisfaisante, mais avec des objectifs revus par rapport à ceux que nous nous étions assignés à l'issue de notre première mission. Le départ des deux initiateurs principaux de ce projet, Marie-Armelle Paulet-Locard et Henri Marchesi, rentrés en métropole, mais aussi la difficulté à trouver de nouveaux interlocuteurs locaux, nous a conduits à réviser nos approches.

#### **Saint-Pierre 1902 : un conservatoire exceptionnel**

La campagne 2008 a vu la poursuite de l'étude des séries céramiques de Saint-Pierre mises au jour en 1996 et 1997 lors de l'opération de fouille programmée conduite par S. Veuve (Veuve 1996a) sur le « château Perrinelle », conservée au SRA.

Par ailleurs, l'ensemble, présenté au Musée de Saint-Pierre, provenant des dégagements entrepris jusqu'en 1988 dans la zone portuaire et qui trouve des compléments au Musée Gauguin (Anse-Turin, Le Carbet) a été inventorié et analysé. Ils constituent des lots de référence et fournissent un véritable instantané des différentes catégories de vaisselles et objets consommés dans la ville, qu'il s'agisse des productions locales mais surtout des vaisselles importées. Les piles d'assiettes en porcelaine et en faïence blanche ou au décor imprimé, arrivées par bateau de France dans la quasi-totalité des cas dans ces contextes chronologiques « récents », témoignent de stocks conservés dans un entrepôt ou magasin et du mode d'emballage dans de la paille, comme le montrent les empreintes enfumées par la chaleur de l'éruption.

Il était donc intéressant de comparer les services en usage dans l'habitation des maîtres avec les vaisseliers déjà étudiés par Fabrice Casagrande, dans le village de travailleurs libres, ancien village des esclaves, dégagé en 2000-2001 (Casagrande 2008).

L'étude des céramiques de l'aile sud du château Perrinelle a donc porté sur près de 700NMI indivi-

dualisés comprenant des productions régionales, poterie tournée ou modelée d'origine locale très peu représentée et se compose essentiellement de carafes à eau, la plupart en pâte rouge lissée.

L'on notera également quelques exemplaires réalisés dans une argile blanche de type kaolinique, provenant sans doute de la Poterie du Lamentin. La céramique architecturale comprend des tuiles en écaille dont certaines comportent des estampilles rondes quadrillées ou des chiffres romains gravés (Poterie de l'Îlet Chancel ?). S'y ajoutent des bords de moule à sucre et de pot à mélasse dont la lèvre est incisée, un fond à la marque D qui rappellent les marques des poteries Dubuc ou Dalençon, commune du Marin.

La faïence à émail stannifère à décor bleu est représentée par des assiettes à frise en bâtons brisés issues des ateliers provençaux de Moustiers ou de Varages et un exceptionnel plat à barbe, d'une autre fabrique de l'ouest (Rouen ?) signée au revers MR. Cette pièce du XVIII<sup>e</sup> siècle est la plus ancienne du lot et voisine avec d'autres fragments notamment de Delft. La plupart des faïences sont cependant plus rustiques et associées à des culs noirs de prix modique, devenus produit de consommation courante dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une belle production de faïence fine française majoritairement à décor de transfert, venant notamment de Bordeaux (David Johnson et Jules Vieillard et Cie) à partir de 1834 est bien représentée dans ces séries, mais la plupart des objets proviennent des grandes manufactures du nord et de l'est de la France comme en témoignent les nombreux tampons de Sarreguemines, Digoin-Sarreguemines, Creil, Creil et Montereau, Lunéville ou Saint-Amand-les-Eaux (Hamages).

Le groupe de formes complètes en porcelaine blanche de Paris est le plus important en nombre de pièces. Il se subdivise en deux services et semble constituer la principale partie du vaisselier de la maison. On y

a relevé les marques « Rihouet à Paris » (1820-1836) et « Manufacture de S.M. L'Impératrice. P.L. DAGOTY à Paris » de la fabrique de Pierre-Louis Dagoty, qui illustrent parfaitement l'âge d'or de la porcelaine de Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

La place de la faïence fine anglaise est bien représentée par un important service de couleur crème, dans le style des productions « creamware » de Robert Wilson œuvrant à Hantley dans le Staffordshire entre 1756 et 1802.

Parmi les objets divers, curieusement, les pipes blanches sont peu nombreuses et illustrées seulement par quelques fragments de fourneaux qui pourraient provenir des ateliers du Nord de la France travaillant à la façon de la Hollande.

### **De la case à l'habitation, un patrimoine commun**

Depuis le début du PCR, le recensement systématique des collections patrimoniales constitue un objectif complémentaire. Un certain nombre de cases à eau, modestes, et de jarres de Biot isolées ont été aussi recensées. D'autres collections ont été prises en compte, comme celle déjà citée du Musée Gauguin Anse-Turin (Le Carbet). Ces collections rassemblées pendant le court séjour effectué par l'artiste en Martinique, regroupe un lot de tessons brûlés et déformés issus des dégagements des entrepôts de Saint-Pierre. Parmi les pièces insolites, figurent des assiettes monogrammées au nom de la Compagnie Générale Transatlantique et des fragments de pots et tasses en porcelaine dorée et décor polychrome de la Compagnie des Indes. Certains objets ont été mis en scène par des artistes sous forme de composition



Fig.17 : Jarre à huile espagnole  
Cliché Noé-Dufour A. / SRA Martinique

attrayantes et colorées qui posent néanmoins la question de leur perte de sens archéologique. Les fabrications locales sont représentées par une carafe, une jarre à couvercle et une marmite à deux anses façonnée à la mode métropolitaine de Vallauris.

Un pot de chambre (Tinette) de Saint-Zacharie (Var) et une jarre de Biot (Alpes-Maritimes) reflètent la domination des approvisionnements provençaux.

La pièce la plus intéressante et sans nul doute la plus ancienne est une petite jarre à huile d'origine espagnole appartenant à un lot plus substantiel, mais largement dispersé mis au jour dans les vestiges d'une embarcation coulée au large du Carbet. Ce contenant du XVII<sup>e</sup> siècle, identifié pour la première fois en Martinique est une preuve de plus de la circulation universelle de ces « urnes vagabondes », bien représentées dans les îles espagnoles et anglaises des Caraïbes.

L'expertise des collections de l'Habitation Clément (Le François), réalisée à l'invitation de M. Florent Plasse a surtout mis en évidence une vingtaine de jarres de Biot, issues de la propriété, dont la datation s'échelonne entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle. Elles pourraient provenir d'une case à eau disparue. Certaines portent de grandes initiales B ainsi que des chiffres romains peints en rouge qui correspondent soit à des signes d'appartenance soit de contenance.

Enfin, le Musée des Arts et Traditions Populaires du Saint-Esprit conserve une très importante collection d'objets du quotidien qui renseignent en particulier sur les usages de la toilette et de la table. Parmi les objets populaires remarquables, une série de tasses surpeintes en or portent des formules en créole.

La poterie locale d'une grande diversité se distingue par de rares exemplaires clissés anciens.

### **Des textes et des images**

Depuis le début du PCR, le recensement systématique, dépouillements d'archives et recherche documentaire, ont privilégié d'une part les ressources du SRA de Martinique (DFS, documents archéologiques divers, travaux érudits, mémoires d'étudiants du dépôt effectué par Mireille Mousnier, bibliothèque, etc.), d'autre part les archives départementales, en mettant l'accent sur les ressources locales, mais en évaluant aussi les documents quantitatifs généraux portant sur les objets du commerce, en particulier pour le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tristan Yvon, membre du PCR a apporté à cette entreprise les résultats des repérages qu'il réalise dans les fonds de Martinique dans le cadre de sa thèse sur les indigoteries.

La recherche systématique de sources iconographiques qui permettent de contextualiser les objets a apporté également son lot de bonnes trouvailles.

Possédant les données statistiques pour les années 1724-1780 du commerce import/export de la ville de Marseille, il a paru primordial de rechercher et de relever à titre expérimental une partie de celles concernant les importations en Martinique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces

documents quantitatifs, qui constituent des séries très lacunaires, dénombrent une partie des matériaux céramiques, faïences, pipes, jarres, carreaux et briques. A titre d'évaluation et d'expérimentation, nous avons ainsi comptabilisé et cartographié les origines des entrées de faïences en 1735, 1737 et 1739, et celles des pipes pour l'année 1739. Tout en rappelant la très nécessaire prudence devant ces données et sans entrer dans l'analyse détaillée des modes et moyens matériels et humains de ce commerce, les pourcentages attribués à chacun des ports concernés nous donnent une image que les archives du sol en cours d'étude tendent à valider en partie. Il arrive par exemple en Martinique en 1735, 247 caisses de faïence, dont 217 vont à Saint-Pierre, 28 aux « bâtiments de

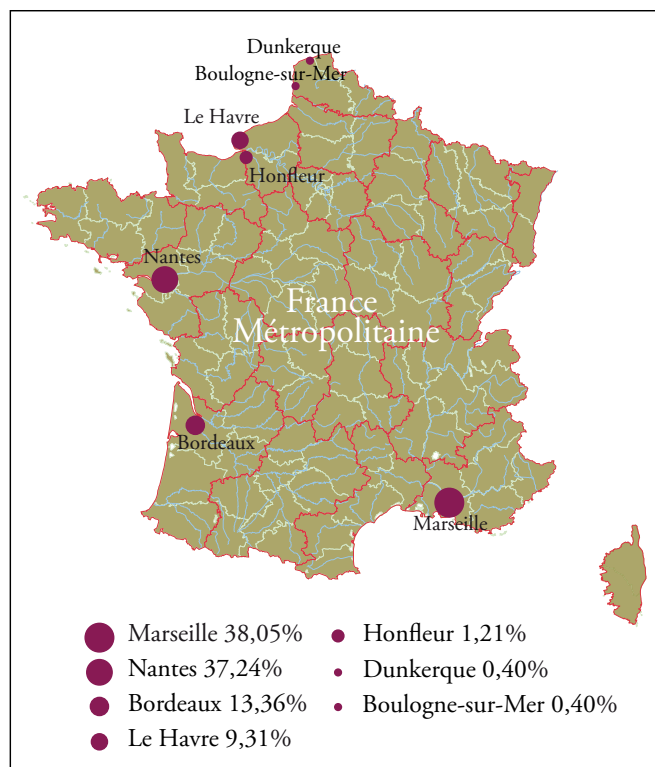


Fig.18 : Origines en pourcentage des faïences entrant en Martinique en 1735 - DAO : Maggiori L. / LA3M.

l'entrepôt» et 2 à La Trinité. La part de Marseille et au-delà, de la Provence dans cet approvisionnement est de tout premier plan, faisant presque jeu égal avec les arrivages depuis Nantes. L'on ne peut s'empêcher ici d'évoquer pour le port phocéén, les faïences de Moustiers, Varages et autres, pour l'ouest français, les théories de «culs noirs» dont les ensembles antillais abondent. La part de la Normandie paraît en revanche bien faible, si l'on songe à tout ce qui est « attribué » à Rouen. L'identification des faïences du sud-ouest est bien plus ardue, même si elles ne constituent pas un grand objet du négoce colonial et le reste n'est que poussières de produits sans correspondance bien établie avec les découvertes archéologiques. A noter également l'absence totale de La Rochelle dans les ports de départ de ces marchandises.

Un travail identique a été conduit sur les documents de 1737 et 1739 nuancant quelque peu ces données,

mais c'est là une constante du commerce maritime et en particulier colonial de connaître d'une année sur l'autre des écarts parfois très importants.

Certains flux commerciaux apparaissent néanmoins toujours clairement, qu'il conviendra de détailler et nuancer. A titre d'exemple ont donc été dénombrés les bâtiments ayant déchargé faïences et pipes. L'on constate ainsi qu'ont été livrés 471 coffres de pipes. Au total, et même si le commerce de la céramique occupe une place très marginale dans la masse des échanges coloniaux, il est surprenant de constater la position éminente occupée par l'importation des pipes dont l'origine reste par ailleurs une inconnue. Les hollandais dominent alors très nettement ce marché fort lucratif, mais les Anglais – à l'origine de cette industrie dès la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle – y tiennent une place tout aussi éminente.

On pointera également, dans ces documents, l'absence de données ayant trait aux céramiques communes d'importation, dont la présence physique est pourtant attestée. En matière de matériaux de construction en terre cuite, l'on constate les mêmes écarts avec des chiffres variant considérablement au fil des ans : en 1741 il entre ainsi en Martinique 610 500 carreaux et briques, mais en 1744 seulement 262 500.

Dans ce domaine, il faut cependant prendre aussi en compte d'autres sources d'approvisionnement, le Canada et l'« Ile Royale », sont des fournisseurs irréguliers, tout comme les possessions britanniques de Nouvelle Angleterre et de La Barbade.

Ces documents, dont le dépouillement et l'analyse exhaustive sont à faire dans la suite de notre programme posent bien d'autres questions. Les jarres « vuides », par exemple, sont bien souvent comptabilisées avec les dames jeannes. Il semble en outre que les arrivages soient très variables et assez minimes à certains moments. La collecte de données les concernant doit se poursuivre, mais l'essentiel de ce que nous avons pu observer date du XIX<sup>e</sup> siècle. Les sources écrites pourtant nous disent qu'elles furent nombreuses dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Et elles eurent dès lors une fonction de collecte et de conservation de l'eau potable depuis les gouttières. Toutes les maisons urbaines et rurales des zones sèches, ou connaissant des irrégularités d'approvisionnement en eau, y ont eu recours. L'autre apport, qui peut être majeur, des sources écrites est sans conteste la contextualisation des artefacts, mais essentiellement pour le XIX<sup>e</sup> siècle qui montre l'incroyable variété des approvisionnements dominés par les fabrications métropolitaines. A l'inverse, la poterie autochtone ne bénéficie guère de mentions écrites. L'on a par exception la confirmation de ce qui paraît une évidence, qu'il se fait entre les îles et en cabotage le long de leurs côtes un commerce de poteries du cru. Ici ou là, également, il est fait mention de jarres et plus fréquemment de tuiles et briques, de pays. En revanche, nous n'avons pas encore relevé de mentions significatives de vaisselle culinaire et de carafes. Le matériel archéologique et patrimonial en donne pourtant une bonne vue d'ensemble et

l'on connaît assez bien le travail des potières de Sainte-Anne, par exemple, ou celui des potiers Gerçin des Trois-îlets, qui illustrent les deux sources de la tradition locale.

Il convient de ne pas négliger non plus le témoignage des sources iconographiques, qui pour n'être pas décisif apporte ici ou là un éclairage intéressant ou une illustration pertinente du contexte d'utilisation de certains des artefacts céramiques dont nous avons à traiter. Tous ces documents sont cependant pour l'essentiel récents, même à l'échelle du temps colonial, essentiellement des photos de cadre de vie, des cartes postales dont il ne faut pas sous-estimer l'intérêt ethnographique, des clichés pris après la catastrophe de 1902, etc.

### L'enquête continue

La mission 2009 portera sur tous les fronts de la recherche et en particulier sur la poursuite de l'étude des séries de Saint-Pierre, Habitation Perrinelle et autres sites archéologiques et collections patrimoniales de la ville et du territoire (Maison coloniale de santé, Sous-Préfecture, Musée Franck Perret de Saint-Pierre, Collections du SRA, Jardin de Tivoli, Habitation Galion, Ecomusée de l'Anse Figuier, Musée de la Pagerie, Château Dubuc, Jardin de Balata). Les dépouillements d'archives prendront en compte en priorité les statistiques commerciales de Martinique.

La recherche et le dépouillement d'inventaires mobiliers font partie des objectifs, la recherche iconographique et l'expertise des collections patrimoniales seront poursuivies.

De même le matériel subaquatique ramené à la surface lors des différents sondages et fouilles doit faire l'objet d'une évaluation précise, en particulier tout ce qui a été collecté à l'occasion des diverses reconnaissances de sites sous-marins effectuées par le GRAN.

Ce programme archéologique et patrimonial s'inscrit bien évidemment dans la perspective d'un retour

### Bibliographie

#### **Amae, Cera 1993 :**

Amae, Cera : *Fonds Saint-Jacques, Martinique, Archéologie et Histoire sur les traces du père Labat*, Amae, Cera, 1993, p.15.

#### **Amouric, Richez et Vallauri 1999 :**

Amouric H., Richez F. et Vallauri L. : *Vingt mille pots sous les mers. Le commerce de la céramique en Provence et Languedoc du X<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*. Catalogue d'exposition, Musée d'Istres, Edisud, Aix-en-Provence, 1999, p. 171.

#### **Amouric et Vallauri 2002 :**

Amouric H. et Vallauri L. : *Céramiques méditerranéennes et du Midi français dans les colonies d'Amérique : fin XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle. Relecture et nouveaux apports*. French Colonial Ceramics Conférence, September 6-7 2002, Mari Center, Tunica-Biloxi conférence center, Marksville, Louisiana (USA).



Fig.19 : *Une bonne pipe*. Carte postale : Henri Cunge ed. Collection Henri Amouric

au public sous la forme d'une exposition qui serait présentée en Martinique comme en Guadeloupe et peut-être ailleurs en métropole, des discussions étant en cours à ce sujet.

Henri AMOURIC

#### **Beuze 1990 :**

Beuze L.-R. : *La poterie en Martinique*. Les cahiers du Patrimoine, n° 7-8, 1990, p. 39-46.

#### **Bousquet-Bressolier, Pelletier, Bégot 1998 :**

Bousquet-Bressolier C., Pelletier M., Bégot D. : *La Martinique de Moreau du Temple 1770. La carte des ingénieurs géographes*, Paris, CTHS, 1998.

#### **Casagrande 2007a :**

Casagrande F. : *Saint-Pierre, rue du Docteur-Deschiens. (Martinique-972)*. Rapport de diagnostic archéologique, Grand-Sud-Ouest et DOM-TOM, Inrap, 2007, p.32.

**Casagrande 2007b :**

Casagrande F. : *Le Moule Palais Sainte-Marguerite (Guadeloupe-971)*. Rapport de diagnostic archéologique, Grand-Sud-Ouest et DOM-TOM, Inrap, 2007, p.97.

**Casagrande 2007c :**

Casagrande F. : *Saint-Claude «Belost-La Diotte» (Guadeloupe-971)*. Rapport de diagnostic archéologique, Grand-Sud-Ouest et DOM-TOM, Inrap, 2007, p.14.

**Casagrande 2007d :**

Casagrande F. : *Le Marin «Petite Poterie» (Martinique-972)*. Rapport de diagnostic archéologique, Grand-Sud-Ouest et DOM-TOM, Inrap, 2007, p.65.

**Casagrande 2008 :**

Casagrande F. : «La céramique de l'Habitation Perrinelle (Saint-Pierre, Martinique), les maisons des travailleurs : premiers résultats », In : Amouric H. (dir.), *Poteries des îles françaises de l'Amérique : productions locales et importées, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, rapport d'activité 2007*, SRA Martinique, SRA Guadeloupe, LAMM Aix-en-Provence, 2008, p 14 à p36.

**CERA 1989 :**

CERA : *Archéologie Patrimoine de la Martinique, Fonds Saint-Jacques 1*, Collectif d'études et de recherches archéologiques de la Martinique. Direction des Antiquités préhistoriques et historiques de la Martinique, 1989, p. 92.

**Dardanus 1988 :**

Dardanus C. : *Les habitations sucreries du Sud. Commune du Diamant, Martinique*, Mémoire de maîtrise, Université des Antilles et de la Guyane, 1988, p.112.

**Debien 1970 :**

Debien G.: «*Les grandes cases des plantations à Saint-Domingue aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*», *Annales des Antilles*, 15, Société d'Histoire de la Martinique, 1970, p. 1-39.

**Delpuech, Giraud et Hesse 2002 :**

Delpuech A., Giraud et J.-P., Hesse A. (dir.): *Archéologie précolombienne et coloniale des Caraïbes. Actes du 123<sup>e</sup> Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Antilles-Guyane*, Paris, CTHS, 2002, 375p.

**Delumeau 1962 :**

Delumeau J.: «*Relations de Saint-Malo et de Nantes avec les Isles à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle*», *Annales des Antilles*, n° 10, 1962, p. 7-21.

**De Resseguier 1990 :**

De Resseguier B.: *Moustiers et Varages*, Actes du V<sup>e</sup> colloque de Céramologie, décembre 1990, Paris, Ed. Varia, 1990, p. 27-32.

**England 1994:**

England S.: *Acculturation in the Creole Context : a case study of La Poterie Martinique*, Submitted in fulfilment of the requirements for the Doctor of Philosophy Degree, University of Cambridge, January 1994, 326 p.

**England, 1997 :**

England S.: *Prospection des poteries historiques de la Martinique*, rapport de prospection, SRA, 1997, p.12, Annexes.

**Huygues-Belrose, 2004 :**

Huygues-Belrose V. : *Le Domaine de Tivoli*, Collection Patrimoine, Conseil Général de la Martinique, 2004, p.132.

**Labat, 1742 :**

Labat R.P.: *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*. Courtinard, 1979. 4 tomes.

**Le Roux 1997 :**

Le Roux Y.: «*L'archéologie de la période coloniale*», in : *L'archéologie en Guyane*, Châlon-en-Champagne, 1997, imprimerie Paquez et fils, p. 161-177.

**Puaux et Philippe 1997 :**

Puaux O. et Philippe M.: *Archéologie et histoire du Sinnamary du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, DAF n°60, 1997, 227 p.

**Veuve, 1993 :**

Veuve S.: *Saint-Pierre de la Martinique. Archéologie urbaine*, Rapport de fouille, Afan, Service régional de l'Archéologie, Fort-de-France, 1993, p.29.

**Veuve 1996a :**

Veuve S.: *Habitation Perrinelle, Ancienne Maison des Jésuites. Saint-Pierre de la Martinique. Rapport de fouille archéologique*, Afan, Service Régional de l'Archéologie, Fort- de-France, 1996.

**Veuve 1996b :**

Veuve S.: «*Saint-Pierre, Eglise du fort*», *Bilan scientifique régional Martinique*, Drac, Sra, Fort-de-France, 1996, p. 19-22.

**Veuve 1997 :**

Veuve S.: *Habitation Perrinelle, ancienne maison des Jésuites, Saint-Pierre de la Martinique. Rapport de fouille archéologique*, Afan, Fort de France, 1997, Tomes 1 et 2, p. 29.

**Victor 1941 :**

Victor P.-E.: *La poterie de Saint-Anne (Martinique)*, Fort-de-France, Imprimerie officielle, 1941, p.60.

**Villeronce 1992 :**

Villeronce L.: *L'Habitation Galion, témoin du passé sucrier de la Martinique*, Mémoire de Maîtrise, Université des Antilles et de la Guyane, 1992, 255 p.

La plupart des sites précolombiens connus en Martinique sont côtiers. Or, l'érosion observée sur les côtes est importante et la ligne de rivage recule. Les phénomènes météorologiques tels que les cyclones ou les houles ont déjà permis la découverte de sites précolombiens dans le passé. Le passage du cyclone Dean le 26 août 2007 fut l'occasion d'entreprendre un recensement de ces sites connus.

L'actualisation de la Carte archéologique nationale était nécessaire pour les sites précolombiens en Martinique. En 2002, Benoît Bérard, dans sa thèse, comptabilise 96 sites précolombiens. Dans la version 2003 de sa bibliographie exhaustive des sites précolombiens, Nathalie Vidal compte 84 sites. Enfin, 90 sont répertoriés dans la base de données PATRIARCHE en 2007. Ces différences « comptables » ont plusieurs causes : certains sites n'apparaissent pas, car ils sont, soit absents de la base de données, soit compris dans un site colonial et leur existence n'est pas signalée.

Les fiches créées dans PATRIARCHE résultent d'un transfert de la base de données précédente DRACAR. Certaines informations manquent, sont incorrectes et/ou approximatives. Leurs datations sont à préciser. Leur localisation géographique est parfois approximative et l'historique des recherches est souvent absent. La plupart des fiches demande des mises à jour et ne rendent pas compte des dernières recherches sur le terrain.

Le présent travail, réalisé à la demande du conservateur régional de l'archéologie, a pour but de permettre l'actualisation de la base de données PATRIARCHE par les agents du Service Régional de l'Archéologie qui ont en charge son suivi.

134 entités archéologiques résultent de différentes recherches documentaires et d'observations de terrain.

### Historique

Les premières découvertes archéologiques liées à l'occupation amérindienne de la Martinique ont été cartographiées par J-B. Delawarde en 1946.

De nombreuses autres trouvailles ont permis au Père Pinchon d'établir une carte exhaustive en 1952. Il a identifié deux grandes périodes précolombiennes par comparaison stylistique des décors des poteries mises au jour. Dans les années 1970, L. Allaire a complété ces données par des recherches sur les périodes d'occupation amérindienne tardive, principalement dans le sud-est de la Martinique. Il a produit une nouvelle carte rendant compte de ses conclusions en 1977.

A la même époque, H. Petitjean-Roget a sillonné l'île lors d'une campagne de prospection et recensé de

nombreux sites menacés par les travaux d'urbanisation (axes routiers, hôtels, etc.). Il a adressé les notes de ses observations à la Direction des Antiquités en 1976.

Depuis, de nouvelles campagnes d'inventaire et de prospection des sites amérindiens ont été réalisées. La plus importante a été celle de P. Gros et J-M. Martin en 1992-1993. Leurs conclusions ont fait l'objet de rapports (un par commune prospectée). Le Projet Collectif de Recherche sur le Néolithique Antillais (1997-2007), initié par J.-P. Giraud et ensuite coordonné par B. Bérard, a notamment permis de préciser la chronologie. Plusieurs sites découverts dans le cadre de ce PCR restent à enregistrer dans PATRIARCHE.

### Méthode

Les fiches de chaque entité archéologique enregistrée dans la base de données PATRIARCHE ont été imprimées pour servir de support aux mises à jour. L'ensemble de ces données manuscrites est disponible au Service régional de l'archéologie.

Plusieurs outils ont permis cette actualisation : la bibliographie qui traite des sites précolombiens réalisée par N. Vidal en 2004 (dernière année d'actualisation), la liste des sites précolombiens parue dans la thèse de B. Bérard soutenue en 2002, les données regroupées dans les archives du Service régional de l'archéologie et les derniers rapports d'opérations archéologiques. Malgré leur ancienneté relative (1988), les cartes IGN au 1 : 25 000e et les données des rapports ont permis, dans la mesure du possible, de localiser précisément les sites et d'en déterminer l'étendue.

Un site et une entité archéologique n'ont pas la même définition. Dans la base de données PATRIARCHE, une entité se définit comme pouvant être : un atelier de taille de la pierre, un atelier de polissage, des pétroglyphes, un habitat, une halte ou juste un épandage de tessons (en position primaire ou secondaire). Un site se réfère souvent à un habitat pouvant inclure plusieurs aires d'activités. B. Bérard a regroupé, par exemple, dans sa thèse les 5 entités recensées par N. Vidal en 1998 pour la commune de Saint-Pierre (97225) en 2 sites (St-Pierre-le Mouillage et St-Pierre-Fort). Dans ce rapport, les deux termes seront synonymes. Celui d'implantation sera utilisé pour proposer un regroupement de certaines entités archéologiques.

Des fiches existantes ont été doublées voir triplées afin de rendre compte au mieux de la réalité archéologique comme aux Anses-d'Arlets (97202) sur le site de Petite-Anse où les informations recueillies concernaient en fait deux sites nettement distincts par la géographie et trois entités : n° 97 202 004 Petite-Anse (Degras), Petite

Anse 3 (plage). Exceptionnellement, une troisième entité a été nécessaire : Petite-Anse 2, au quartier Degras pour la sépulture d'époque historique mise au jour par la houle du cyclone Iris en 1995.

D'autres ont été créées, de façon manuscrite, pour permettre l'enregistrement informatique des entités découvertes lors des opérations de prospections postérieures à 1977.

## Bilan

Aujourd'hui, 134 entités archéologiques sont répertoriées par commune, soit 44 nouvelles fiches à enregistrer dans la base de données.

Près de la moitié des sites n'ont plus été vus depuis leur découverte qui remonte à 1922 pour la plus ancienne et à 1977, date de la publication de la carte de L. Allaire, pour la majorité. Quelques sites ont été fouillés régulièrement, certaines zones de l'île ont été très étudiées et prospectées : le nord-est (Basse-Pointe, le Lorrain, le Marigot, Sainte-Marie), le sud-est (Le François par L. Allaire en 1977), puis Le Vauclin, Le Marin, et Sainte-Anne (pour le PCR) et le nord-ouest (Saint-Pierre et Le Prêcheur).

Les sites sont localisés en majorité dans la bande côtière (119 sites soit 89 % dont 10 sur des îlets). Des différences de densité sont observées entre les côtes atlantique et caraïbe.

En ce qui concerne la côte atlantique, deux zones de concentration de sites sont observables : la première au nord-est de l'île, elle s'étend du site de Moulin l'Étang à celui de Lasalle à Sainte-Marie ; la seconde, va de la Grande-Anse du Macabou (à cheval sur les communes du Vauclin et du Marin), à la Grande-Anse des Salines à Sainte-Anne. Les autres sites sont répartis de façon éparse.

Sur la côte caraïbe, les sites sont nettement moins fréquents sauf à Saint-Pierre. Ils se situent ponctuellement le long de la côte : de Rivière-Pilote au Prêcheur à l'extrémité nord de la côte caraïbe. Certaines zones sont vierges de site. Y aurait-il eu une préférence pour les implantations précolombiennes sur la côte atlantique comme le laisse supposer la carte de répartition des sites ?

Les sites éloignés de la mer sont rares et à vérifier pour la plupart. Aucun n'est lié à un habitat. Des 34 communes de la Martinique, 27 sont côtières et seulement 8 d'entre elles ont au moins un site dans les terres : Le Marin (1 site), Sainte-Anne (3), Rivière-Pilote (1), Sainte-Luce (1), Le Diamant (1), Fort-de-France (1), Bellefontaine (1), Le Carbet (2), Saint-Pierre (1), soit 12 sites non côtiers. 8 sont indéterminés, car leur appartenance chronologique est inconnue ou le caractère anthropique des roches à cupules est à vérifier.

Sur les 7 communes restantes, seules 2 ont des sites précolombiens Ajoupa-Bouillon (1) et Le Saint-Esprit (2), soit 3 sites indéterminés et à vérifier (les deux sites du Saint-Esprit ne forment peut-être qu'un seul site). 15 entités archéologiques, soit 11 % des entités, se trouvent dans les terres dont les deux sites précéramiques.

Même en considérant les sites côtiers, d'importantes

étendues de côte n'abritent que peu de sites (1 ou 2) Macouba (1), Basse-Pointe (2), Le Robert (1), Le Marin : la côte ouest (1), Rivière-Salée (1 îlet), Fort-de-France (1 site/2), Schœlcher (1), Case-Pilote (1), Grand' Rivière (1).

Le Lamentin et Ducos sont deux communes côtières qui n'ont pas de site précolombien. Observation semblable pour Rivière-Salée dont le seul site précolombien se situe sur un îlet.

Certaines des 134 entités ont une période d'occupation longue pouvant regrouper plusieurs phases chronologiques. 1 % des entités sont attribuées à la période précéramique, 39 % au Saladoïde, 62 % au Post-Saladoïde.

Les entités archéologiques témoignant d'une occupation Saladoïde sont plutôt concentrées au nord de l'île. Celles témoignant d'une occupation tardive couvrent l'ensemble des côtes martiniquaises avec une prédominance relative pour le sud-est. Les sites de la période Saladoïde ont été majoritairement occupés aussi pendant les phases tardives. Est-ce que ceux où l'occupation tardive n'est pas effective, attestent uniquement d'une occupation ancienne ou est-ce dû à une destruction des phases tardives à cause de l'érosion et du mode de culture des terres du nord atlantique par exemple ?

Par ailleurs, aucun site témoignant de la période du contact n'a été trouvé à ce jour. L'érosion des sols par leur exploitation agricole est peut être en cause. La recherche archéologique de terrain continue en s'appuyant notamment sur les récits des chroniqueurs.

## Prospection

Quelques communes ont été prospectées afin de rendre compte de l'état de conservation des sites après le passage du cyclone Dean :

– A Sainte-Marie, le site d'Anse Charpentier n'a pas livré de matériel.

– Au Marin, les sites du Cap Macré, et de Cul-de-Sac Ferré n'ont pas livré de matériel.

– A Sainte-Anne, Pointe-l'Étang 1 & 2 à l'Anse La Balle (nord) et Grande-Anse au Cap-Ferré n'ont pas livré de matériel.

– A Sainte-Luce, le site d'Anse Corps de Garde (1) et (30) beaucoup de tessons jonchent le sol. Un niveau d'occupation semble affleurer. Le site étant connu, le matériel a été laissé en place.

– Au Diamant, aucun site n'a livré de vestige.

– Les Anses-d'Arlets ont été prospectées et n'ont pas livré de matériel. Petite-Anse (Degras) n'était pas accessible.

– Aux Trois-Ilets, le site de l'Anse-Mitan a livré du matériel tardif. Il a été laissé en place.

– A Rivière-Salée, un nouveau site a été signalé par H. Petitjean-Roget. Des polissoirs ou roches à cupules se situent au débarquement sur Petit-Ilet, en bord de mer sur une étendue de 20 mètres approximativement. Près du quai, se trouvait un chablis. Les tessons les plus visibles ont été collectés afin d'éviter leur pillage. Un loueur de kayaks propose régulièrement une halte

sur cet îlet aux groupes de touristes. La collecte se compose de 17 tessons de céramique dont 7 bords et 2 nucléus de jaspe (rouge et jaune). Ce matériel a été remis au Service régional de l'archéologie.

– Le site de l'Anse-Madame à Schœlcher a livré du matériel Troumassoïde en coupe en 2007. La coupe a été à nouveau nettoyée par de gros engins de terrassement.

La prospection couvrant une partie de la randonnée reliant Le Prêcheur à Grand'Rivière (abords des cours des rivières d'Anse-Couleuvre et ravine des Galets et autres ravines sèches de l'arrière plage ainsi que des alentours des plages d'Anse-Lévrier, et Anse-des-Galets) a été réalisée durant l'été 2007. L'objectif était de trouver des traces d'une présence amérindienne, que ce soit du mobilier (céramique, lithique) ou des structures (pétroglyphes, fosse). Aucun indice n'a été retrouvé alors.

### Conclusion

Le dépouillement des archives du Service régional de l'archéologie a permis de comptabiliser 44 nouvelles entités à ajouter dans la base de données PATRIARCHE. De nombreuses actualisations sont à apporter aux 90 autres concernant la majorité des champs. 134 sites constituent le corpus des sites précolombiens de la Martinique.

La répartition des sites confirme une prédominance de l'occupation précolombienne sur la bande côtière, en particulier sur la côte Atlantique. Cependant, d'importantes portions de côtes sont dépourvues de site. Pourquoi ces «vides»? Relèvent-ils d'un défaut de prospection? Est-ce dû aux phénomènes de comblement/érosion des côtes? Ces deux phénomènes sont observés par D. Saffache : alors que les côtes du nord-est de l'île subissent une forte érosion qui entraîne un recul de la ligne de côte, certaines régions comme le Cul-de-Sac Marin se comblent par la forte érosion des

versants mis en culture. Est-ce ce dernier phénomène qui explique l'absence de site sur les communes du Lamentin et de Ducos?

L'opération repère l'ensemble des modifications manuscrites à apporter aux entités archéologiques. Un important travail de mise à jour de ces entités sur la base de données PATRIARCHE est nécessaire pour l'actualiser et la rendre consultable au niveau national.

De trop nombreux sites ont une datation imprécise (41%). Certains (9) le sont par leur nature et il ne peut en être autrement : les pétroglyphes et les roches à cupules. Les 32 autres, en revanche, ne sont pas datés pour de multiples raisons : ce sont parfois des sites nouvellement répertoriés par les récentes opérations de prospection dont le matériel n'a pas été attribué. D'autres fois il s'agit de sites perdus (détruits par les travaux d'urbanisation anciens). Enfin, il peut s'agir d'informations rapportées, non encore vérifiées. Pour les premiers, leur appartenance chronologique devrait pouvoir être retrouvée en réexaminant le matériel conservé au dépôt du Service régional de l'archéologie. Certaines sont peut-être à dédoubler comme à Rivière-Salée (97 221) pour l'entité de Petit Îlet avec la création d'une nouvelle entité appelée Petit-Îlet 2 comme à Rivière-Pilote : n° 97 220 002 Anse-Figuier (l'unité d'habitation) et n° 97 220 031 Anse-Figuier 2 (roche à cupules). D'autres entités archéologiques, en revanche, comme à Saint Pierre sont tellement proches qu'elles mériteraient d'être fusionnées en une seule entité.

Enfin il reste à réaliser un travail de synthèse sur ces entités afin de déterminer les implantations précolombiennes au-delà des simples traces de leur passage.

Dans l'arborescence de PatriarCHE, une «branche» pourrait être créée pour extraire l'ensemble des sites précolombiens toutes périodes confondues (pré céramique et céramique) des sites coloniaux.

Agnès BERTHÉ

### Bibliographie

**Antzack Mackowiak de, Antzack et Antzack 2006 :**  
Antzack Mackowiak de, M (dir), Antzack A. et Antzack K. *Etude archéologique sur l'îlet Oscar. Le François, Martinique*. Rapport préliminaire, Caracas, SRA Martinique, Archeology Research Unit. Instituto de Estudios Regionales y Urbanos, 2006.

**Bérard 2002 :**  
Bérard B. : *Les premières occupations agricoles de l'arc antillais, migration et insularité : le cas de l'occupation Saladoïde ancienne de la Martinique*, thèse de doctorat en Archéologie-Ethnologie-Anthropologie-Préhistoire, université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2002.

**Bérard, 1998 à 2005 :**  
Bérard B. (coordonateur): *Le néolithique martiniquais dans son contexte antillais*, Rapports du Projet collectif de recherche sur le Néolithique en son contexte antillais, Fort-de-France, SRA Martinique, 1998 à 2005, (7 vol.)

**Escallon et al. 2002 :**  
Escallon G. et al. : *Fouille archéologique à l'emplacement du futur centre de découverte de la terre*, Rapport de fouilles préventives, Fort-de-France, S.R.A. Martinique, Inrap Direction inter-régionale Grand Sud-Ouest, Conseil général de la Martinique, Annexes, 2002.

**Saffache et Desse 1999 :**  
Saffache P et Desse M : L'évolution contrastée du littoral de l'île de la Martinique. *Mappemonde*. 55, 1999, p. 26.

**Vidal 2003 :**  
Vidal N. : *Carte archéologique de la Martinique, version (1) 2003*, Bibliographie exhaustive. Communes/sites précolombiens, S.R.A. Martinique, 2003



## MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

### Personnel du Service Régional de l'Archéologie de Martinique

2 0 0 8

Nom	Titre	FONCTION
Thierry DORIVAL	Technicien de recherche	Urbanisme, carte archéologique Dépôt de fouille
Lucien GROSOL	Adjoint technique principal d'accueil, de surveillance et de magasinage	Dépôt de fouille
Henri MARCHESI	Conservateur du patrimoine	Conservateur régional de l'archéologie jusqu'en mars 2008
Annie NOE-DUFOUR	Conservateur en Chef du patrimoine	Conservateur régional de l'archéologie à compter d'avril 2008
Jenny SYLVANIELO	Adjoint administratif principal	Secrétariat du service Secrétariat de la CIRA OM





DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES  
**MARTINIQUE**

---

SERVICE REGIONAL DE L'ARCHEOLOGIE

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

---

2 0 0 9

**BILAN  
SCIENTIFIQUE  
DE LA REGION  
MARTINIQUE  
2009**

**MINISTÈRE DE LA CULTURE  
ET DE LA COMMUNICATION**

**DIRECTION GÉNÉRALE  
DES PATRIMOINES**

# MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

---

### Table des matières

2 0 0 9

---

**Carte des opérations autorisées**

**45**

---

**Tableau des opérations autorisées**

**46**

---

**Travaux et recherches archéologiques de terrain**

**47**

**BELLEFONTAINE**, Fond Laillet 47

**LE LAMENTIN**, Mangot Vulcin 52

**LE MARIGOT**, Habitation Lagrange 55

**LE VAUCLIN**, Macabou 56

**Mission d'évaluation du potentiel  
des eaux intérieures des DOM : La Martinique** 59

**PCR : « Poteries des îles françaises de l'Amérique.  
Productions locales et importées, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle »** 64

---

**Liste du personnel**

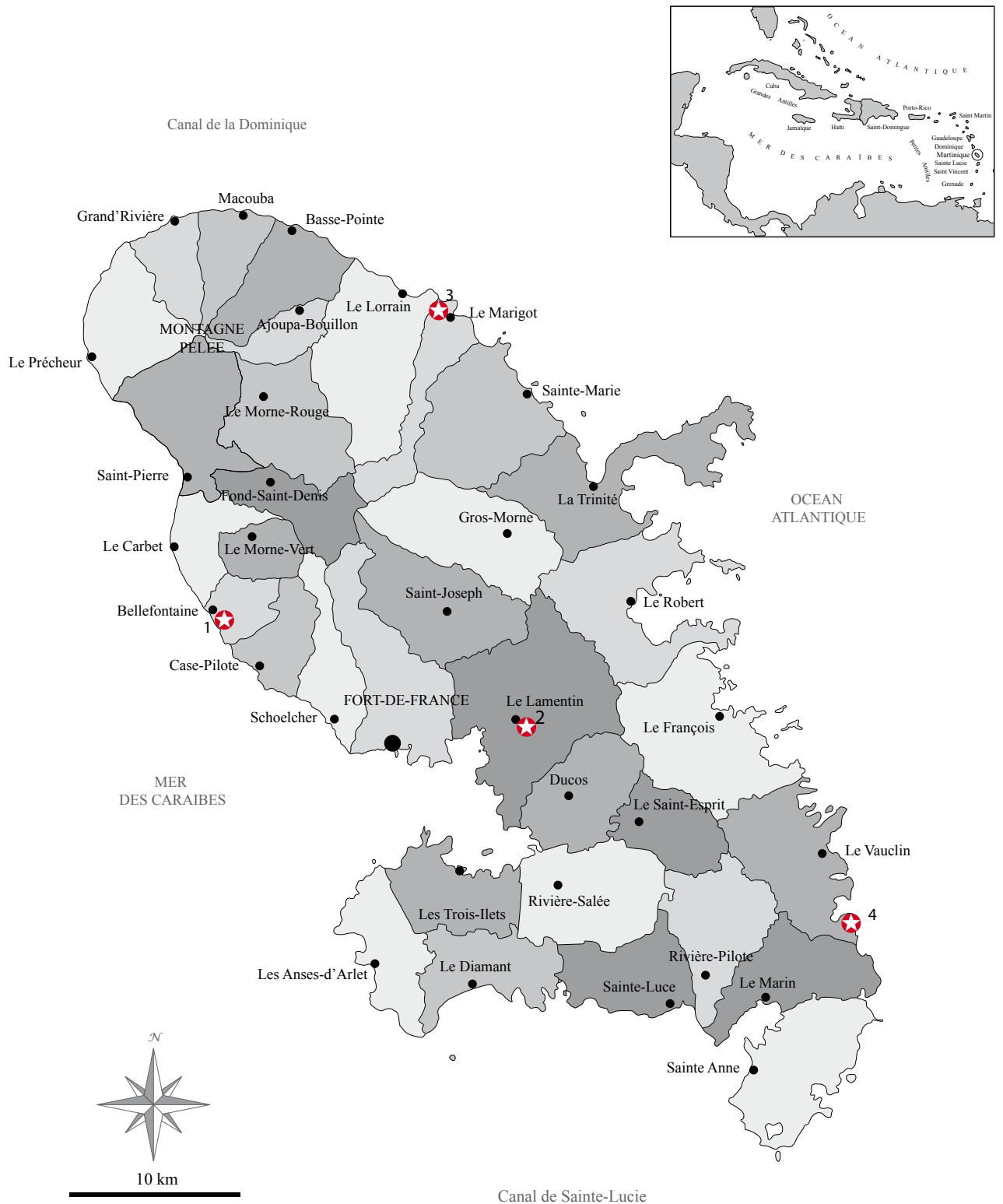
**67**

# MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 0 9

### Carte des opérations autorisées



## MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

### Tableau des opérations autorisées

2 0 0 9

N°	Commune	Intitulé de l'opération	Responsable de l'opération	Organisme	Code Patriarche	Nature de l'opération	Epoque	N° du rapport
1	Bellefontaine	Fond- Laillet	Casagrande. F	INRAP	188	OPF	PRE COL	
2	Le Lamentin	Mangot Vulcin	Hildebrand. M	INRAP	189	OPD	PRE COL	166
3	Le Marigot	Habitation Lagrange	Samuelian. C	INRAP	187	OPD	COL	
4	Le Vauclin	Macabou	Grouard. S	MNHN	186	FP	PRE	
		Mission d'évaluation du potentiel des eaux intérieures des Dom : La Martinique	Billaud. Y	DRASSM		PT	PRE COL	-
		Poteries des îles françaises d'Amérique XVII <sup>e</sup> -XIX <sup>e</sup> siècles	Amouric. H	CNRS	206	PCR	COL	225

## Travaux de recherches archéologiques de terrain

2 0 0 9

BELLEFONTAINE  
Fond Laillet

Précolombien  
Colonial

La Martinique doit se doter d'une nouvelle centrale électrique. C'est sur la commune de Bellefontaine que les travaux se dérouleront, précisément dans la vallée de Fond-Laillet où se trouve la centrale déjà existante et obsolète. Les travaux affecteront, vers l'amont, la basse vallée, qui, à cet endroit, est un vaste cône de déjection dans lequel se superposent et s'entrecroisent d'anciens chenaux. En 2008, un diagnostic archéologique a révélé, dans ce contexte, de nombreux vestiges d'époque précolombienne. En découla une fouille préventive qui se déroula du 20 avril au 26 juin 2009. Un effectif de 8 agents et des interventions ponctuelles d'un géomorphologue et

de topographes de l'Institut national de recherches archéologiques préventives ont été nécessaires pour la fouille d'une partie du site. Dans deux secteurs prédéfinis par le Service régional de l'archéologie de la Martinique, de vastes fenêtres ont été décapées grâce à des pelles hydrauliques. Des camions assuraient l'évacuation des déblais. Sur l'emprise du projet, des bâtiments construits pour la plupart vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, constituent les installations d'une distillerie de rhum. L'opération a également permis une étude précise et un relevé architectural de ces vestiges encore en élévation.

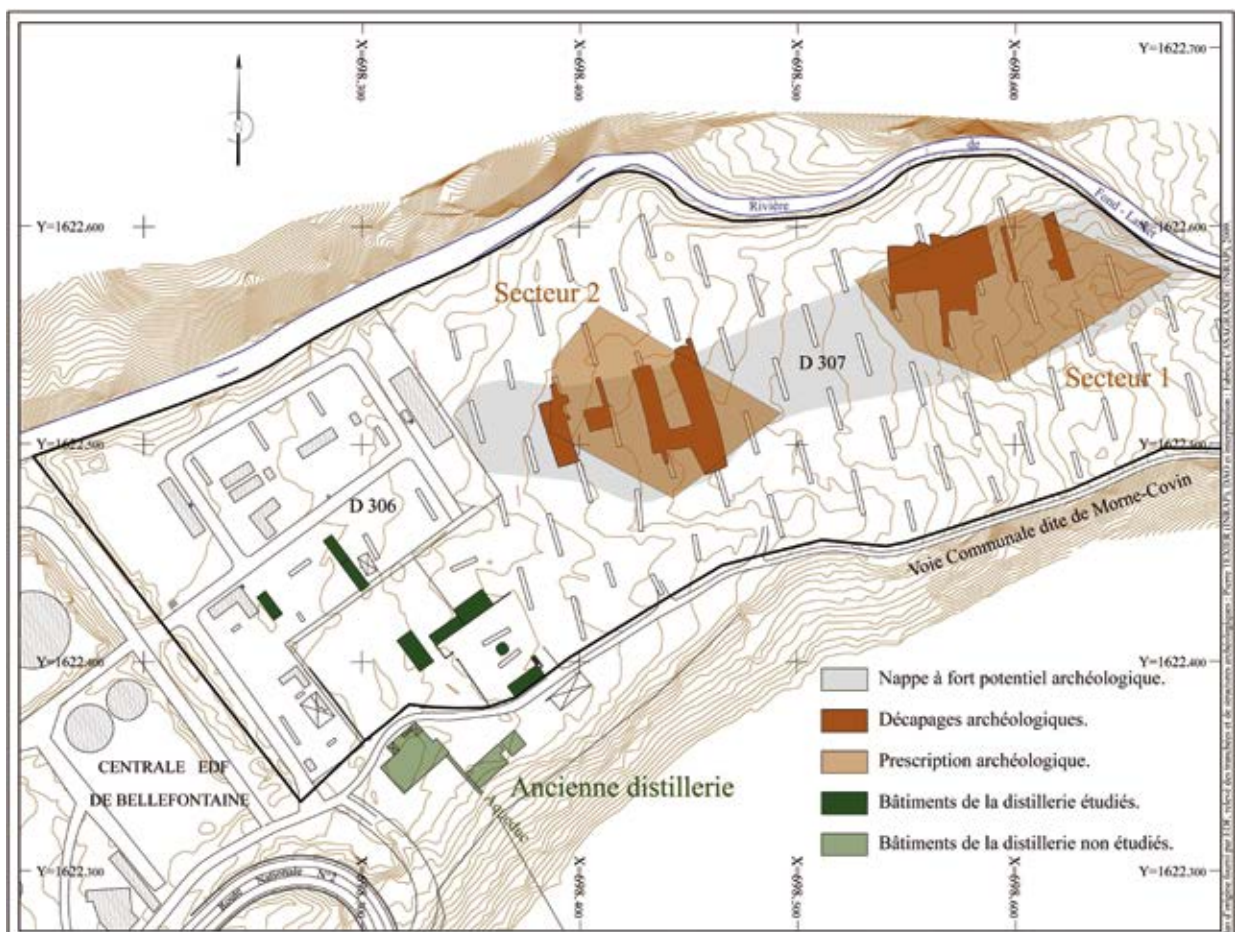


Fig.20 : Relevé des tranchées et des structures archéologiques.  
Cliché Texier P. / INRAP ; DAO : Casagrande F. / INRAP.





Fig. 21 : La rivière de Fond-Laillet aujourd'hui et un des lits fossiles en cours de fouille.  
Cliché Casagrande F. / INRAP.

### L'occupation précolombienne

L'étude du fond de vallée a permis l'analyse de plusieurs chenaux fossiles de la rivière de Fond-Laillet.

La structure amérindienne la plus significative est un alignement de gros galets tel que l'on en trouve partout dans la vallée et qui constituent la fraction grossière des dépôts d'alluvions. Leur organisation ne semble pas naturelle. Juxtaposés les uns contre les autres ils émergeaient des sables fins et limoneux en formant une sorte de barrage. Peut-être s'agissait-il d'un gué? En amont, des accumulations de graviers et de vestiges archéologiques bloqués contre la structure se distinguent clairement. C'est ainsi que la dépression générée par l'obstacle s'est comblée progressivement de sédiments, charbons et mobilier amérindien en tous genres. Les poteries sont les plus nombreuses. Abandonnées ou posées à même le sol, elles ont été, semble-t-il, emportées par des crues et se retrouvent piégées dans cette anomalie artificielle.

Le site regorge de petits éclats accidentellement arrachés au tranchant des outils qui servaient à l'abatage des arbres. Ces haches ou herminettes

en pierre polie se rencontrent également dans les couches archéologiques fouillées. La plupart sont cassées en cours d'utilisation. Les abatis consistent au déboisement d'une portion de forêt de façon à la rendre cultivable. La plupart du temps les souches des arbres abattus et, parfois même, les troncs qui n'ont pas entièrement brûlé lorsque l'on s'est débarrassé des branchages par le feu, gisent sur le sol. On cultive parmi ces encombrants morceaux de bois. Les restes d'une souche carbonisée sont parvenus jusqu'à nous. Recouverte par les alluvions, elle est directement en relation avec un paléosol riche en vestiges de la culture Saladoïde

Comme le suggère Laurence Verrand dans son ouvrage *La vie quotidienne des Indiens Caraïbes aux Petites Antilles du XVII<sup>e</sup> siècle*, il vaut mieux parler d'horticulture que d'une véritable agriculture. Les plantes ainsi cultivées dans ces jardins sont par exemple le maïs ou le manioc. Broyées, on en obtient une sorte de farine avec laquelle on prépare des galettes qui seront cuites sur des plaques de terre que l'on appelle platines. Les fragments de ce type de poteries semblent être légion dans l'assemblage étudié. On constate également



Fig.22 : Hache et herminette en pierre polie.  
Cliché Casagrande F. / INRAP.

des pots qui ont servis pour la cuisson des aliments, mais aussi des poteries soignées avec des décors parfois très complexes. Comme exemple, citons le cas d'un vase dit « Mario » qui était déposé dans ce qui devait être une fosse aux limites très approximatives et seulement matérialisée par son remplissage brun foncé. Fragmentés, ces morceaux, une fois en partie remontés, ont permis sa restitution théorique (Voir notice de ce volume, page 13).

D'autres ensembles taphonomiquement bien conservés révèlent de petits instantanés de la vie des amérindiens. Le plus éloquent est une dalle de roche volcanique plus ou moins mise en forme et posée à même le sol. Elle présente des stigmates de chauffe très évidents. Autour, une forte concentration de charbons et de nodules de terres rubéfiées révèlent la présence d'un foyer. A cet endroit précis, gisent les fragments d'une poterie écrasée in-situ. Ces indices, organisés de façon cohérente, matérialisent une activité sporadique.

La fouille a révélé d'autres cas de ce type, comme par exemple, un modeste atelier de taille de silex dont l'emplacement est matérialisé par une concentration de petits éclats et esquilles. Tout autour, certains déchets de taille ont été laissés à l'abandon. A proximité immédiate gisent sur le sol archéologique le percuteur et l'enclume nécessaires pour le débitage des roches aux périodes céramiques (Bérard, 2004). Dans le périmètre de cette activité, les produits finis semblent absents. Les éclats obtenus servaient d'objets tranchants nécessaires à la vie quotidienne.

Abandonnée au bord d'un des chenaux fossiles de la rivière, la fouille a révélé une base d'une poterie retaillée dans le but évident d'un réemploi. Comme dernier exemple, citons une concentration de palets taillés dans la paroi d'un grand vase. De forme oblongue leur signification reste à ce stade de l'étude énigmatique.

## La période historique

L'intervention archéologique revêt un autre aspect. Celui d'une étude architecturale réalisée sur des bâtiments qui dépendaient d'une ancienne distillerie construite vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les constructions affectées par les travaux de la centrale se décomposaient de la sorte : une maison de maître et ses dépendances dont une grange, une maison de géreur et au moins deux bâtiments tout en longueur et cloisonnés qui devaient héberger les ouvriers de l'habitation. De l'autre côté de la voie communale de Morne Covin qui délimite au sud l'emprise, s'étendaient un magasin, l'entrepôt de rhum et la distillerie qui fût détruite entre la phase de diagnostic et la fouille avant même qu'elle ne puisse faire l'objet d'une étude précise.

La maison de maître était à l'origine un bâtiment de plain-pied construit avec des murs maçonnés. La façade principale, orientée plein sud, présentait des ouvertures de portes et fenêtres rectangulaires. Elles étaient conçues avec des moellons de roche volcanique équarris. Une clé permettait la cohésion des linteaux. La façade arrière est curieusement différente. Le plein cintre y est employé et l'harmonie est perturbée par quelques détails. Les feuillures dans lequel les volets venaient se loger n'affectent dans certains cas que les pieds droits alors que sur d'autres ouvertures, elles courent sur tout le pourtour. Leurs tailles sont sensiblement variables et les roches employées de natures différentes. Ces indices laissent à penser qu'une partie des matériaux de construction a été récupérée sur un édifice plus ancien. A l'intérieur, le sol est en partie couvert de carreaux de terre cuite. Ils sont marqués avec timbre, qui, comme le suggère l'empreinte des têtes de vis et de clous, était construit en bois. Son décor est complexe et il arbore un monogramme avec les initiales JM (Joseph Mouraille). Ils étaient fabriqués à Marseille, plus précisément à Saint-André, dans des usines dites modernes qui se développeront vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans sa phase initiale la maison était recouverte de tuiles plates à crochet en forme d'écailles. Le modèle utilisé présente de part et d'autre du crochet, deux trous préalablement percés lorsque la pâte était encore fraîche. Ils servaient à clouer les tuiles sur les liteaux disposés sur la charpente. L'autre caractéristique consistait à biseauter la partie distale des tuiles. Ces deux innovations étaient très certainement une adaptation aux conditions météorologiques parfois très dures en cas de cyclone.

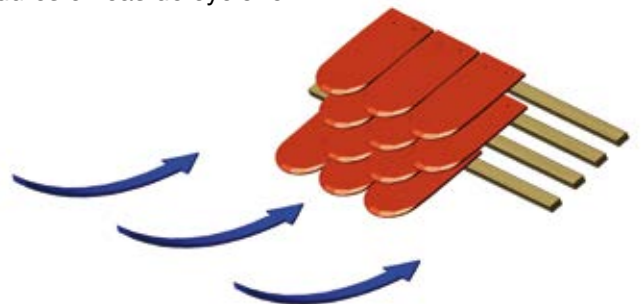


Fig. 23 : Les tuiles plates à crochets biseautées et clouées offraient une résistance accrue aux vents cycloniques.

DAO Casagrande F. / INRAP.

A l'arrière de la maison un potager servait à la cuisine. En façade, deux ouvertures carrées permettaient l'arrivée d'air. A l'intérieur, un conduit avec un pendage permettait le tirage nécessaire pour activer les braises placées au préalable dans la structure. Dessus, s'égraine une série d'orifices de chauffe sur lequel on disposait les marmites et casseroles en terre cuite qui étaient fabriquées pour la plupart à Vallauris dans le Sud-Est de la France. A l'arrière, les fumées s'échappaient par une ouverture percée dans le mur de la cuisine. Le sol était couvert de carreaux lambda provenant peut-être d'une éventuelle récupération. Comme l'atteste un petit muret avec du fruit vers l'extérieur et sur lequel reposait une structure de bois, la cuisine attenante à la maison était couverte.

Au XX<sup>e</sup> siècle, la bâtisse subit des transformations radicales (Fig.25). Au Nord, elle est agrandie incluant dans son corps la cuisine. L'extension est carrelée avec des carreaux provenant d'une autre usine marseillaise : Guichard-Carvin. L'ensemble est surélevé d'un étage. On y accède par un escalier intérieur en bois. Son toit est recouvert de tôles ondulées. Les abords sont agrémentés d'un bassin, d'une cage octogonale dans laquelle étaient exposés des singes, d'une jardinière et de parcours pavés.

La maison des géreurs a également subi des modifications significatives. A l'origine, il s'agissait d'un bâtiment de plain-pied avec des ouvertures en plein cintre et dont les encadrements étaient construits en briques. Les corbeaux qui soutenaient une gouttière sont encore visibles en façade (Fig. 26). Les eaux pluviales ainsi collectées étaient stockées dans une citerne située sous la bâtisse. A une date non déterminée à ce jour, la structure est rehaussée d'un étage. Dès lors, on y accède par un imposant escalier extérieur.

La distillerie de Bellefontaine à Fond-Laillet était constituée d'un grand bâtiment couvert d'une charpente métallique dans lequel étaient disposées entre autres les colonnes de distillations (Fig. 27). Deux sources d'énergie étaient utilisées. Un canal dont la prise d'eau s'effectuait en amont, se déversait dans un aqueduc dont la construction maçonnée constituait le mur oriental de la superstructure. Au nord, une chaudière à vapeur dans un parfait état de conservation était attenante à l'ensemble. On alimentait le foyer construit en briques réfractaires par une ouverture qui se fermait à l'aide d'une porte en fonte. Une cheminée de section carrée permettait l'évacuation des fumées. Les fluides comme la vapeur de la chaudière étaient dirigés vers les installations industrielles par des ouvertures rectangulaires percées dans les murs. Une pièce était consacrée au stockage. Une foudre, grande cuve en bois, était matérialisée par un amoncellement de cerclages en fer et deux citernes métalliques posées sur un châssis en béton employant du ciment Portland et datées de 1923 trônaient dans cette salle. On y accédait par une grande porte en bois à double battant. L'ouverture indiquait un large plein cintre constitué de briques et qui reposait sur des moellons de roches volcaniques équarries. Le haut était fermé par des barreaux métalliques.

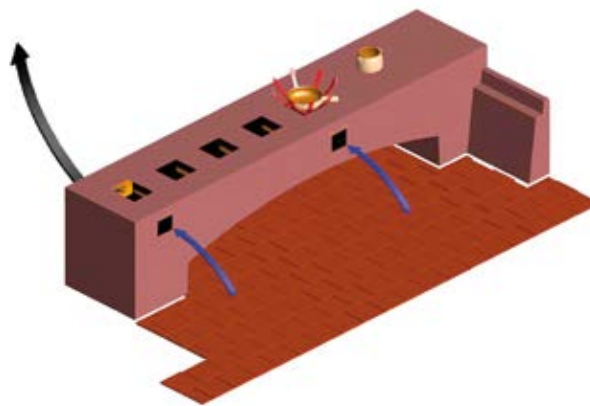


Fig. 24 : Reconstitution numérique du potager de la maison de maîtres  
DAO : Casagrande F. / INRAP

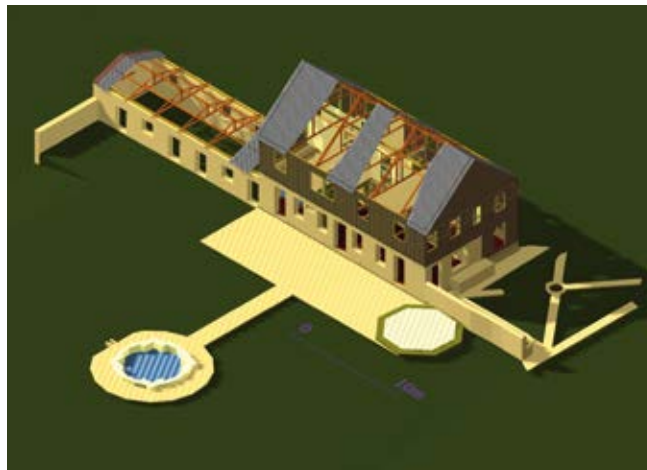


Fig. 25 : Maison de maîtres et ses communs dans son stade final  
DAO : Texier P. / INRAP.

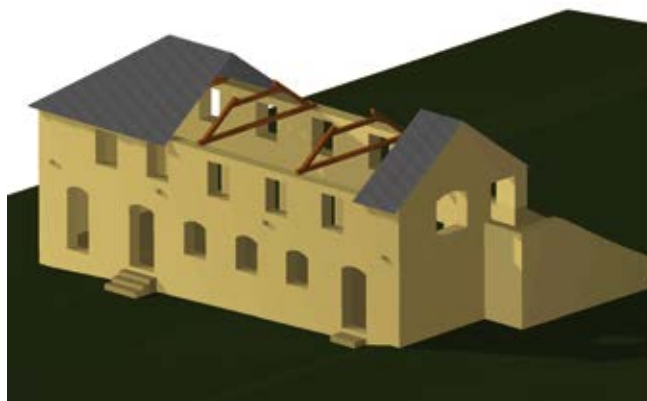


Fig. 26 : Maison des géreurs  
DAO : Texier P. / INRAP.

Après la cessation de l'activité en 1962, l'habitation devint la propriété de la famille Modeste. On projette d'y établir une scierie. Quelques vestiges comme des pièces métalliques en témoignent encore aujourd'hui. L'entreprise échouera et les terres seront destinées à l'élevage de bovins puis au maraîchage. Jusqu'à très récemment, la maison de géreur et l'entrepôt de rhum abritaient respectivement les bureaux et ateliers de la société STAG (Soudure Tuyauterie Antilles Guyane), les maisons de travailleurs faisaient partie du service technique de la mairie et ce qui devait être l'écurie abritait un garage d'automobiles.

## Conclusion

Malgré les sondages de diagnostic et les décapages extensifs de la fouille, seulement deux structures en creux ont été décelées. En l'absence de fosses ou trous de poteau qui caractérisent habituellement l'habitat néo-indien des Antilles, le site qui a révélé de nombreux artefacts amérindien, n'était pas un village proprement dit. De simples ajoupas, c'est-à-dire une couverture réalisée avec des feuilles de grandes tailles et organisée de façon à protéger temporairement de la pluie, pouvaient être les seules constructions notables dans ce secteur.

Les chroniqueurs européens des périodes plus récentes mentionnent les abattis ou jardins caraïbes à environs deux lieux des villages, soit à une distance de 8 km. Néanmoins, l'Anonyme de Carpentras en décrit situés à 500 pas, soit environ 400 m des habitations (Verrand, 2001). La basse vallée de Fond-Laillet était, selon les

indices récoltés lors des fouilles archéologiques, le théâtre d'activités spécialisées telles que l'abatage d'arbres, l'horticulture, ou peut-être encore la chasse. L'intense activité qui régnait à cet endroit révèle certainement la présence d'un proche village qui comme souvent dans les îles caribéennes, devait se trouver près du rivage. A moins, bien sûr, qu'il s'agisse d'abattis plus lointains comme ceux des amérindiens qui vivaient dans les environs de l'actuelle ville de Saint-Pierre.

Aujourd'hui la future centrale est construite et les bâtiments de l'ancienne distillerie presque tous détruits. Les données recueillies lors des différentes phases archéologiques sont les ultimes traces de la fabrication du rhum à Bellefontaine. Des outils modernes de topographie et informatiques permettent une restitution numérique fidèle de ces vestiges.

Fabrice CASAGRANDE



Fig. 27 : Photographie de la distillerie avant sa destruction. - Cliché Casagrande F. / INRAP

## Bibliographie

### Bérard 2004 :

Bérard B. : *Les premières occupations agricoles de l'arc antillais, migration et insularité : le cas de l'occupation Saladoïde ancienne de la Martinique*, Paris, BAR International, Série 1299, 2004, 166 p.

### Ratier 1989 :

Ratier Y. : *La terre de Marseille : tuiles, briques et carreaux*, Marseille, Chambre de commerce et

d'industrie de Marseille, Coll. Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, 4, 1989, 270 p.

### Verrand 2001 :

Verrand L. : *La vie quotidienne des Indiens caraïbes aux Petites Antilles*, Paris, Karthala, 2001, 133 p.

L'opération de diagnostic réalisée sur les parcelles destinées à accueillir la construction de l'Institut régional de formation aux métiers du sport et de la jeunesse par le Conseil Régional de la Martinique, a permis de découvrir des manifestations archéologiques diffuses en relation avec l'occupation amérindienne et contemporaine de ce secteur. Ces traces, peu nombreuses et disparates, ne présentaient pas de réelle structuration spatiale. Elles étaient principalement

cantonnées à la pente nord-est de la ravine du terrain, dont la forte déclivité à cet endroit avait sans doute favorisé leur conservation et leur protection partielle lors du passage d'engins agricoles. Les plateaux bordant la ravine avaient en revanche été soumis à des pratiques agricoles intenses, du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque actuelle, et perturbé par l'édification, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, d'un système enterré de télécommunication.

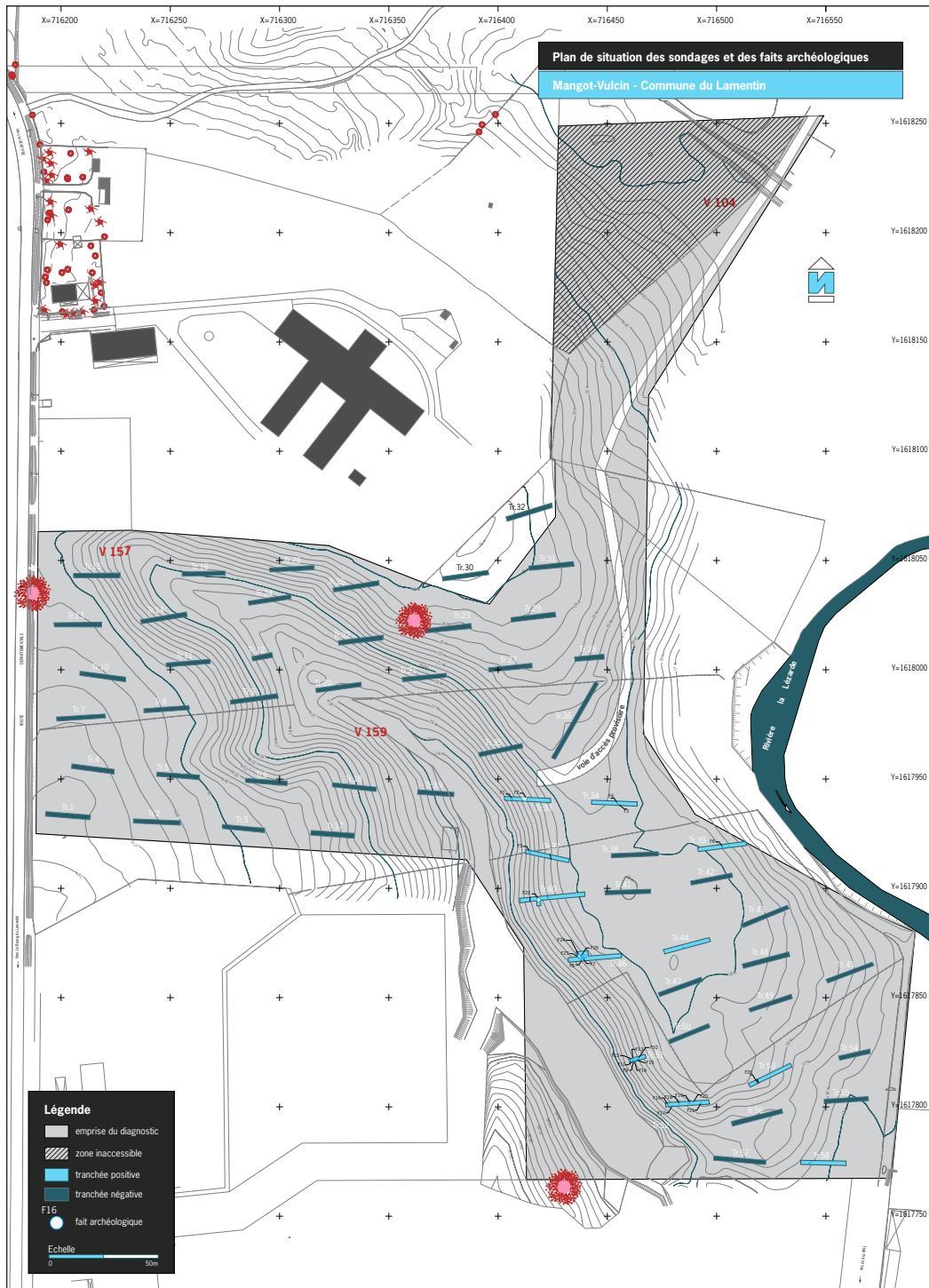


Fig. 28 : Plan de situation.  
Plan de situation. DAO : Hildebrand. M. / INRAP.

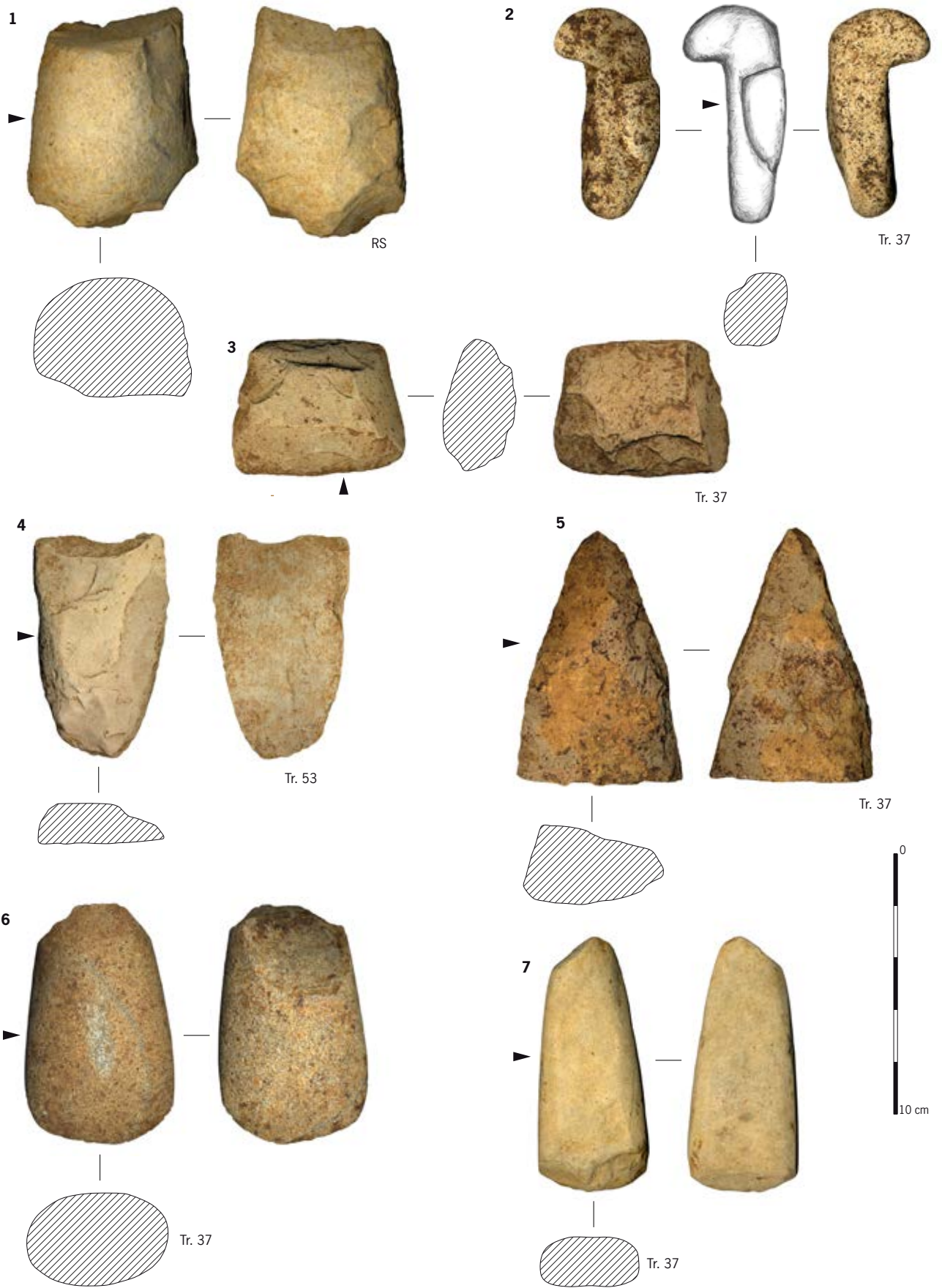


Fig. 29 : Mobilier lithique  
 Dessin et DAO : Capelle S. ; Berthé. A. / INRAP.

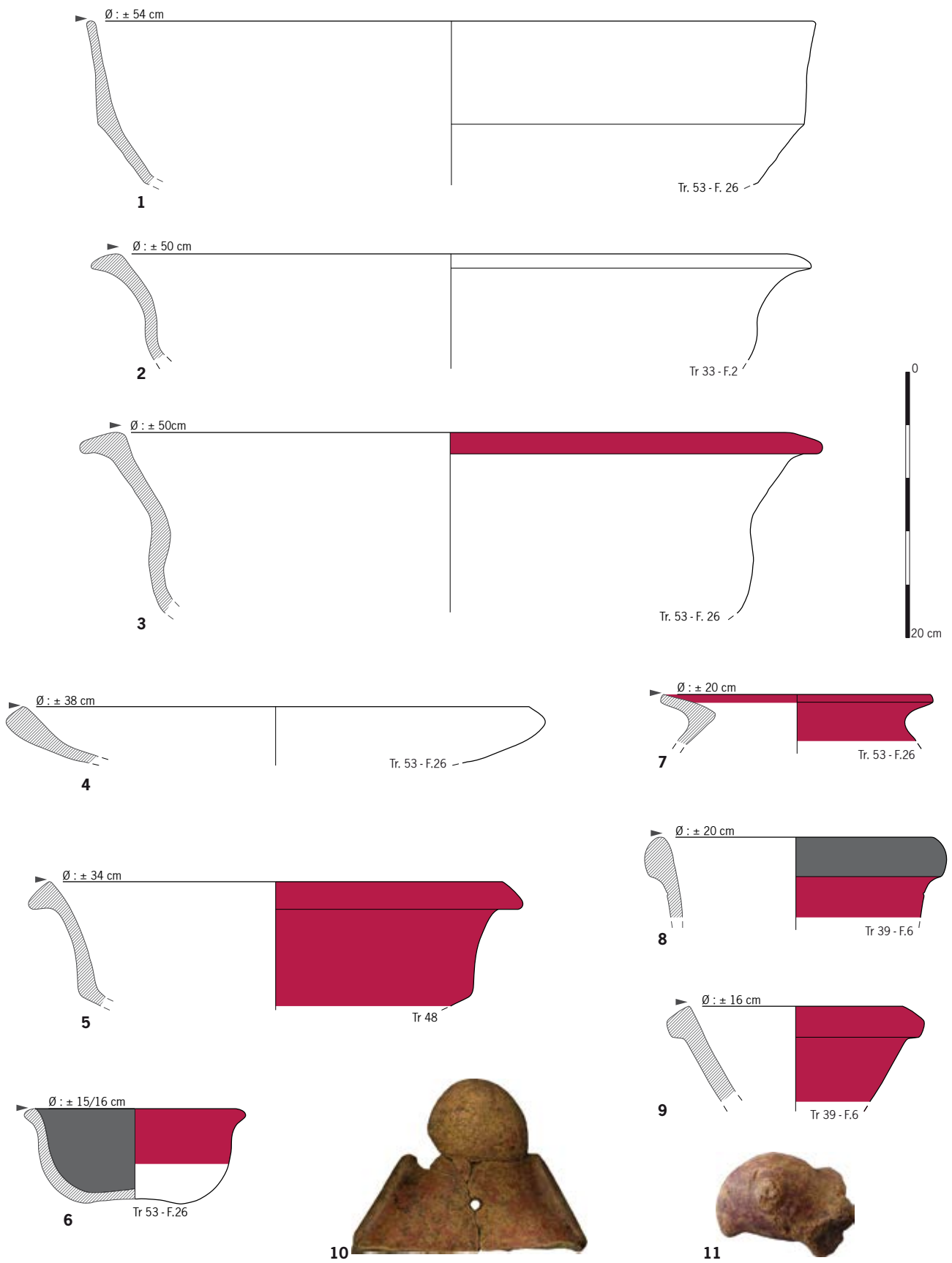


Fig. 30 : Mobilier céramique.  
 Dessin et DAO : Capelle S. ; Berthé A. / INRAP.

Les résidus de l'occupation amérindienne (matériel lithique et céramique) observés sur ce site semblent pouvoir être rattachés à une occupation Saladoïde relativement tardive : 600-800 apr. J-C.

La série d'objets lithiques collectée lors de ce diagnostic se compose de 51 éléments. Ce sont essentiellement des outils (percuteurs, enclumes, meule, de possibles ébauches de haches et de herminettes). Il est à relever la présence d'un objet en forme de crochet plutôt inédit. Nous retrouvons également un grand nombre d'éclats, restes des débitages ou d'utilisation de ces outils. Ces outils, sont surtout constitués de tufs, de silex et très certainement de jaspe.

Pour ce qui est du matériel céramique, la collection est plus limitée et provient en majorité du ramassage de surface. Le reste a été trouvé de façon assez désorganisée dans les différentes tranchées et faits archéologiques (tranchée 37, fait 5 ; tranchée 48 et fait 26 de façon plus exceptionnelle). Ce mobilier se caractérise par des cannelures pourtournantes et des cartouches cannelées associées à des remplissages rouges ou rouges violacé. Cependant, l'aplat rouge reste majoritairement utilisé seul : en recouvrement uniforme, en plage ou en bandeau (surtout sur le méplat

labial de certains récipients). La collection comprend également des éléments de préhension de grandes tailles et un objet de type avimorphe.

La série d'artefacts de la période contemporaine (XIX<sup>e</sup> siècle) ou subactuelle (XX<sup>e</sup> siècle) est assez limitée et provient essentiellement de la zone sud-ouest de la tranchée 4. Cette collection, de par les éléments qui la composent, témoigne des activités multiples et diverses (industrielles ou domestiques): poteries sucrières, poteries communes à usages domestiques, des éléments de construction (briques, carreaux), de la céramique vernissée, un tesson de faïence, des éléments de métal (notamment des clous) et du verre soufflé. Des fragments de pipes en terre blanche sont également présents. Ils présentent les mêmes caractéristiques que celles produites par la manufacture Job Clerc à Saint-Quentin-de-la-Poterie dans le Gard. Cette maison était connue pour fournir les colonies et l'Amérique du Sud.

**Matthieu HILDEBRAND**

---

LE MARIGOT  
Habitation Lagrange

---

Colonial

Une demande de permis de construire a motivé la réalisation d'un diagnostic archéologique au lieu dit Lagrange sur la commune du Marigot. L'emprise du projet est localisée sur le site d'une ancienne Habitation sucrière mentionnée sur la carte des ingénieurs du Roy éditée en 1770. L'usine centrale du Lorrain, créée en 1889, est implantée sur les terres de l'ancienne habitation et occupe une portion des pentes de la vallée de la rivière du Lorrain. Ses vestiges toujours en élévation se situent autour et en contrebas des parcelles concernées. La proximité immédiate de ces vestiges historiques a motivé la prescription du diagnostic. En fonction des contraintes rencontrées, huit tranchées ont été ouvertes et ont permis de déceler un site d'habitat du XIX<sup>e</sup> siècle.

Aucun vestige des périodes précédentes n'a été observé.

Le diagnostic a permis de mettre au jour 47 structures d'origine anthropique dont 30 empreintes de poteau, 2 fosses indéterminées, 2 fosses rectangulaires, 2 structures présentant des traces de rubéfaction

pouvant être des foyers, 2 fossés orientés est/ouest dont un pourrait être l'aménagement d'une ravine, 5 zones dépotoir et deux aménagements en pierres.

La découverte de ces structures a permis de collecter du mobilier archéologique composé d'objets en métal, de tessons de verre, de tessons de céramique commune, porcelaine, faïence, de fragments lithiques et de fragments de pipes en terre cuite.

Les informations enregistrées à partir des observations de terrain et de l'analyse du mobilier témoignent de la présence d'un site d'habitat rudimentaire. Il pourrait s'agir de cases de travailleurs.

Cette occupation implantée directement aux abords de l'Habitation principale est contemporaine de l'ouverture de l'usine centrale du Lorrain. Ce site est intéressant dans la mesure où il rassemble les trois éléments principaux de la vie au XIX<sup>e</sup> siècle en Martinique : l'usine centrale, l'habitation principale et les cases des travailleurs.

**Clara SAMUELIAN**



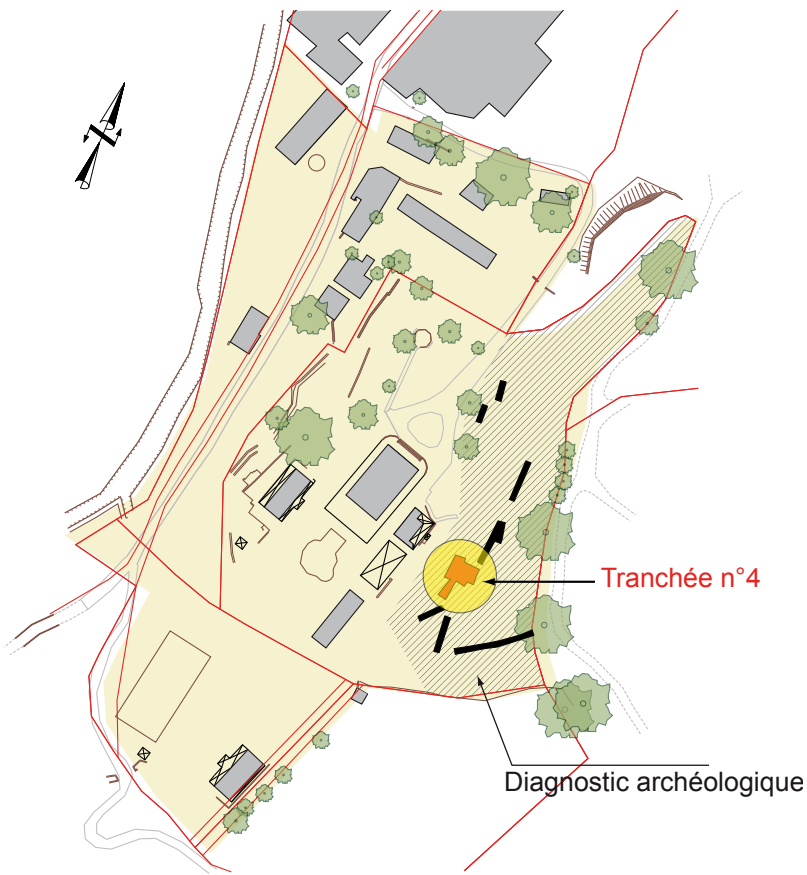


Fig. 31 : Plan de la surface diagnostiquée  
DAO : Samuelian C. / INRAP.



Fig. 32 : Fourneau de pipe en terre blanche  
Cliché Samuelian C. / INRAP

## LE VAUCLIN Macabou

Précolombien

La seconde campagne de fouille programmée tri annuelle du site post-Saladoïde de Macabou, dans le sud de la Martinique (pointe de Macabou, côte orientale, commune du Vauclin) a été menée du 05 mai au 06 juin 2008, avec la participation d'une équipe pluridisciplinaire : S. Grouard (Maître de Conférence MNHN), B. Bérard (Université Antilles-Guyane), K. Debue (CNRS - UMR 5197), Y. Franel (INRAP Ile-de-France), E. Landais (bénévole), six étudiants en Master MNHN, Amiens, Paris 1, un étudiant L3 Paris 1, dix-sept étudiants Licence U.A.G. et six bénévoles ponctuels.

En 2008, l'opération a consisté à achever les sondages ouverts jusqu'au substrat stérile, et à vérifier les différentes hypothèses chrono-culturelles et sédimentaires.

Des études complémentaires permettront une caractérisation complète de chaque assemblage culturel afin de préciser les spécificités des trois populations

ayant vécu sur Macabou (Troumassoïde Troumassan récent, Troumassoïde Suazan ancien et récent), leurs techniques, industries et modes de subsistance. L'ensemble fournira des bases pour affiner la chronologie interne de ces cultures et les phases de leur évolution au cours du temps, notamment de transition.

Ces travaux s'inscrivent dans les programmes de recherche actuels concernant les périodes post-saladoïdes qui, pour la plupart, concernent le nord des Petites Antilles. L'étude pluridisciplinaire de Macabou présente donc l'intérêt supplémentaire de fournir des données complètes sur un site du sud des Petites Antilles.

Les fouilles de 2005, 2006, 2007 et 2008 ont permis d'asseoir une chronologie culturelle et de préciser l'implantation spatiale du site d'habitat de Macabou. Ainsi, le site de Macabou semble avoir fait l'objet d'au moins trois occupations successives. Dans le sens des aiguilles d'une montre :

Le nord-est du site est dominé par la présence du petit morne sur les pentes duquel du matériel archéologique (Troumassoïde suazan récent) a été trouvé non en place. Le sondage 4 a démontré l'absence de sédimentation à son sommet avec simplement une fine couche de terre végétale recouvrant le substrat rocheux. La stratigraphie du sondage 6, situé au pied du morne, est, elle, principalement constituée par des colluvions liées à l'érosion de ce dernier.

Dans le secteur sud-est, les sondages 7, 8 et 9 ont livré des fosses de rejet très denses structurées de deux niveaux d'occupations et qui sont associées à la phase Troumassoïde Suazane récente. Ils recouvrent une couche d'argile stérile, liée à l'érosion en place du substrat.

Le secteur nord-ouest (sondages 1, 5, 12, 13 et 15) a livré le plus fort développement stratigraphique. Cela est particulièrement marqué dans le sondage 5 où trois occupations ont été identifiées. La plus ancienne est associée à la phase Troumassoïde Troumassane (fosse dépotoir : Structure (ST) 508 et deux niveaux de foyer St 503 et St 504), la seconde à la phase Troumassoïde Suazane ancienne (sépulture St 505 et fossé drain St 506) et la dernière à la phase Troumassoïde Suazane récente (fossé drain à lambis en angle St 501 et St 502). En effet, le retour du fossé drain à lambis (St 501) orienté nord-sud a été trouvé vers l'ouest (St 502). Il mesure 80 cm de large sur au moins 2 m de long et 35 cm de profondeur. Toutefois, sa longueur totale et sa forme complète n'ont pas encore été découvertes et par conséquent, sa fonction. Du matériel céramique Troumassoïde Suazan ancien et récent y est associé. Cette zone pourrait correspondre aux aires B et F d'Allaire (1981). En l'occurrence, un ancien sondage d'Allaire coupe une partie de la St 502 à l'extrémité ouest.

Le sondage 12 a livré un trou de poteau associé à du matériel historique ( $\pm$  1740 ap. J.-C.).

La partie sud-ouest du site (sondages 11 et 14) a livré des fosses de rejets associées à deux niveaux d'occupation : la première liée à la phase Troumassoïde Troumassane et la deuxième à la phase Troumassoïde Suazane ancienne.

Enfin, la partie centrale du site (sondages 2, 3 et 10) est, quant à elle, caractérisée par un très faible développement stratigraphique avec une couche de terre végétale (contenant très peu de matériel Troumassoïde Suazan), sur une couche argileuse liée à l'érosion en place du substrat.

#### ■ Structure 501 et structure 502

L'ouverture vers l'ouest de la structure 501 s'est imposée afin de découvrir la forme générale de celle-ci et son extension (Fig. 33). Avec un retour en angle « droit » et un calage de pierres, la structure continue dans un axe est-ouest (Structure 502). Le « fossé-drain à lambis » mesure donc 7 m de long sur 7 m de large. Son remplissage est constitué principalement de lambis (*Strombus* sp.) qui, étant volumineux, occupent 60 à 70 % du remplissage. Ceux-ci sont de taille homogène

(dimensions petites à moyennes) tous jeunes adultes et sont alignés et empilés.

On peut également observer une rupture de pente, ainsi qu'un évasement à environ 1 m avant l'extrémité sud. Cette structure ou « fossé » (fond en V) est donc en pendage du nord vers le sud dans sa longueur. Elle semble être en connexion directe avec la dépression (chenal temporaire) située au sud. L'extrémité ouest de la structure 502 est coupée par une structure « vide » et sablonneuse, de forme quadrangulaire, ce que nous avons interprété comme étant un ancien sondage de L. Allaire. La question est posée : cette structure redescend-elle vers le sud, continue-t-elle vers l'ouest, ou bien s'arrête-t-elle sous le sondage d'Allaire ?

Lorsque nous observons la totalité de ces structures 501 et 502, au sein de l'US 502, nous observons une zone vide (à l'ouest de la structure 501 et au sud de la structure 502) et une zone riche en rejets de céramique, de lithique et de faune (à l'est de la structure 501 et au nord de la structure 502). Cette différence pourrait être interprétée comme étant l'intérieur et l'extérieur d'une structure d'habitation.

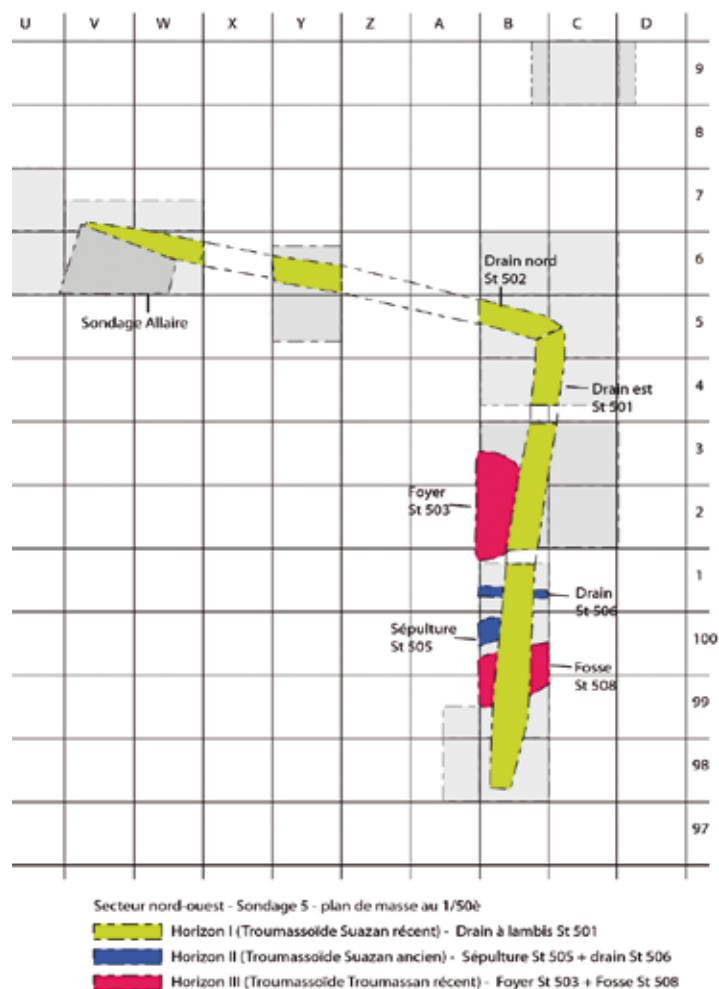


Fig. 33 : Plan de masse du secteur nord-ouest – sondage 5 avec localisation des carrés couverts et des structures.

DAO : Franel Y. / INRAP IDF ; Grouard S. / UMR 5197 MNHN.

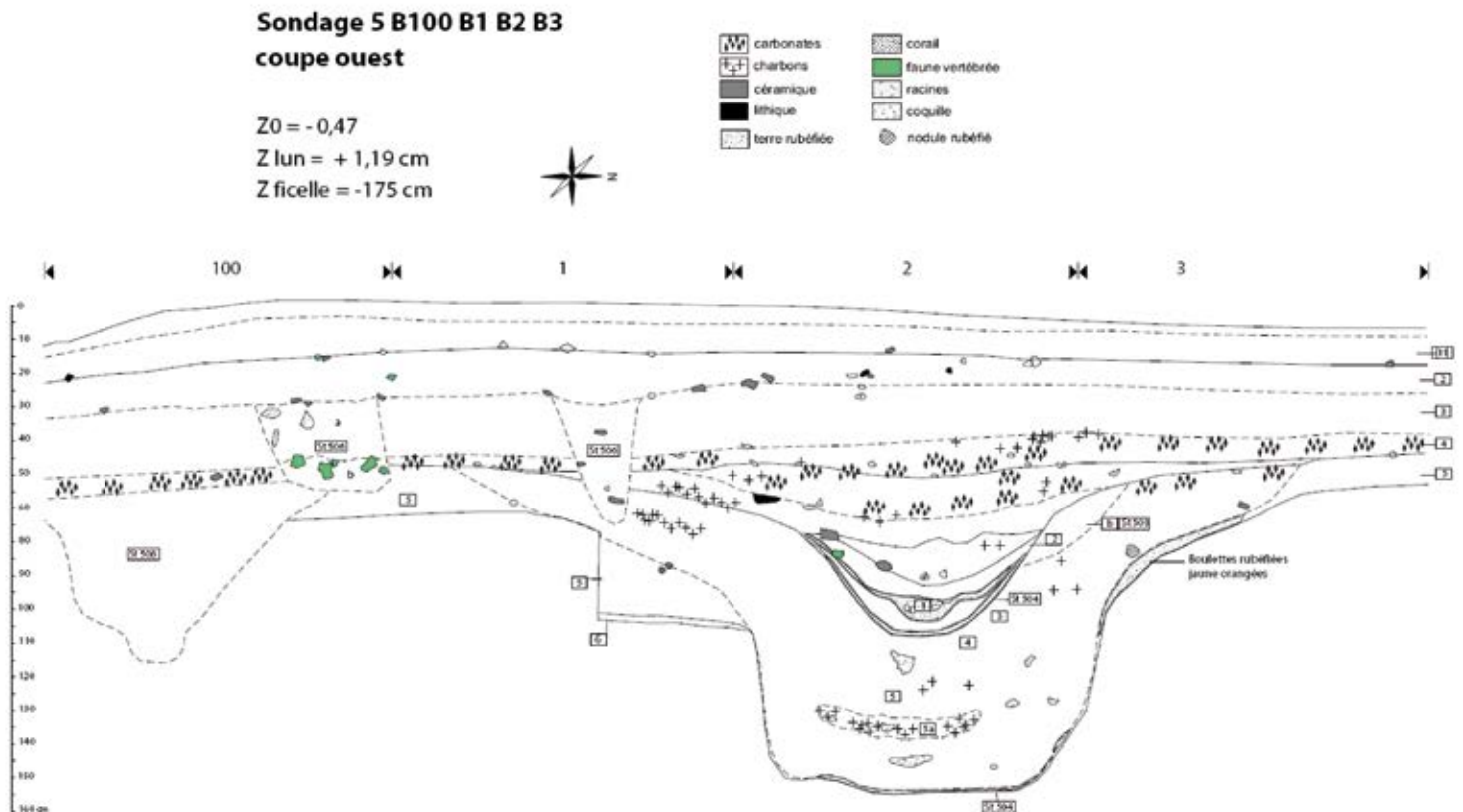


Fig. 34 : Coupe ouest

DAO : Franel. Y. / INRAP IDF ; Grouard S. / UMR 5197 MNHN.

#### ■ Structure 505 et structure 506

Dans les carrés B1 et B100 (Fig. 34), sous la structure 501, au niveau du décapage 2 (US505), une fosse ovoïde a été découverte, d'environ 40 cm sur 60 cm et de 25 cm de profondeur et aux parois verticales et à fond plat (Structure 505). Il s'agit d'un squelette en position fœtale « hyperfléchie », compressé (ficelé ou emmailloté?), la tête à l'est ; et situé principalement dans une couche d'une dizaine de centimètres d'épaisseur plus sombre. La fosse a été comblée par du sédiment limono-argileux brun foncé vert, avec quelques charbons, de rares tessons, dont un objet en argile cuite en position verticale avec un crochet à son extrémité (à moins de 1 cm du fémur), des coquillages et des ossements de Phoque moine de la Caraïbe (*Monachus tropicalis*), qui ont pu être déposés « en offrande ».

L'absence de l'humérus, de la scapula gauche et du crâne (il ne reste que 2 dents) est sûrement due à l'implantation postérieure du drain à lambis (Structure 501). Cette sépulture appartiendrait au niveau Troumassoïde Suazan ancien.

A quelques centimètres au nord de cette dernière, un fossé drain (Structure 506) est visible : il présente une paroi verticale (nord) et une paroi inclinée à 45°, comblé par un limon argileux brun gris foncé avec quelques tessons, coquilles et charbons. Il pourrait s'agir d'un fossé à piquets. Il appartiendrait au niveau Troumassoïde Suazan ancien.

#### ■ Structure 503 et structure 504

Au départ du niveau d'occupation Troumassoïde Troumassan récent (US 507), correspondant à un niveau d'incendie sur les carrés attenants, deux foyers superposés ont été mis en évidence cette année (Structure 503 et Structure 504) sur les carrés B2 et B3.

Il s'agit d'une grande fosse ayant subi l'action du feu (activité culinaire ou céramique?) d'environ 2,50m de diamètre à l'ouverture, avec les parois inclinées à 45° d'une profondeur d'une trentaine de centimètres sur 50 à 80 cm avec les bords rubéfiés (surtout au nord). Ensuite, les bords sont verticaux sur une soixantaine de cm de profondeur pour une circonférence de 1 m. Le fond est plutôt plat et comporte des traces de rubéfaction. L'ouverture plus large et évasée a peut être été conçue pour la facilité d'accès et/ou pour une surface de travail. La structure se trouvant pour sa moitié dans les carrés B2 et B3, sa stratigraphie était observable sur le profil ouest. Le fond du foyer le plus profond (st 504) atteint près de 150 cm sous la surface.

On a pu observer une succession de couches de charbons (qui ont été prélevés dans le but d'une étude anthracologique), de cendres, de pierres rubéfiées, quelques tessons de céramique chauffés et quelques coquilles rubéfiées, corrélant avec la période d'habitation Troumassoïde Troumassan.

## ■ Structure 508

Sur les carrés B99 et B100, une fosse de rejet a été découverte à la base de l'horizon Troumassoïde Troumassan, emplie de limon argileux brun, avec de gros tessons, des ossements et une pierre calcaire inclinée de grande taille, présente du matériel archéologique de type Troumassoïde Troumassan. Seule, sa moitié ouest a été vidée et elle présente des poches sédimentaires plus ou moins cendreuses ou argileuses.

### Sandrine GROUARD

Avec la collaboration de Michèle Ballinger (CNRS – UMR 5197), Benoît Bérard (Université Antilles-Guyane), Karyne Debue (CNRS – UMR 5197), Yodrik Franel (INRAP IDF), Aurélie Tavner (Master 2 Amiens), Caroline Borges, Priscillia Bourguignon, Benjamin Pages, Elise

Romain (Master 1 MNHN), Benjamin Blaisot (Master 1 Paris 1), Eric Andrzejewski (L3 Paris 1), Elsa Landais (bénévole)

et la participation de Tony Amep (L1 U.A.G.), Myriam Barthelemy (bénévole), Solen Bauras (bénévole), Elysa Breleur (L3 U.A.G.), Samuel Bruno (L1 U.A.G.), Lydiane Conty (L3 U.A.G.), Franck Coralie (L3 U.A.G.), Catherine Daclinat (L3 U.A.G.), Nessie Del Vechhio (L3 U.A.G.), Sophie Boisselin (bénévole), Pierre Choucroun (bénévole), Simon de Lafargue (L1 U.A.G.), Yoann Labejof (L1 U.A.G.), Karl Laurent (L3 U.A.G.), Mael Lavenaire (L3 U.A.G.), Alexis Marlin (L1 U.A.G.), Emmanuel Nerette (L3 U.A.G.), Jessica Pierre-Louis (M1 UAG), Kevin Pinçon (L3 U.A.G.), Bruno Ramstein (bénévole), Marie Rio (bénévole), Nathalie Viraye (L1 U.A.G.), Arnaud Yagna (L3 U.A.G.).

## Mission d'évaluation du potentiel des eaux intérieures des DOM : la Martinique

Precolombien  
Colonial

### Contexte et démarche

Une mission d'évaluation du potentiel archéologique des eaux intérieures dans les DOM a été initiée en 2009 par le Drassm en réponse à plusieurs préoccupations :

- la volonté affichée depuis quelques années par le Drassm à intervenir dans les territoires ultra-marins ;
- le travail en cours pour la définition d'un plan de développement de l'archéologie des eaux intérieures, plan qui est lui-même lié au regroupement de l'antenne d'Annecy, jusqu'à présent en charge des eaux intérieures, dans les nouveaux locaux du Drassm à l'Estaque ;
- les demandes formulées par plusieurs services archéologiques territorialement compétents.

Le terme « eaux intérieures » désigne les eaux douces continentales : cours d'eau (fleuves et rivières), plans d'eau (lacs, étangs) mais aussi cavités noyées (résurgences, grottes, puits artificiels).

La démarche retenue prend en compte un cadre chronologique large intégrant les périodes récentes. Elle vise à une première reconnaissance, sans recours à la plongée, combinant bilan documentaire (travaux

déjà réalisés, sources utilisables...) et visite de sites potentiels. Pour ces sites, les possibilités d'intervention (accès, visibilité, état sanitaire...) sont estimées afin de déterminer des cibles pouvant faire l'objet d'opérations subaquatiques.

Dans ce cadre, si la transposition des acquis sur le territoire métropolitain doit se faire avec prudence, compte tenu des différences géologiques, climatiques (régimes hydrologiques, taux de sédimentation...) et chronoculturelles (périodes d'occupation, vestiges...), il n'en demeure pas moins qu'il est possible de s'appuyer sur des constantes comme les usages de l'eau (consommation, transport, culte...) ou la constitution des pièges potentiels.

Répartis sur les mois de juin et octobre 2009, 27 jours ont été consacrés aux départements de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Guyane. Le premier bilan est contrasté. A côté des fortes potentialités d'une partie du réseau fluvial guyanais et, à moindre échelle, de plusieurs sites de Guadeloupe, celles des eaux intérieures – ou tout du moins les possibilités d'interventions subaquatiques – en Martinique s'avèrent beaucoup plus réduites.

### Déroulement de la mission

Les huit jours passés en Martinique, du 13 au 20 octobre, n'ont été qu'en partie consacrés aux eaux intérieures. Plus de deux jours ont été employés à un bilan documentaire et une expertise en baie de Saint-Pierre et une journée a malheureusement été perdue en raison de l'annulation d'un vol Air France.

Compte tenu du temps disponible, les rencontres ont été centrées sur les questions archéologiques avec le SRA (Annie Noé-Dufour, Thierry Dorival) et l'université (Benoît Bérard).

Une vingtaine de points, répartis sur la quasi-totalité de l'île, ont été visités, la plupart choisis au préalable sur la base des cartes topographiques et des photographies aériennes.



Fig. 35 : Localisation des points ayant fait l'objet d'observations de terrain durant la mission.

DAO : Billaud Y. / DRASSM

### Plans d'eau :

Il n'existe pas en Martinique de plans d'eau similaires aux étangs d'altitude de Guadeloupe. Ceux existants sont de petites dimensions, équivalents des « mares » de Guadeloupe, soit pour les plus grands, artificiels avec des barrages (La Manzo entre Le Lamentin et Le Robert) ou de simples retenues collinaires (Vert Pré à 2 km au nord-ouest du Robert, Morne Larcher à 3 km au sud-ouest du Diamant...).

Un cas particulier est l'Etang des Salines, à la pointe sud de l'île. Il s'agit d'une lagune littorale de 97 ha de superficie. Son eau est saumâtre, avec des alimentations par les reliefs avoisinants et surtout par deux canaux communicants pour l'un avec la mer des Caraïbes et pour l'autre avec l'Océan Atlantique.

Des occupations amérindiennes ont été identifiées à proximité. Aux époques récentes, la lagune a joué un rôle dans la production de sel. Mais la recherche d'éventuels vestiges dans l'étang paraît difficile en raison, non seulement d'une turbidité importante mais également de la faible profondeur (moins d'un mètre) ne favorisant pas une intervention subaquatique tout en interdisant une approche pédestre. Il y a lieu toutefois de s'interroger sur la nature du remplissage sédimentaire de ce plan d'eau et sur l'intérêt de carottages en vue de l'obtention de données paléoenvironnementales.

### Cours d'eau :

Le réseau hydrographique de la Martinique est important avec 43 ravines et 161 rivières dénombrées (source DIREN). L'essentiel de la ressource hydrique est concentré sur seulement sept bassins versants que sont ceux de la Lézarde (116 km<sup>2</sup>), de La Capot (57 km<sup>2</sup>), du Lorrain (35 km<sup>2</sup>), du Galion (37 km<sup>2</sup>), de la rivière Salée (36 km<sup>2</sup>), de la rivière Pilote (35 km<sup>2</sup>) et de La Roxelane (20 km<sup>2</sup>). Une quarantaine de rivières sont pérennes. Elles sont relativement brèves, avec 33 km pour la plus longue.

Les rivières du nord sont de type « rivière de montagne ». De taille importante, elles coulent dans des vallées encaissées, ce qui génère un écoulement torrentiel de forte énergie. Leur capacité de réserves induit des étiages soutenus. Les rivières du nord les plus importantes sont la Capot et la rivière du Galion.

Les rivières du sud sont de type « rivière de plaine et de mangrove ». Les bassins versants sont moins allongés et les vallées s'élargissent. Le relief est plus doux et les pentes plus faibles. Ces rivières connaissent des étiages rapides du fait du climat et du relief ; situation encore aggravée par la nature du sol, essentiellement argileux, et par la faiblesse des réserves souterraines. Les plus importantes sont La Rivière Salée et La Rivière Pilote. Enfin, La rivière Lézarde possède à la fois les caractéristiques des rivières du nord et du sud.

La toponymie des cours d'eau peut s'avérer complexe avec des changements d'appellation et de statut. Les termes les plus souvent rencontrés sont, de l'amont vers l'aval : ruisseau, ravine, fond, rivière, canal.

Malgré la densité du réseau hydrographique, les portions de cours d'eau pouvant faire l'objet d'interventions subaquatiques s'avèrent très peu nombreuses. Le régime torrentiel avec des étiages marqués permet une observation directe une partie de l'année. Pour les rivières pérennes, les profondeurs sont faibles sur une grande partie du cours.

Toutefois, les parties avales de certaines rivières pourraient constituer des cibles potentielles. Elles ont pu constituer des axes de pénétration depuis le domaine maritime, certes limités mais non négligeables, ou au moins, des abris temporaires. Ce pourrait être le cas de La Rivière Pilote, sur au moins deux kilomètres.

La navigation sur ces portions avales de rivières semble avoir été intense au moins au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle comme l'attestent des écrits et des documents photographiques. Il s'agissait généralement d'une navigation mixte, fluvio-maritime, pour rejoindre les agglomérations importantes.



Fig. 36 : La Rivière Pilote dans sa partie avale, vue depuis le pont de la RN5.

Cliché Billaud Y. / DRASSM

Le transport de passagers a été assuré à certaines périodes par des bateaux motorisés au nom évocateur, les «pétrolettes» (appellation tout récemment reprise par une compagnie de vedettes à passagers). Divers types d'embarcations permettaient le transport des matériaux pondéreux comme des tuiles (Fig. 37) et celui des productions vivrières (fruits, légumes). Pour la canne à sucre, il semble que, à la différence de la Guadeloupe, la voie d'eau a été rapidement délaissée en raison de la création de nombreuses voies ferrées.

Il pourrait ainsi être envisagé de procéder dans les rivières les plus importantes à des relevés complémentaires pour avoir une idée de la morphologie de leurs cours et pour détecter d'éventuels vestiges (épaves, appontements...). Une cible pourrait être une partie de La Rivière Salée, en aval de Petit Bourg où existent encore des bâtiments d'anciennes sucreries importantes ayant utilisé un embarcadère. Dans cette perspective, deux facteurs à prendre en compte d'une part la turbidité souvent importante des eaux et d'autre part les modifications de tracé par des aménagements.

Dans la baie de Fort-de-France, une série de canaux draine la mangrove (canal Petit Bourg, canal Gaigneron...) et constitue les émissaires de cours d'eau (canal du Lamentin, La Lézarde, Rivière Salée).

Il est nécessaire de mentionner ici tous les aménagements liés aux usages de l'eau que ce soit pour l'alimentation au sens strict ou pour l'utilisation de la force motrice. Les traces dans le paysage sont encore nombreuses (canal de Beauregard...).

Un dernier point concerne les périodes antérieures à l'époque coloniale. En Guyane et en Guadeloupe, polissoirs ou sites à pétroglyphes sont fréquemment

associés à l'eau. Pour la Martinique, la situation s'avère très différente avec seulement deux stations recensées et sans lien direct avec un cours d'eau.

L'une est située sur des reliefs (la Forêt de Montravail, au nord de Sainte-Luce) et l'autre est simplement dans une zone humide (la Forêt des Mangles, au sud de Trinité).

### Cavités

En Martinique, les calcaires sont rares (presqu'îles de la Caravelle et de Saint Anne, autour de la montagne du Vauclin). Appartenant à des séries volcano-sédimentaires, ils sont hétérogènes et se prêtent mal au développement d'un karst pénétrable.

Nous avons seulement trouvé mention d'une cavité, la «Grotte aux Chauve-Souris», sur le flanc sud de la montagne du Vauclin, mais nous n'avons pas eu la possibilité d'aller la visiter.

### Bilan et potentialités

Pour les Antilles, il apparaît que nous ayons plutôt affaire à des sites «humides» que «noyés», sortant donc du strict champ d'intervention du Drassm. Il se dégage tout de même des potentialités de développement mais, somme toute, réduites en Martinique avec seulement quelques tronçons de cours d'eau dans leurs parties avales.

Mais l'archéologie des cours d'eau ne se borne pas au strict domaine subaquatique et doit prendre en compte un champ de compréhension large. A ce titre, la Martinique offre des potentialités non négligeables (navigation intérieure et fluvio-maritime, aménagements, force motrice...).

Yves BILLAUD



Fig. 37 : Embarcations sur le canal du Lamentin : barge avec chargement de tuiles, pétrolette, gommiers... (carte postale ancienne, collection particulière).



Fig. 38 : La Rivière Salée au niveau de l'ancienne sucrerie de Petit Bourg.  
Cliché : Billaud Y. / DRASSM



Fig. 39 : Turbine hydraulique à augets de type Pelton à l'exploitation de Sainte-Cécile, Morne-Rouge.  
Cliché : Billaud Y. / DRASSM



Participants en 2009

Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, UMR 6572 Université de Provence/CNRS :  
Henri Amouric (Dir.), Philippe Groscaux, Guergana Guionova, Pascal Maritoux, Lucy Vallauri

Ministère de la Culture et de la communication : Annie Noé-Dufour, Thierry Dorival (Service Régional  
de l'Archéologie de la Martinique), Tristan Yvon (Service Régional des Patrimoines de la Guadeloupe)

Participant empêché : Fabrice Casagrande, Institut National de Recherches Archéologiques Préventives

L'orientation du travail de la mission effectuée en novembre 2009 dans le cadre du PCR en Martinique a été déterminée pour l'essentiel par la perspective du projet de l'exposition bilan de 2011, afin de donner une vision ample et diversifiée de l'activité de la production régionale, du mouvement du commerce et des modes de consommation des différentes catégories de céramiques importées ou locales entre les XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>s.

La collecte de la documentation archéologique et historique a été poursuivie par H. Amouric au SRA (bibliographie, littérature grise, DFS et fonds photographique).

Il a élaboré le catalogage, origines et dimensions des ensembles patrimoniaux des institutions muséales martiniquaises dont P. Groscaux a assuré les prises de vue : Musée du Saint-Esprit ; Musée Franck Perret de Saint-Pierre ; Habitation Grand Galion, La Trinité ; Musée de la Pagerie, domaine de la Petite Guinée, commune des Trois-Îlets ; écomusée de Martinique, à l'Anse Figuier ; Château Dubuc, presqu'île de la Caravelle avec la mise en valeur d'une remarquable case à eau ; Jardins de Balata ; Maison Coloniale de Santé à Saint-Pierre dans le quartier du Fort afin de vérifier le dispositif encore en place des latrines.

L'inventaire des séries archéologiques du SRA a été également poursuivi, celles de Saint-Pierre, Maison Coloniale de Santé, Sous-Préfecture, Habitation Perrinelle, château et cases des travailleurs (ancien

village des esclaves) et de diverses fouilles anciennes : maison Coquet rue Levassor à Saint-Pierre, le Domaine de Tivoli, l'Habitation de Fond Saint-Jacques ainsi que des artefacts collectés par des plongeurs du GRAN à Sainte-Luce.

G. Guionova et L. Vallauri ont achevé l'étude et la reconstitution des grands services de vaisselles en porcelaine française et anglaise, des céramiques en faïence fine, en grès d'Écosse, en terre vernissée provençale ou locales provenant du Château Perrinelle. Ces séries littéralement explosées au moment de la catastrophe de 1902 sont complétées par l'étude du matériel des cases réalisée par Fabrice Casagrande, mieux conservé car enfoui en contrebas de l'habitation. De nouveaux ensembles conservés dans les cases 4, 5, 8, 9 et 12, ont été étudiés et fournissent une meilleure image de l'instrumentum des travailleurs. Un premier repérage des niveaux anciens fouillés à l'emplacement de la chapelle et du grand escalier, a livré des pièces fragmentées mais datables du XVIII<sup>e</sup> siècle avec de la faïence provençale et de l'Ouest ainsi que des vaisselles vernissées de l'Huveaune et d'Albisola en Ligurie. Ces lambeaux de stratigraphie seront finalisés en 2010.

Toujours en vue de la présentation muséographique des résultats, Pascal Maritoux a durant cette mission assuré le traitement de conservation d'une quarantaine de pièces complètes ou exceptionnelles conservées au SRA de Fort-de-France et provenant des fouilles de la



Fig. 40 : Chope à effigie de Marius Hurard (à gauche) ; Plat en faïence (à droite).

Cliché Groscaux P. / LAMM.

maison Perrinelle et de la Maison Coloniale de Santé à Saint-Pierre. L'intervention a essentiellement été vouée à l'assemblage de fragments ou à la dérestauration / restauration d'objets assemblés à l'époque de la fouille. Elle a porté sur des pièces de service de table en porcelaine (tisanière, tasses, savonnière, légumier) et plusieurs poupées « baigneurs », des ustensiles de faïence fine (brocs de toilette, vasque de fontaine de table, carreaux de dessous-de-plat à décor végétal et paysagé) ou de terre cuite émaillée (marmites de Vallauris, plat à « cul noir »), des figurines votives en terre cuite (vierges à l'enfant XVIII<sup>e</sup>) ou en biscuit de porcelaine (Vierge en majesté, Vierge de Miséricorde, Saint Pierre, Saint Antoine).



Fig. 41 : Vierge de Marseille.  
Cliché Groscaux P. / LAMM.

### L'apport des textes et de l'image

La campagne 2009 ayant privilégié les autres orientations du PCR, le recueil de sources est passé globalement au second plan, l'urgence n'étant pas la même dans la mesure où la plupart des sources anciennes sont disponibles en copie en Métropole. De larges compléments de documentation ont toutefois été rassemblés tant dans les rapports de fouilles et de prospection du SRA Martinique que dans la recherche iconographique. Signalons dans ce domaine, plusieurs cartes postales anciennes qui s'ajoutent à la collecte réalisée précédemment, « La marchande de simples » et « La marchande de pipes » qui concernent la Guadeloupe et illustrent l'usage quasi-universel de la

pipe en terre blanche fumée également par les hommes et les femmes, « L'heure du riz calalou », de Saint-Pierre de la Martinique où l'on distingue très bien les marmites de Vallauris qui président à cette distribution de nourriture et surtout le débarquement des terrailles à Fort-de-France qui montre les chalands faisant la navette entre les grands voiliers ancrés dans la baie et la rive du port où ils déchargeaient des milliers de marmites droites et poêlons de Vallauris parfaitement reconnaissables, donnant à voir ce que fut la réalité matérielle de ce commerce de masse.

En ce qui concerne les archives, l'ensemble des statistiques d'entrées et sorties de Martinique, disponibles aux archives nationales, dans le fonds des Colonies, série C8, a été reproduit et est en cours de traitement, en complément de ce qui avait été entrepris en 2008, à partir des microfilms des Archives de la Martinique. Il n'a pas encore été possible de traiter cet ensemble important à l'exception de l'année 1733, mais au vu de sondages rapides les caractéristiques contrastées relevées dans le rapport précédent semblent valoir pour l'ensemble de la période couverte par ces documents dans leur version détaillée, qui n'a plus cours après 1760. Les fluctuations très importantes d'une année sur l'autre des quantités de produits par origine géographique sont à nouveau constatées. Marseille ne compte que pour 23% des importations de faïences en Martinique en 1733, et s'affirme par la suite : 38,05 % en 1735, 42,29 en 1737, pour une part nantaise qui se maintient autour de 38 % en 1733 et 1735, avant de s'effondrer à 13,11% en 1737, tandis que Bordeaux s'assure 19 % du marché en 1733, 13,36 % en 1735 et 23,27% en 1737.

La Rochelle intervient de façon anecdotique en 1733 et n'entre plus en ligne de compte par la suite, cependant que les ports du Havre et de Honfleur oscillent entre 19% en 1733, 10,52 % seulement en 1735 et 21% en 1737.

L'état de 1733 confirme aussi la suprématie de Marseille dans la fourniture des terres cuites d'architecture avec cependant 40% d'autres provenances de la façade ouest et du nord de la France. En tout état de cause se pose ici une fois de plus la question de leur différenciation matérielle sur le terrain. En ce qui concerne les pipes, les états de 1733 et 1735 montrent aussi des différences importantes, même si la part de Bordeaux comme port fournisseur est alors dominante 62 et 65,54%, en revanche la contribution des autres places maritimes apparaît bouleversée à deux années d'écart.

La documentation des « Entrées et sorties » du port de Marseille a aussi été reprise, pour les années où elle est complète et assez précise, soit 1724-1780. Elle est cependant affectée de l'incertitude initiale qui découle du fait que l'on ne distingue pas les différentes « îles françaises » de l'Amérique, lesquelles sont traitées dans une même rubrique qui comprend donc aussi Saint-Domingue, dont l'importance dans ce trafic pourrait avoir été grande. Néanmoins les natures et quantités de produits exportés ne sont pas indifférentes.



Fig. 42 : Carte postale illustrant un déchargement de marmites et poêlons de Vallauris sur la Place Bertin à St-Pierre (Martinique)



Fig. 43 : Case à eau de l'habitation La Sucrierie  
Cliché Noé-Dufour A. / SRA Martinique

En ce qui concerne les « Briques, carreaux de brique et de terre » dont la quasi-totalité part pour les Antilles (38 590 650 pièces sur 42 934 037), il est clair que le flot fut continu, avec des écarts parfois gigantesques de 29 000 seulement en 1761 à 7 564 000 en 1771 et des variations en tout état de cause très importantes d'une année sur l'autre ! L'événementiel explique à n'en pas douter certains étiages et les accidents climatiques les pics de consommation. L'on sait par les sources locales la place importante qu'occupaient les tuiles, briques et « malons » importés de Provence dans les matériaux de construction et il est communément admis aussi que ces pondéreux ont constitué un lest utile. Un autre produit étroitement lié à l'histoire des produits coloniaux a attiré notre attention, au regard surtout des questions posées par le travail de Tristan Yvon qui a fait récemment la synthèse de ses enquêtes. Marseille apparaît au vu des mêmes statistiques commerciales que précédemment, comme fournisseur des « îles françaises » à hauteur de 128 031 pièces entre 1728 et 1768, date après laquelle il n'est plus fait mention de telles exportations. Dans ce cas aussi, les écarts sont très importants, certaines années sans aucune expédition (1724-1727 ; 1732, 1739, 1745, 1748, 1750-1765 et 1769-1780), et pour les autres une variation entre 600 (1747) et 31 450 (1734). Au total cependant pour les années d'expédition les chiffres sont assez modestes. Le problème est très complexe, car il apparaît que très tôt les poteries créées dans les îles ont fourni de grandes quantités de formes et de pots à mélasse et qu'il en provenait aussi du Sud-ouest, de la Saintonge et d'autres ateliers de l'Ouest français, anciennement surtout, même si au total les fouilles témoignent d'une présence très ponctuelle. Il en est aussi arrivé du commerce international, comme le souligne T. Yvon, mais il ne semble pas que ce phénomène ait été quantitativement significatif. Il conviendrait également de reprendre l'ensemble des dossiers concernant les habitations sucrières pour évaluer le volume

ordinaire de formes nécessaires au fonctionnement de ces fabriques, ainsi que leur longévité. Il reste en outre à identifier ces produits archéologiquement, si possible, car les ateliers de fabrication n'en sont pas connus. Ils ne sont pas marseillais, cela semble assuré et l'on pense évidemment à la localité voisine d'Aubagne où, cependant, aucune preuve matérielle ni documentaire n'atteste ce type de production avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la première moitié de ce même siècle cependant, la petite fabrique polyvalente Martin de Marseille en a cependant confectionné, dont L. Brongniart dans son « Traité des arts céramiques » décrit sommairement. Elles n'ont pas encore été identifiées dans le matériel archéologique traité dans le cadre du PCR.

Certains produits dont la présence patrimoniale dans le paysage des îles est encore forte, posent aussi un intéressant problème historique. Il est établi que les « jarres de Provence » mentionnées dans tous les inventaires mobiliers, et qui composent le dispositif principal des cases à eau viennent toutes de Biot, en passant par Marseille. Or les chiffres des « sorties » pour le XVIII<sup>e</sup> siècle sont bien modestes : 11 516 pièces soit 30% du volume total des exportations marseillaises entre 1724 et 1780. Il n'est pas impossible que par les voies de la réexpédition depuis d'autres ports ces chiffres doivent être majorés et plus encore que certain de ces contenants emplis de denrées sèches ou humides aient connu une seconde vie, mais ce phénomène est impossible à évaluer.

**Henri AMOURIC**

## MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

### Personnel du Service Régional de l'Archéologie de Martinique

2 0 0 9

Nom	Titre	FONCTION
Thierry DORIVAL	Technicien de recherche	Urbanisme, carte archéologique Dépôt de fouille
Lucien GROSOL	Adjoint technique principal d'accueil, de surveillance et de magasinage	Dépôt de fouille
Annie NOE-DUFOUR	Conservateur en Chef du patrimoine	Conservateur régional de l'archéologie
Jenny SYLVANIELO	Adjoint administratif principal	Secrétariat du service Secrétariat de la CIRA OM



DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES  
**MARTINIQUE**

---

SERVICE REGIONAL DE L'ARCHEOLOGIE

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

---

2 0 1 0

**BILAN  
SCIENTIFIQUE  
DE LA REGION  
MARTINIQUE  
2010**

**MINISTÈRE DE LA CULTURE  
ET DE LA COMMUNICATION**

**DIRECTION GÉNÉRALE  
DES PATRIMOINES**

# MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

### Table des matières

2 0 1 0

Carte des opérations autorisées

71

Tableau des opérations autorisées

72

Travaux et recherches archéologiques de terrain

73

**BELLEFONTAINE**, Fond Laillet 73

**GRAND' RIVIÈRE**, Fond Moulin 78

**LE PRÊCHEUR**, Anse Couleuvre 81

**LE PRÊCHEUR**, Anse des Galets 82

**SAINT- PIERRE**, Angle des rues V. Hugo et A. Lacroix 83

**SAINTE-ANNE**, Crève-Cœur 84

**SAINTE-ANNE**, Val d'Or 86

**SAINTE-LUCE**, Montravail 87

**LA TRINITÉ**, Château Dubuc 90

**PCR : « Poteries des îles françaises de l'Amérique.  
Productions locales et importées, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle »** 92

Liste du personnel

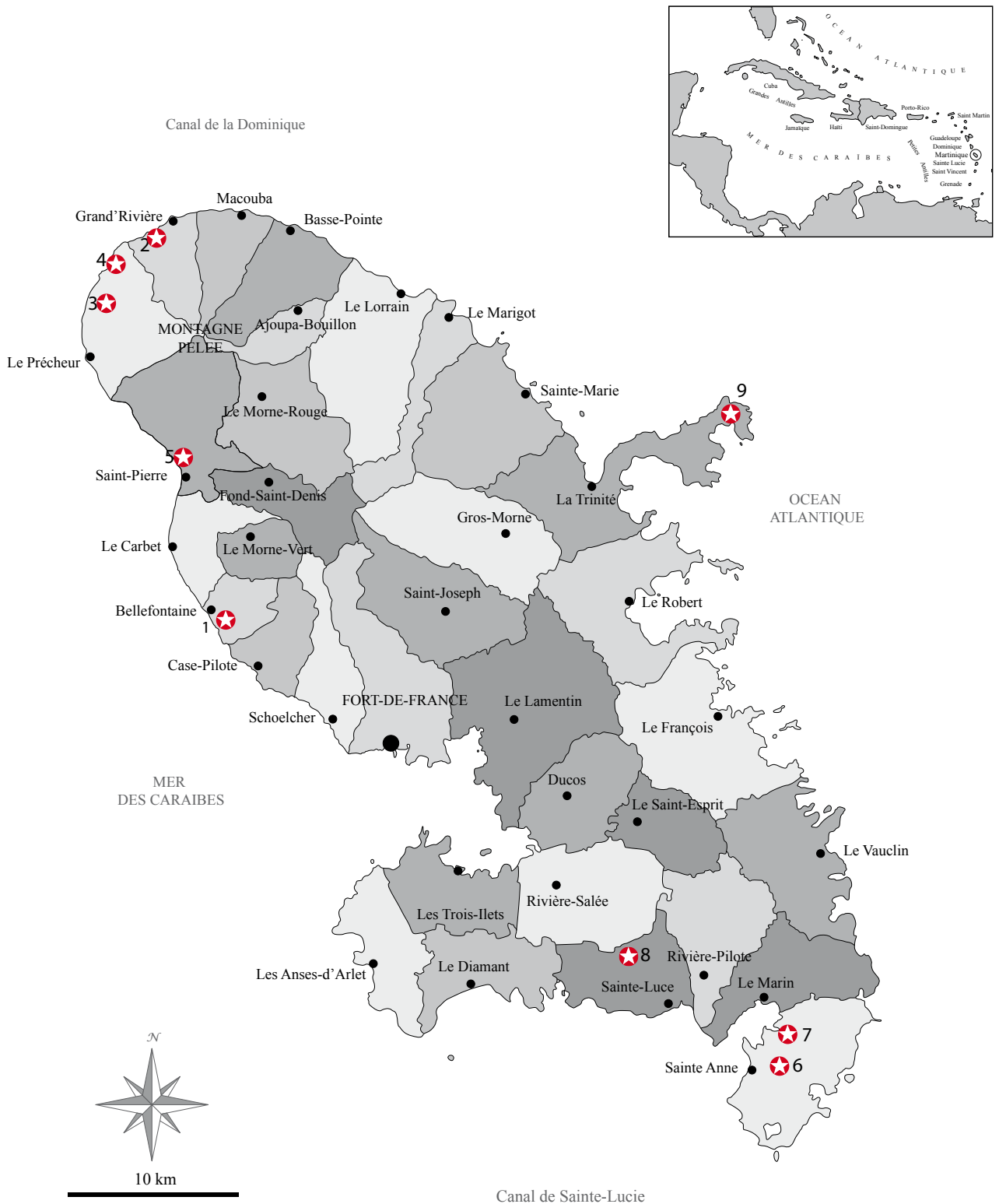
94

# MARTINIQUE

# BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 1 0

## Carte des opérations autorisées





## MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

### Tableau des opérations autorisées

2 0 1 0

N°	Commune	Intitulé de l'opération	Responsable de l'opération	Organisme	Code Patriarche	Nature de l'opération	Epoque	N° du rapport
1	Bellefontaine	Fond-Laillet	Serrand. N	INRAP	201	OPD	COL	159
2	Grand' Rivière	Fond Moulin	Mestre. M	INRAP	210	OPD	PRE COL	212
3	Le Prêcheur	Anse Coulevre	Gabriel. I	AUT	205	PI	COL	199
4	Le Prêcheur	Anse des Galets	Pelissier. E	AUT	204	PI	COL	197
5	Saint- Pierre	Angle des rues V. Hugo et A. Lacroix	Briand. J	INRAP	214	OPF	PRE COL	357
6	Sainte-Anne	Crève-Cœur	Kelly. K	UNI	213	FP	COL	
7	Sainte-Anne	Val d'Or	Briand. J	INRAP	208	OPD	COL	214
8	Sainte-Luce	Montravail	Orial. G et Touron. S	LRMH		ETU	PRE	-
9	La Trinité	Château Dubuc	Briand. J	INRAP	209	OPD	COL	214
		Poteries des îles françaises d'Amérique XVII <sup>e</sup> -XIX <sup>e</sup> siècles	Amouric. H	CNRS	206	PCR	COL	225

## Travaux de recherches archéologiques de terrain

2 0 1 0

BELLEFONTAINE  
Fond Laillet

Colonial

Le terrain diagnostiqué (2 800 m<sup>2</sup>) par l'Inrap sur la côte sous-le-vent de la Martinique, entre Fort-de-France et Saint-Pierre, est situé au sud de la commune de Bellefontaine (parcelle D 549 en partie). Il s'inscrit en bas du versant sud de la basse vallée de la rivière Fond Laillet et jouxte le chantier de la Centrale électrique EDF. Ce bassin versant entaille des roches et formations volcanoclastiques (Morne Jacob, Le Carbet) et des dépôts de remaniement de ces formations, liés aux mouvements de versant.

Le secteur a déjà livré des vestiges archéologiques lors d'un diagnostic mené en 2008 sur les parcelles voisines par F. Casagrande (Casagrande 2008) qui a ensuite donné lieu à une fouille en 2009. Ils témoignent de la fréquentation de ce débouché de vallée durant les phases saladoïdes moyenne et récente de la période néoindienne, sans doute en lien avec des activités horticoles et agricoles, peut-être en périphérie d'un village non identifié (Casagrande 2008).

Le diagnostic et la fouille avaient également concerné une occupation historique, identifiée sous l'appellation « ménagerie de l'Habitation sucrerie La Faye » sur la carte de Moreau du Temple de 1770 qui n'a toutefois pas été localisée. Enfin, le secteur incluait également des bâtiments en élévation mais dégradés (maison de maître et dépendance, logements des régisseurs et des ouvriers, distillerie, entrepôt industriel, magasin de commerce, aqueduc ; Bohée 1986, Olivier 2003) de l'Habitation sucrerie Fond Layette, créée au XIX<sup>e</sup> et ayant fonctionné jusqu'en 1962. Ces bâtiments construits entre le troisième quart du XVIII<sup>e</sup> siècle et le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, associent un gros-œuvre en pierres, moellons et briques, des façades avec un revêtement d'enduit partiel et des toits à longs pans couverts, jusqu'en 1962, de tuiles en écaille, remplacées depuis par la tôle ondulée. La maison de maître et les logements du régisseur et des ouvriers,

situés dans l'emprise du diagnostic de 2008 avaient fait l'objet de relevés topographiques et photographiques. La distillerie, l'aqueduc, l'entrepôt et la boutique, hors emprise de ces opérations, restaient à l'abandon, altérés et en proie à la végétation.

Entre 2008 et 2009, le bâtiment de distillerie fut démoli ; en 2010, la portion nord-ouest de l'aqueduc subit le même sort tandis qu'une microstation d'épuration était installée à proximité de ce dernier. Cette érosion d'un ensemble industriel documenté uniquement par quelques photos (Bohée 1986 ; Casagrande 2008) et la volonté de la Mairie de Bellefontaine d'aménager le terrain ont amené le SRA de Martinique à prescrire un diagnostic en 2010.

Durant ce diagnostic, trois sondages (192m<sup>2</sup>) ont été ouverts, avec une implantation limitée par des contraintes (Fig.44) : talus en bordure sud-est, micro-station d'épuration, lignes électriques rendant inaccessible la bande nord-ouest qui contient les vestiges du bâtiment de distillerie détruit.

Dans les trois sondages, les creusements ont été arrêtés en profondeur entre 0,60 et 1,40 m avec une évaluation profonde (sondage 1) jusqu'à 2,50 m. Ils ont révélé des formations volcanoclastiques stériles, suivant une pente est-ouest (unité IV), recouvertes par des vestiges maçonnés ou les niveaux de démolition de ces éléments (unité III), surmontés, dans la zone nord-ouest (sondages 1 et 2), par un niveau d'incendie, lié vraisemblablement à la destruction massive du bâtiment de distillerie (unité II). Le tout est recouvert par un épandage d'éléments de démolition (blocs, mortier, briques, tuiles, éléments métalliques ; unité I) et surmonté par un limon argileux brun, remplacé sur la majeure partie du terrain par des remblais modernes (enrobage ; unité 0).

Les sondages ont montré que le secteur ouest de l'emprise n'a jamais été densément aménagé (Fig. 44).

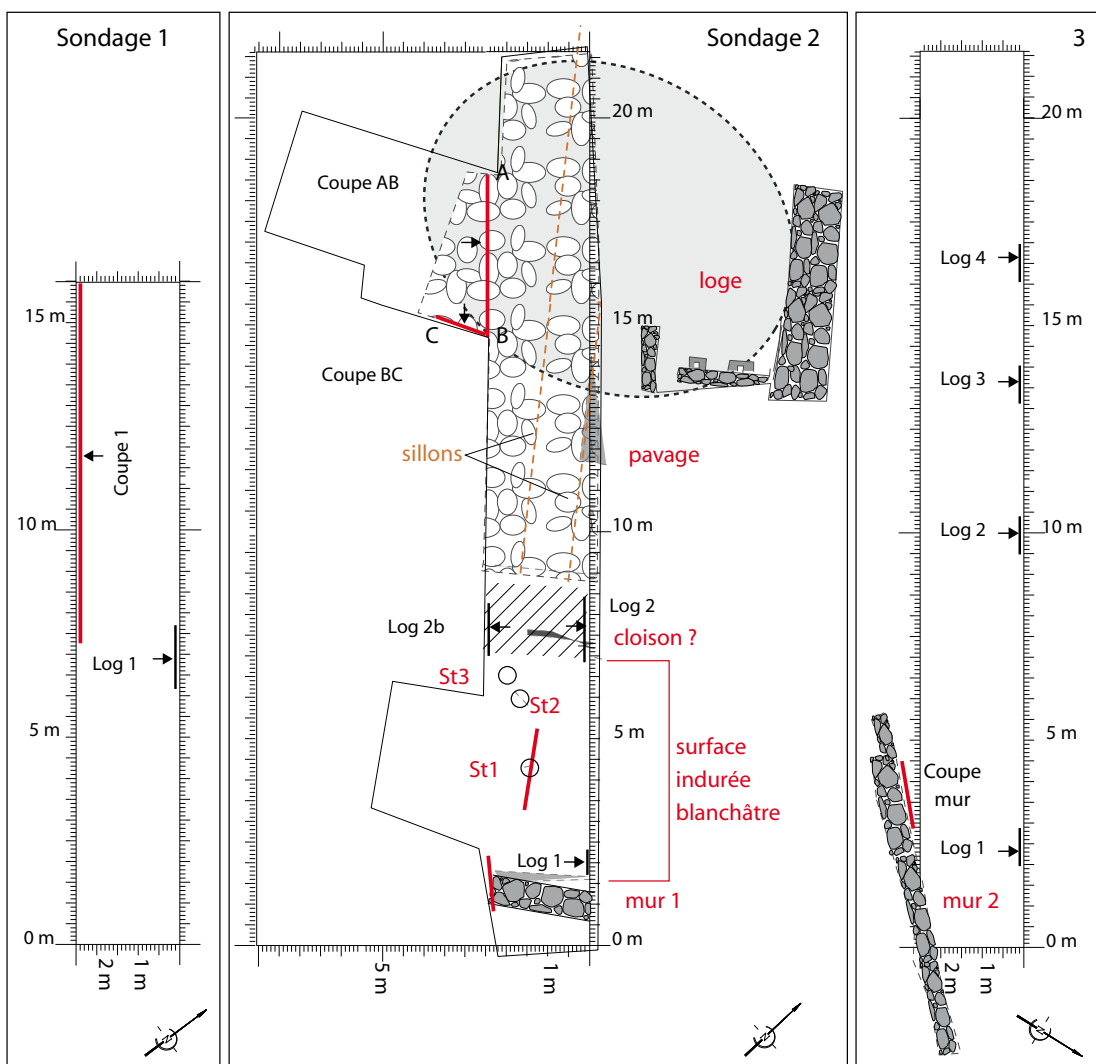
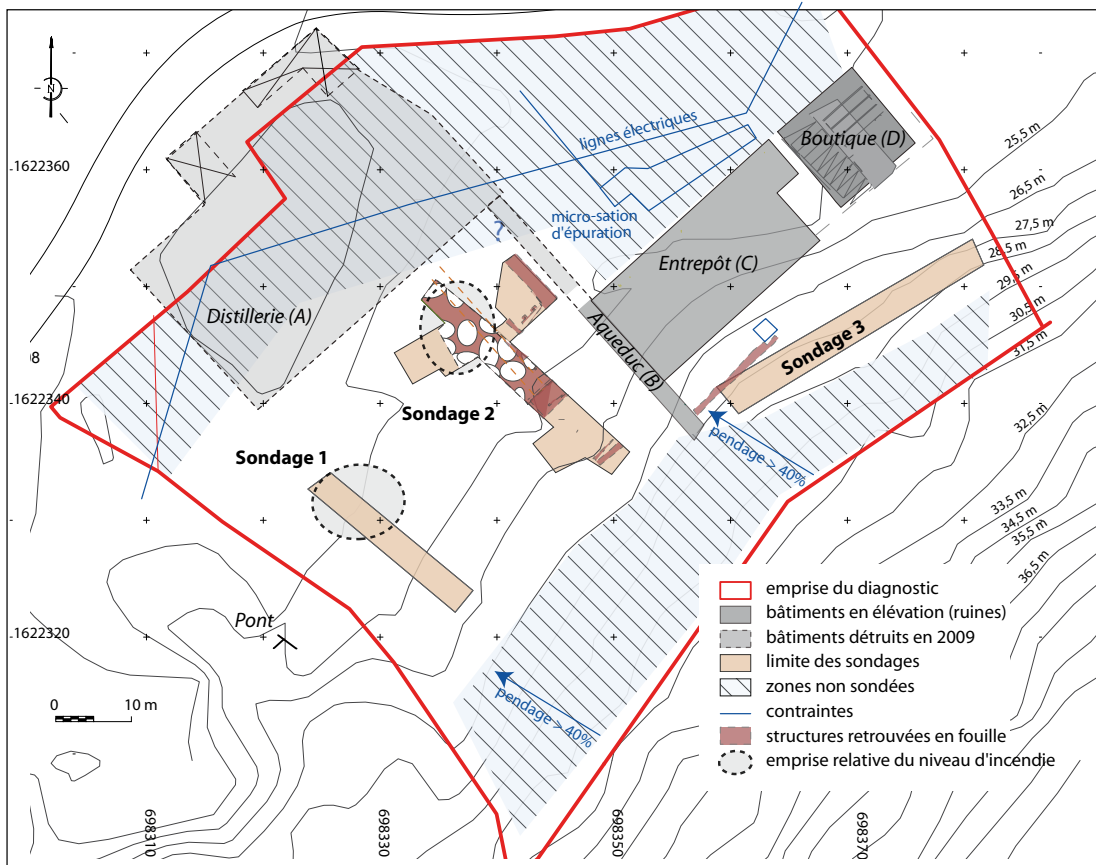
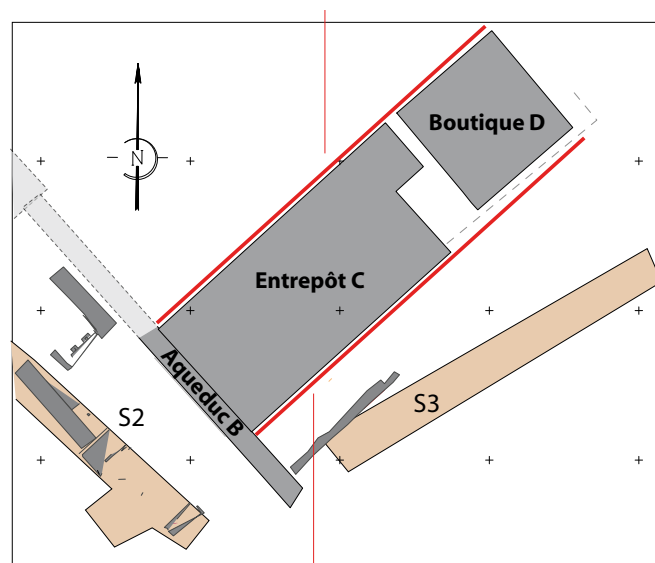


Fig. 44 : A. Relevé de la parcelle et des sondages - B. Détail du relevé des sondages et des structures mises au jour.  
 Relevé : Texier P. ; DAO : Serrand N. / INRAP

L'existence d'un pont au sud-ouest, hors emprise, suggère néanmoins que cette zone était parcourue par un système de dérivation de l'eau utilisée au niveau de la distillerie, sans doute évacuée vers l'ouest, mais dont aucun élément en place n'a été retrouvé dans le sondage 1. La zone centrale, entre l'aqueduc et la distillerie, présente des aménagements certainement liés à l'acheminement des cannes après la coupe (pavage) et à la transmission et à l'utilisation de la force motrice (débouché de l'aqueduc, loge de roue à aubes ?). Ainsi, au sud du sondage 2, deux éléments de cloisonnement d'axe sud-ouest/nord-est (mur1; cloison ; Fig. 44 B), perpendiculaires à l'aqueduc, délimitent, sur une longueur de 5 m, une surface blanchâtre indurée, présentant trois creusements circulaires (structures St1, St2 et St3). L'un d'eux (St1), profond de 60 cm, est associé à des blocs et son remplissage inférieur contient des scories tassées (bagasse brûlée comme combustible pour l'usine ?). Le mur 1, en limite sud de cette zone, est composé de blocs volcaniques équarris et présente, à sa base, une rigole constituée de dalles volcaniques et de feuilles métalliques permettant l'écoulement de l'eau, à la perpendiculaire de l'aqueduc (système de distribution de l'eau en relation avec les activités menées dans la zone ?). Le second élément de cloisonnement, au nord (cloison), sans maçonnerie en place, repose sur un petit lit de tuiles et carreaux concassés et inclut des éléments de bois. Ceux-ci pourraient être les vestiges d'une sablière ou d'une cloison charpentée en bois. Dans le sondage 2, au nord de cet élément de cloisonnement, un pavage régulier de dalles volcaniques non jointoyées a été suivi

sur 13 m de long. Il présente deux sillons parallèles, distants d'1,20 m suivant un axe parallèle à l'aqueduc. Il pourrait s'agir d'une zone d'acheminement/stockage de la canne. Enfin, une structure quadrangulaire, en partie détruite (loge), est accolée à l'est de ce pavage et suit le même axe. Elle délimite une loge d'au moins 6x3 m, d'une profondeur d'1,20 m. Ses éléments internes (niveau horizontal de blocs, base de colonne rectangulaire, négatifs quadrangulaires, etc.) suggèrent la présence d'aménagements / structures métalliques ou en bois. Cette loge pouvait contenir la roue hydraulique qui, actionnée par l'eau en provenance de l'aqueduc, faisait fonctionner les moulins et machines à broyer la canne et d'autres aménagements périphériques (systèmes d'arrosage des presses durant le broyage). Une transcription d'hypothèques de 1919 (Bohée 1986:14), témoignant de la vente de l'usine, mentionne l'existence d'«un moulin système



0 5 m



Fig. 45 : Relevé et montage photographique géoréférencé des éléments en élévation de l'entrepôt et de la boutique (bâtiments C et D)  
Relevé et montage : Texier P. / INRAP.

Meyer no.2, mû par une roue hydraulique». Au niveau de cette loge quadrangulaire, et au-delà au nord, le pavage est recouvert par un niveau compact d'incendie qui doit résulter de la combustion des structures en bois, dont la roue. Enfin, dans le sondage 3, de l'autre côté de l'aqueduc et derrière l'entrepôt, une structure maçonnée altérée (mur 2) part du pied de l'aqueduc et s'en éloigne à la perpendiculaire (parallèle aux bâtiments d'entrepôt et de boutique). Il pourrait s'agir d'un mur de soutènement du talus très marqué à cet endroit (un mur plus récent, un mètre plus près des bâtiments, suit la même orientation et soutient le talus actuel).

122 éléments mobiliers sont issus de ces contextes, avec une prédominance de céramique historique, surtout industrielle (pots à mélasse) et utilitaire (marmites, casseroles, tians, etc.), typique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Rares sont les éléments de faïences fines et les porcelaines. Deux tuyaux de pipes en kaolin et quelques carreaux, briques et tuiles complètent l'ensemble. De très nombreux éléments métalliques, essentiellement en fer, fragmentaires, altérés ou pliés ont été observés dans les assises de fondation des murs et les niveaux de démolition (éléments d'outillage, de machinerie, manches, gonds, plaques, feuilles).

La maçonnerie en élévation a fait l'objet de relevés topographiques et photographiques dans un espace géo-référencé : façades nord-ouest, sud-est et est

des bâtiments C et D; façades nord-est et sud-ouest de l'aqueduc B (fig.45) et le pont hors emprise mais associé aux autres constructions.

Outre la compilation partielle des informations métriques, photographiques et topographiques sur les bâtiments encore en élévation, l'opération de diagnostic a ré-excavé une partie des éléments encore en présence avant 2009 correspondant au fonctionnement de la zone entre l'aqueduc et le pont. Cette zone concentrait des aménagements liés à l'acheminement des cannes, l'acheminement et la transformation de la force motrice et le broyage de la canne. Des systèmes de canalisation devaient parcourir cette zone qui a aussi livré de nombreux vestiges démantelés et épars des probables structures mécaniques (axes de moulins, presses de broyage, etc.). Ce secteur était au moins en partie pavé et certainement connecté à une voie ferrée venant depuis la portion orientale du terrain de l'exploitation. L'ensemble de ces structures et bâtiments a subi des destructions importantes, certaines récentes, d'autres peut-être plus anciennes. Ces niveaux de démolition et de remaniement ont compliqué l'accès et la compréhension de ces zones tandis que le bâtiment de distillerie n'a pas pu être atteint.

Nathalie SERRAND

## Bibliographie

### Bohée 1986 :

Bohee O. – *Distillerie Fond Laillet, Bellefontaine, Martinique*. Enquête sous la direction de D. Bégot et M. Mousnier, Université Antilles-Guyane, Groupe de recherche Archéologie industrielle, CERC, 1986, 37 p.

*Carte Géométrique et Topographique de l'Isle de la Martinique, Moreau du Temple, 1770*, échelle 1/14 400, 485 cm x 270 cm, Bibliothèque Nationale, Département des Cartes et Plans, Service Hydrographique, portefeuille 156, division 2, pièce 17 – Fac-similé consulté au Service régional d'Archéologie de Martinique, Fort-de-France.

### Casagrande 2008 :

Casagrande F. – *Bellefontaine, «Fond Laillet», Martinique*. Rapport de Diagnostic auprès du SRA Martinique, 2008, 138 p.

### Olivier 2003 :

Olivier R. - *Notice IA97202077*, Inventaire général 2003, Service régional de l'inventaire de Martinique.



0 5 m



0 5 m

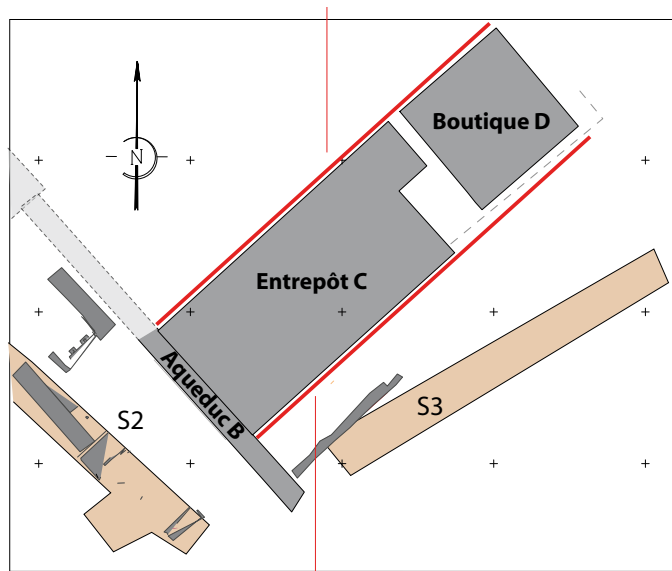


Fig. 46 : Relevé et montage photographique géoréférencé de la façade est de la boutique (bâtiment D) et de la façade sud-ouest de l'aqueduc (bâtiment B).  
 Relevé et montage : Texier P. / INRAP.

L'opération de diagnostic archéologique réalisée à Fond Moulin s'inscrit dans le cadre d'un projet de mise en valeur patrimoniale de cette habitation. Le Conservatoire du littoral, propriétaire du site souhaite entreprendre une opération de conservation et de valorisation des vestiges par le biais d'un chantier école. La zone d'étude se trouve à la sortie du bourg de Grand'Rivière, en bordure de la RD n° 10, chemin reliant Anse-Couleuvre (commune du Prêcheur) à Grand' Rivière (Fig. 47).

L'histoire du site est bien connue par le travail de Vincent Huygues-Belrose réalisé pour le compte du Service de l'archéologie de la Martinique et du Conservatoire de l'espace littoral et des rivages lacustres. La synthèse des documents anciens ou des archives notariales renseigne sur les grandes étapes qui ont façonné le visage de cette habitation. Son histoire débute vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avec la mention de plusieurs concessions produisant du tabac, des vivres et des animaux. Entre 1704 et 1710 au moment de l'essor des profits du sucre, David de Bourke crée une première sucrerie. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sa petite-fille Catherine de Bourke transforme l'habitation sucrière en caféière vivrière. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un négociant de Saint-Pierre, Guillaume de Neuville rachète l'habitation caféière. Entre 1809 et 1819, il fonde une nouvelle sucrerie dotée d'un moulin hydraulique qu'il baptise «Le Fond Moulin». En 1821, il revend le domaine à son gendre Jean Sabat Cassius qui transmet le domaine à ses enfants. En 1865, l'habitation change à nouveau de propriétaire.

Elle est vendue à Ulysse Chatenay un négociant de Saint-Pierre. En 1868, ce dernier revend l'habitation à Paul Négouai qui fait du domaine une riche cacaoyère. Le 8 janvier 1876 l'habitation qui connaît des déboires financiers, est saisie par le Crédit Foncier Colonial. La même année, cet organisme revend le bien au couple Lacour et Audibert. En 1878, le domaine est à nouveau cédé au profit de Jean-Baptiste Désiré qui va progressivement abandonner la production sucrière. En 1896, son fils Louis Calixte cède le Fond-Moulin à Joseph Louis François de Paul Waddy. Après la catastrophe de 1902 l'habitation ne produit plus que du cacao, des légumes du pays et des agrumes sur une infime partie des terrains. Le reste du domaine retourne à la végétation. La famille Waddy reste maîtresse de l'habitation pendant près d'un siècle. En septembre 1989 le domaine est vendu à Monsieur Guy Philippe François puis il devient la propriété du Conservatoire du Littoral.

La surface concernée par le diagnostic représente 2300m<sup>2</sup>. Au total 6 tranchées ont été réalisées avec une mini-pelle munie d'un godet lisse de 1,40m de largeur. Le mobilier archéologique découvert n'est ni abondant ni très caractéristique d'une période particulière, le site ayant été occupé de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. L'étude archéologique qui vient en appui de la synthèse historique, permet d'interpréter la grande majorité des vestiges qui sont encore en élévation sur le site ou de mieux préciser certains détails architecturaux (Fig. 48).



Fig. 47 : Vue d'ensemble de l'Habitation Fond Moulin.

Cliché Mestre M. / INRAP

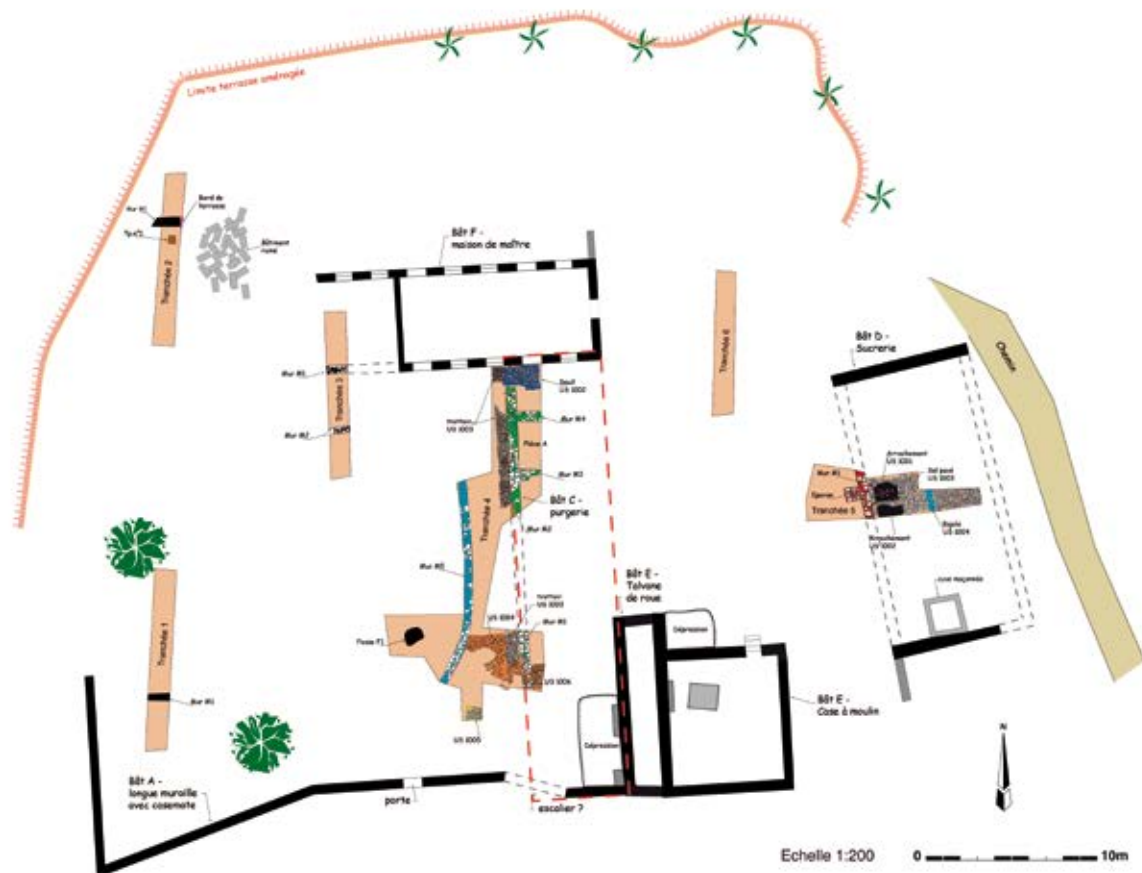


Fig. 48 : Plan général de la surface diagnostiquée.

DAO : Mestre M. / INRAP

La construction du long mur de soutènement est entreprise par Catherine Céleste de Bourke et Jean-Louis de Montredon entre 1784 et 1809, dans le but de construire leur maison résidentielle sur la terrasse supérieure. Un cachot est aménagé dans la partie centrale de la muraille. Cependant, la vente du domaine qui intervient en 1809 met fin au projet. Le système hydraulique est construit par Guillaume de Neuville entre 1809 et 1821, lorsque celui-ci transforme la vieille caféière vivrière du couple Bourke-Montredon en un établissement sucrier. La sucrerie proprement dite, n'est plus matérialisée sur le site que par deux murs pignons en élévation. Ses dimensions correspondent aux chiffres mentionnés dans l'acte de vente de 1821, soit 52 pieds de long (16,89 m) pour 25 pieds de large (8,12 m). Par ailleurs, ce document d'époque mentionne que la sucrerie était flanquée de huit éperons extérieurs. La tranchée archéologique a permis de retrouver la fondation de l'un de ces contreforts chaînée dans l'un des murs gouttereaux mais aussi un sol pavé avec un caniveau qui témoigne de la vocation industrielle du bâtiment (Fig. 49).

L'acte de vente de 1821, contracté entre Guillaume de Neuville et son gendre Jean Sabat Cassius, donne la première description d'une case à moulin supportée par sept poteaux en bois, mais dès 1831 le bail à ferme de l'habitation décrit la case à moulin comme maçonnée. Entre 1821 et 1836, Jean Sabat Cassius fait sur le domaine les frais d'un logement pour sa famille. En 1831, le bail à ferme de l'habitation mentionne « une

maison de maître construite en maçonnerie, couverte en essentes, divisée en plusieurs pièces basses et hautes, en bon état ». En outre, les tranchées archéologiques ont permis de découvrir sur la parcelle des vestiges enfouis dont plus aucun témoin architectural ne subsistait encore en élévation. La découverte la plus remarquable concerne l'ancienne purgerie de 26 mètres de long construite par Guillaume de Neuville entre 1809 et 1821 (Fig. 50).

Un élargissement en fenêtre a permis de dégager une grande partie du plan formé par ce bâtiment. La tranchée permet d'observer que l'extrémité nord de la purgerie est détruite par la construction de la maison de maître réalisée par Jean Sabat Cassius (Fig. 51).

Les autres découvertes consistent en des fondations de murs très arasés ou quelques structures en creux isolées qui restent difficilement interprétables en l'état. En effet, la largeur des tranchées ne permet pas de restituer les plans des bâtiments qui témoignent pour certains de phases de constructions manifestement antérieures. Par exemple, M5, découvert dans la tranchée 4, correspond aux restes de fondation d'un mur très arasé. Les quelques blocs conservés sont liés par un mortier de chaux jaune de manufacture ancienne. Au sud, le tracé du mur décrit nettement une courbe à l'approche de la muraille qui suscite des interrogations sur la finalité du vestige (un ancien moulin à bêtes est décrit à Fond Moulin par les cartes du XVIII<sup>e</sup> siècle). Toutefois, aucun vestige de la première sucrerie Bourke entre 1704 et 1710 n'a pu être identifié avec certitude.





Fig. 49 : Sol pavé et son caniveau.  
Cliché Mestre M. / INRAP

Dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, la carte de Moreau du Temple (1763-1769) semble illustrer une habitation assez étendue avec plusieurs bâtiments à vocations domestique et industrielle. Plusieurs bâtiments en bois sur poteaux sont également décrits pour l'ancienne caféière vivrière Bourke-Montredon dans un acte de vente daté de 1821. Ainsi, la plupart des constructions maçonnées qui sont encore visibles sur la parcelle, datent en grande majorité de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles sont probablement exécutées sur les restes de constructions antérieures. Il est vraisemblable que d'autres vestiges soient localisés au-delà de la zone d'étude qui porte essentiellement sur la partie industrielle du site. L'emplacement exact de l'ancien quartier des esclaves reste toujours ignoré à ce jour. Il faut probablement imaginer des constructions légères ayant recours à des matériaux putrescibles. Une rapide prospection pédestre menée hors des limites de la parcelle soumise à prescription, a permis de confirmer la présence d'autres vestiges maçonnés ruinés sous la végétation. L'habitation Fond Moulin



Fig. 51 : Maison de maître - Cliché Mestre M. / INRAP

dispose d'un fond d'archives conséquent qui permet de suivre son histoire mouvementée dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les propriétaires successifs font évoluer le domaine en adaptant leur activité en fonction du contexte économique de leur époque. Toutefois, les vestiges associés au début de l'histoire du site inféodé aux périodes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, restent encore grandement méconnus du point de vue archéologique.

**Mickael MESTRE**



Fig. 50 :  
Ancienne purgerie.  
Cliché Mestre M. / INRAP

Du 3 au 6 novembre 2010, une prospection archéologique a été réalisée à l'Anse-Couleuvre à quelques kilomètres au nord de la commune du Prêcheur. Elle s'inscrit dans le plan de gestion de site classé de la Montagne Pelée pour sa mise en valeur.

La présence de sites coloniaux est d'autant plus attendue que la zone à prospecter est depuis le XVII<sup>e</sup> siècle occupée par les colons et plus particulièrement par l'habitation Couleuvre.

La recherche de sites amérindiens a fortement été compromise par une très mauvaise visibilité du sol jonché de branches et de feuilles et d'arbres causée par le cyclone Tomas (le 30 octobre 2010) qui venait de s'abattre sur la Martinique. La route habituelle pour se rendre sur l'habitation Couleuvre étant impraticable à cause des chutes d'arbres, il fallut se rendre sur la zone de prospection en bateau. Malgré tout, deux indices de sites amérindiens ont été localisés à l'Anse Couleuvre.

Le premier a été découvert derrière l'ancienne cuisine de l'habitation Couleuvre. Il s'agit d'un fragment d'un pied de platine à manioc. Il pourrait provenir de niveaux inférieurs, car la zone venait d'être récemment aplanie par une tractopelle.

Le second a été trouvé sur les berges d'une ravine qui se jette dans la mer à l'Anse Couleuvre. Il correspond à un fragment du bord d'un vase à l'ouverture refermée.

Ces deux indices de site sont hors contexte mais confirment une présence amérindienne mise en évidence par des sondages archéologiques effectués par B. Bérard en 2001 près de la maison du gérant de l'habitation Couleuvre.

Sur une zone qui va de l'Anse Céron à l'Anse Lévrier, ont été découverts trois indices de sites et onze sites dont dix nouveaux sites d'époque coloniale. La bonne conservation des vestiges architecturaux en élévation a été un facteur favorable pour leur découverte.

Cinq sites correspondent à des habitats et plus particulièrement à des soubassements de maisons, trois autres sites à des murets de soutènement, et un autre à des arases de murs.



Fig. 53 : Jonction des murs N/S et E/O de la maison 2  
Cliché Gabriel I. / AUT



Fig. 52 : Pied de platine à manioc.  
Cliché Gabriel I. / AUT

Deux habitats remarquables ont été découverts. Il s'agit de soubassements de murs correspondant à deux maisons. Elles sont proches l'une de l'autre. L'une est située en aplomb d'une ravine où un éboulis montre les restes d'un dépotoir sur la berge. Les murs sont construits en moellons de pierre volcanique liés au mortier et conservés sur une hauteur de 90 cm par endroit. Le plan de cet habitat forme trois pièces rectangulaires dont la plus extérieure semble correspondre à une terrasse.

L'autre maison est composée de deux pièces disposées perpendiculairement. L'une était construite avec un soubassement en pierres et une élévation en bois qui a disparu et l'autre était totalement en pierres d'où subsiste un étroit pan de mur conservé sur 2,40 m de haut (Fig. 53 : Maison 2, jonction des murs N/S et E/O). Sur l'habitation Couleuvre, des structures en négatif correspondent à un calage de poteau carré d'une maison de la rue case nègre et aux calages de poteaux d'une ancienne écurie.

Ces sites dateraient du XIX<sup>e</sup> siècle ou de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Deux autres sites, le premier, une pierre taillée, située à l'Anse Lévrier semble être un vestige de l'habitation de Monsieur de La Motte et le second, un pan de mur épais de 66 cm situé près de la départementale 10, correspondrait à un vestige de l'habitation Le Lorrain.

Ces deux derniers sites peuvent être datés du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le cyclone Tomas a fortement compromis cette prospection surtout à l'intérieur des terres mais néanmoins plusieurs bâtis ont pu être découverts datant du XVIII<sup>e</sup> ou du XIX<sup>e</sup> siècle.

Isabelle GABRIEL

L'opération de prospection systématique et diachronique sur le secteur de l'Anse des Galets, commune du Prêcheur, a été réalisée dans le but d'établir un inventaire précis des zones d'occupations successives. La situation de l'anse, enclavée dans une petite vallée encaissée du nord du massif montagneux et excentrée des principaux chemins de communication, n'en fait pas à priori une zone privilégiée d'occupation humaine importante. Cependant la consultation de la carte de Moreau du Temple et l'étude sur le terrain conduisent rapidement à la confirmation de la présence de traces



Fig. 54 : Aménagement d'un gué en maçonnerie.  
Cliché Pelissier E. /AUT

de bâtis anciens des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

La prospection des zones hautes de la ravine se résume au sentier GR et à ses abords immédiats dans la mesure où la pente et la densité végétale le permettent. Les potentialités d'installation humaine sont ici quasi nulles. Pourtant des vestiges attestent d'une utilisation ancienne de ce chemin, avec des aménagements maçonnés au niveau des passages à gué des deux rivières principales qui se déversent dans l'anse.

Par contre, la zone plate du fond de vallée, orientée nord-sud, et l'embouchure de la rivière révèlent des vestiges assez importants répartis principalement sur la rive droite, à quelques dizaines de mètres de la mer. Un ensemble de structures bâties émerge de la végétation, constitué de murs arasés en appui sur d'imposants murs de soutènement. Ceux-ci ceinturent, au nord et à l'ouest, une terrasse principale d'environ 600 m<sup>2</sup>, appuyée sur le versant est de la vallée et délimitée sur sa périphérie par un petit muret-parapet de 80 cm de haut. Le long d'un mur de soutènement du niveau supérieur, apparaissent des trous dans la maçonnerie et au sol laissant penser à des aménagements de cases en bois et galerie couverte. Nous sommes ici très certainement en face des vestiges de l'habitation

vivrière Le Roux, mentionnée approximativement à cette place sur la carte de Moreau du Temple.

Cet ensemble, relativement homogène, témoigne d'une occupation liée aux cultures vivrières, mais des sondages et fouilles ciblées permettraient d'en déterminer plus exactement les contours et la destination, car plusieurs secteurs disparaissent sous les éboulis.

La zone juste à l'arrière de la plage comporte plusieurs aménagements le long de la rivière, notamment deux petits bassins, l'un maçonné et l'autre simplement constitué de briques posées sur chant.

Le mobilier récolté, très restreint se résume à quelques tessons de céramiques utilitaires, tessons de verre et fragments de tuiles du XIX<sup>e</sup> s.

Par contre, pour ce secteur, aucun indice d'occupation amérindienne n'est à noter, probablement peu attrayant pour une installation pérenne des populations précolombiennes.

Eric PELISSIER



Fig. 55 : Mur de soutènement.  
Cliché Pelissier E. /AUT

Une fouille archéologique préventive sur une courte durée (10 jours) a été réalisée à Saint-Pierre, en amont de la construction de logements sociaux à l'angle des rues Victor-Hugo et Alfred-Lacroix, sur une emprise de 120m<sup>2</sup>.

Le site est localisé dans le quartier du Mouillage au sud de la ville, non loin de l'église cathédrale. Il s'agit de l'un des plus anciens lieux d'occupation européenne avec le quartier du Fort.

Quatre niveaux archéologiques ont été identifiés. L'occupation la plus récente, contemporaine de l'éruption de 1902, est marquée par des murs et des sols de terres cuites ou pavés de roches volcaniques.

Cet ensemble se superpose à de larges murs construits avec des gros galets et des fragments de terres cuites liés par un mortier à base de sable noir. Ces vestiges plus anciens s'inscrivent par leur orientation dans la trame urbaine de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et se développent avec l'extension du quartier aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Sous ces vestiges historiques, une sépulture amérindienne en fosse matérialise un niveau d'occupation indigène précédant ou contemporain de l'arrivée des premiers colons. Le sujet repose sur le dos, en position hyperfléchie, la tête à l'ouest, dans une fosse étroite, longue de 0,80 m et large de 0,45 m.



Fig. 56 : Vue de la surface fouillée  
Cliché Briand J. / INRAP

La bascule du crâne vers l'avant laisse supposer la présence d'un espace vide lors de la décomposition, qui peut être en relation avec l'effondrement du thorax. Ainsi, aucun élément pertinent ne permet de définir le mode d'inhumation, la position hyperfléchie du corps étant maintenue du côté gauche par la paroi de la fosse. L'état de conservation du sujet est mauvais en raison de la disparition de près de la moitié du squelette lors du diagnostic (2006) et de la fragmentation importante des ossements. Le sujet est un adulte plutôt âgé, robuste, d'une taille de 1,46 à 1,49 m en moyenne. La détermination du sexe n'a pu être réalisée.

Un second niveau d'occupation amérindienne est enfoui à 1,5 m de profondeur. Il se présente sous la forme d'une couche de limon sombre d'une quarantaine de centimètres d'épaisseur, intercalée

entre deux couches de ponce. Le niveau anthropisé est scellé par un événement sédimentaire correspondant à des retombées de ponces et de cendres lors de l'éruption (P1) de la Montagne Pelée datée de  $650 \pm 20$  BP ( $\pm 1300$  AD) d'après les différentes observations stratigraphiques effectuées dans la ville de Saint-Pierre. A la base du niveau, plusieurs anomalies creuses, dont certaines peuvent être des aménagements anthropiques ont été distinguées dans l'horizon supérieur d'un autre niveau de ponce altérée qui correspond vraisemblablement à l'éruption datée de  $2010 \pm 140$  BP, soit  $\pm 60$  BC (P3).

Le mobilier céramique extrait du niveau amérindien correspond à une série assez hétérogène du point de vue de l'état de conservation des restes mais aussi du point de vue typologique et donc chronologique.



Fig. 57 : Sépulture précolombienne - Cliché Duchesne S. / INRAP

Très peu de remontages ont été observés sur l'ensemble du matériel, ce qui est un indicateur d'une remobilisation d'une partie du matériel. On distingue sur le site « Angle des rues Victor Hugo et Alfred Lacroix » du mobilier céramique attribuable à deux phases d'occupation précolombienne qui ne sont pas dissociées en stratigraphie et qui apparaissent mélangées et inversées. Une phase ancienne est attribuée au Cedrosan-saladoïde et une phase récente à la série Troumassoïde. La distribution verticale des éléments céramiques caractéristiques du Cedrosan-saladoïde et du Néoindien récent montre globalement une inversion stratigraphique. En effet, les éléments du Néoindien récent apparaissent plus fréquents à la

base de la coupe et ceux du Cedrosan-saladoïde plus fréquents au sommet. Ces observations révèlent que ce niveau de mobilier d'une quarantaine de centimètres d'épaisseur a été remobilisé.

Le mobilier lithique se compose à première vue de nombreux galets présentant des traces de percussion ou des surfaces abrasées. Quant au matériel malacologique, son état est globalement très altéré par le caractère acide du niveau d'enfouissement. L'étude du site se poursuit, dans l'attente notamment des résultats de datations radiocarbone.

Jérôme BRIAND

SAINTE- ANNE  
Habitation Crève-Cœur

Colonial

La dernière saison de fouilles à l'Habitation Crève-Cœur s'est terminée en août 2010. Pendant deux mois, ont été étudiés trois sites de maisons d'esclaves supplémentaires, *loci* E, F, et H, datant de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la période postérieure à l'abolition de l'esclavage. Malgré deux semaines de pluies ininterrompues au début de la saison de fouilles, nous avons découvert de nombreux vestiges de culture matérielle ainsi que des éléments facilitant une meilleure compréhension de la vie quotidienne des travailleurs asservis à l'Habitation Crève-Cœur.

En 2010, ont été découverts environ 10 000 tessons de céramiques, comprenant un mélange de céramiques importées d'origine européenne ainsi que des tessons de terres cuites locales (*coco neg*) ; environ 50 objets en métal autre que le fer, dont des pièces de monnaie, des

morceaux d'outils et des balles d'arme à feu en plomb. Plus de 1 000 morceaux d'objets en fer tels que des clous forgés, coupés et industriels, des gonds, pointes et chaînes, et des ustensiles de cuisine et de table, des outils pour la production de sucre, des fers à cheval et des morceaux de marmites. Plus de 140 objets lithiques, y compris des éclats de pierre et pierres à briquet, 10 000 morceaux de verre, 400 morceaux de pipe en kaolin, et d'autres petits objets tels que perles, épingles et boutons en os. Le tamisage et la flottation de dépôts d'ordures ménagères ont permis d'identifier diverses espèces de mammifères domestiqués ou sauvages, plus de 25 espèces de poissons marins, des os d'oiseaux, amphibiens, reptiles et mollusques.

En 2010, les fouilles étaient concentrées sur trois plateformes identifiées pendant la prospection initiale –

*locus E*, *locus F* et *locus H*. Les fouilles de ces trois *loci* ont fourni des données supplémentaires sur la configuration et la structure des cases d'esclaves et ont permis la découverte de nombreux objets qui complètent notre compréhension de la vie quotidienne des esclaves et aussi fournissent un témoignage de toute la période d'occupation du site du village d'esclaves.

### Locus E

Le *locus E* est situé au nord-est de la maison de maître et contient des vestiges toujours visibles aujourd'hui d'une structure domestique construite au XIX<sup>e</sup> siècle. Étant donnée sa proximité avec la maison de maître et sa construction plus « durable » que celle des maisons du village, il est probable que cette structure ait été une dépendance de la maison principale, occupée par des esclaves domestiques. Une superficie de 15m<sup>2</sup> a été fouillée dans ce *locus*. La profondeur de la stratigraphie dans les sondages en aval de la structure (avec environ 80cm de profondeur de dépôts d'objets) suggère que cette plate-forme a été occupée pendant une assez longue période, car les dépôts contiennent des céramiques datant de la fin du XVIII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, certains des dépôts étant associés à une structure antérieure aux vestiges datant du XIX<sup>e</sup> siècle. A l'extérieur (à l'est) d'une entrée probable de la structure, les fouilles ont mis au jour une zone nivelée composée de morceaux de céramique plats, principalement du Biot, placée de façon délibérée dans un sédiment compact. Cette zone était certainement un lieu de vie extérieur ou « véranda ».

Le matériel culturel trouvé sur le *locus E* comprend une variété de dépôts architecturaux et ménagers y compris des objets de construction en métal, des céramiques et des vestiges de faune.

### Locus F

Cette plate-forme est une des premières constructions habitées sur le site, ayant des objets datant de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> jusqu'au début XIX<sup>e</sup> siècle. Cette terrasse a été identifiée au nord de la maison de maître, environ 10m. en aval du *locus E*. Au niveau du *locus F* on a dégagé une superficie de 17m<sup>2</sup> avec l'intention d'identifier les vestiges archéologiques des maisons d'esclaves construites sur la plate-forme présente aujourd'hui. Nous avons trouvé huit éléments correspondant à des trous de poteau d'une structure, délimitant une forme rectangulaire de la taille approximative de l'excavation, avec plusieurs empreintes de poteaux. De plus, nous avons découvert un mur de soubassement qui longe la partie nord de la structure. Ici les fouilles ont révélé un dense dépôt d'ordures ménagères d'une très grande variété, surtout des objets datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les objets ménagers sont majoritaires dans ce dépotoir, comprenant des céramiques, du verre et de nombreux vestiges de faune. Aussi, ce *locus* contenait divers objets uniques et importants, dont une selle en plomb datée de 1784, un ballot de coton, un pot en céramique quasiment entier *in situ*, et plusieurs articles de couture, dont des épingles droites et un dé à coudre. En même temps que

des boutons en os, on a trouvé d'autres objets en os transformé dont un dé, un pendentif (?) et une boîte à épingles.

### Locus H

Le *locus H* est la seule maison testée sur le site qui date uniquement de la période d'après l'émancipation. Les céramiques retrouvées indiquent une occupation de ce *locus* datant de la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette plate-forme est située le long de la crête à l'ouest de la maison de maître, juste au sud du sentier. Pour tester cette zone nous avons creusé une excavation de 15m<sup>2</sup>, pour découvrir des vestiges archéologiques de structures d'habitation. On a identifié 17 trous de poteau, dessinant une structure rectangulaire de 4m (N-S) par 6m (E-O). La plate-forme disposait aussi d'un sol nivelé et préparé, de petites pierres enfoncées dans une terre argileuse compacte (pisé). Les excavations ont découvert de nombreux articles ménagers tels que morceaux de céramique et de verre, et des vestiges de faune, aussi bien que des outils agricoles (dont trois fers à cheval de tailles différentes) et du matériel de construction.

<i>Locus</i>	Contexte	XVIII <sup>e</sup> s.	Debut XIX <sup>e</sup> s.	Mi XIX <sup>e</sup> s.	Fin XIX <sup>e</sup> s.
A	Village d'esclaves		X		
C	Village d'esclaves	X	X		
D	Village d'esclaves			X	
H	Village d'esclaves			X	X
E	Domestiques1	X	X	X	X
F	Domestiques1	X	X		
M	Maison de Maître		X	X	

Tableau 7 : Contexte et chronologie de dépôts distincts provenant des excavations.

Pour résumer, le travail archéologique poursuivi à l'Habitation Crève-Cœur depuis 2005 démontre que des fouilles détaillées des anciens villages d'esclaves ont un énorme potentiel pour développer, de manière importante, notre compréhension des conditions de vie matérielle des personnes asservies en Martinique. Ces fouilles éclairent, de façon importante, les stratégies employées par les esclaves afin de survivre malgré les conditions éprouvantes de l'esclavage sur les habitations sucrières.

Kenneth KELLY, Diane WALLMAN

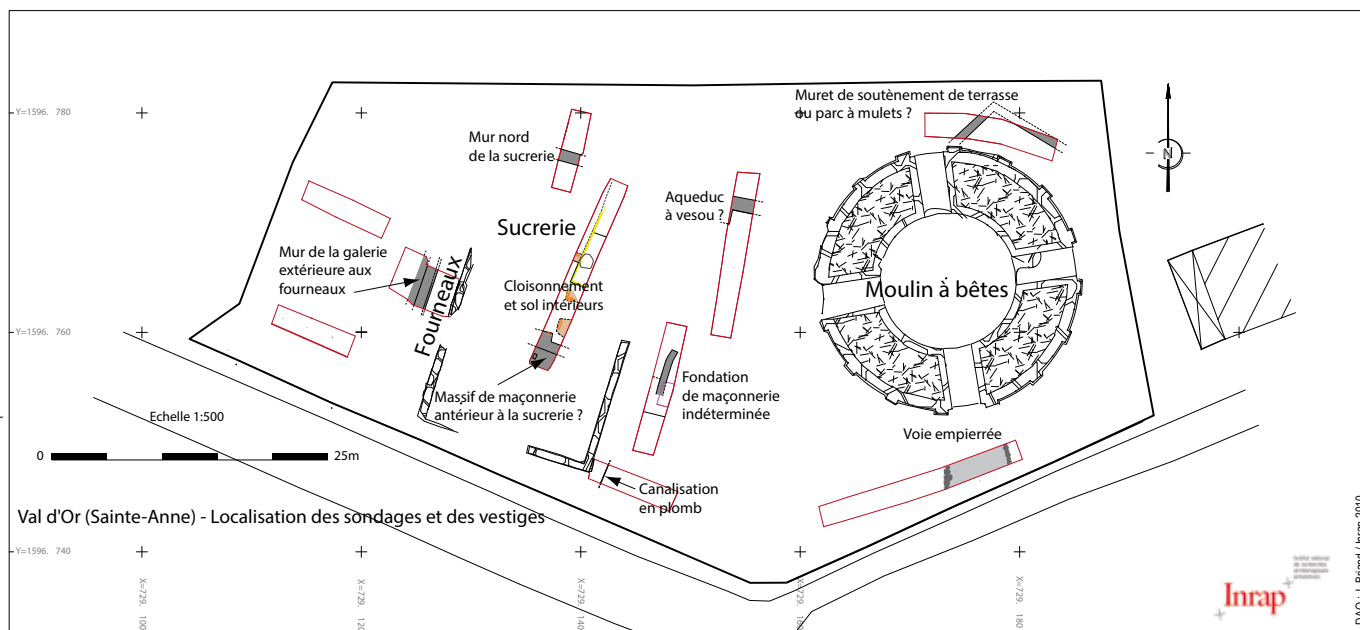


Fig. 58 : Localisation des sondages.  
DAO : Briand J. / INRAP.

Le projet de remise en état du moulin à bêtes et la construction de boutiques sur le site des ruines de l'Habitation sucrerie Val d'Or, porté par la Communauté d'Agglomération de l'Espace Sud Martinique, a fait l'objet d'un diagnostic archéologique réalisé par une équipe de l'Inrap. Ce diagnostic fait suite à une étude historique et une première expertise archéologique confiées à V. Huygues-Belrose en 2006. Le diagnostic de 2010 a permis de reconnaître, par l'ouverture de sondages totalisant 218 m<sup>2</sup> au sol, d'une part des niveaux intérieurs et extérieurs correspondant aux bâtiments existants en élévation et d'autre part de révéler des structures maçonnées jusqu'alors insoupçonnées qui peuvent correspondre pour certaines à un état antérieur de la sucrerie.

Du site de l'ancienne habitation sucrerie, ne subsistent de nos jours en élévation que le moulin à étage, l'un des trois ayant été construits en Martinique, et des pans de murs de l'usine, notamment le mur occidental avec ses deux ensembles de fourneaux. De l'autre côté du chemin rural, subsistent au sud des vestiges de constructions annexes (magasins, puits, étuve ?) et la purgerie, plus à l'est. Des états qui se sont succédé depuis le relevé topographique de Paul Hitier en 1972, force est de constater que le site s'est détérioré régulièrement, au moins jusqu'à la procédure qui a conduit à l'inscription du site au titre des Monuments Historiques en 1991. Contrairement à ce qui était supposé et même validé suite à une enquête historique suivie d'une campagne de sondages en 2006, les vestiges de l'aménagement

intérieur de l'usine sont conservés sous quelques centimètres de remblais (sol de mortier, cloisonnements, soubassements? de poteaux porteurs). D'épaisses fondations de maçonneries ont également été mises au jour, témoignant de la présence d'un bâtiment antérieur. Le mur septentrional de l'actuelle sucrerie a été "redécouvert" depuis son relevé en 1972.



Fig. 59 : Vestiges des fourneaux de la sucrerie.  
DAO : Briand J. / INRAP.

A l'extérieur du mur des fourneaux, la présence de deux maçonneries accolées renseigne à la fois sur la nature de la galerie extérieure et témoigne d'une reprise. Au-delà de ces murs, en contrebas de l'usine, le niveau d'occupation est conservé sous un épais remblai. A l'est de la sucrerie, le niveau d'occupation ne semble pas conservé, mais, en profondeur, des fondations de maçonneries de fonction indéterminée ont été mises au jour, notamment un mur qui pourrait être en relation avec la conduite du vesou du moulin à la sucrerie (aqueduc ?). Un sondage, à l'angle sud-est de la sucrerie a permis de découvrir une monnaie entre deux pierres du ressaut de fondation. Il s'agit d'une monnaie de la colonie de la Martinique émise en 1897. A l'extérieur du moulin, une voie empierrée a été mise au jour devant la porte méridionale du moulin. Elle est dirigée vers le sud. Au

nord du moulin, un sondage a permis de découvrir une maçonnerie qui, par sa position et son orientation, pourrait être le muret de soutènement de la terrasse qui marque l'emprise de la zone de travail du moulin ou délimiter le parc à mulets, à défaut d'être associée à la rampe d'accès à l'étage du moulin.

Ces découvertes renouvellent la connaissance du site. Elles seront utiles à l'Architecte en Chef des Monuments Historiques en charge des travaux pour une meilleure restitution des lieux. Les autres vestiges de l'Habitation dans les parcelles voisines où subsistent encore parfois des élévations de murs, mériteraient également que l'on s'y intéresse.

Jérôme BRIAND

## SAINTE-LUCE Montravail

Précolombien

### Roches gravées de Montravail - Bilan sanitaire, nettoyage et préconisations



Fig 60 : bloc A.  
Cliché Oriol G. / LRMH.

Les roches gravées de Montravail sont situées sur le territoire de la ville de Sainte-Luce. Cette commune qui en est le propriétaire, est également chargée de leur gestion et de leur mise en valeur. Les blocs gravés sont situés sur les parcelles D 882 et D 883, localisées proche de la forêt domaniale de Montravail, gérée par l'Office National des Forêts (ONF). La plupart des parcelles ont été nettoyées et déboisées.



Fig 61 : bloc B.  
Cliché Oriol G. / LRMH.

Les roches gravées, qui sont au nombre de 5 (Blocs A, B, C, D et E) sont envahies par des recouvrements biologiques ce qui les rend difficilement lisibles. Les pôles «grottes ornées» et «microbiologie» du Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques (LRMH) ont été sollicités par la mairie de la commune de Sainte-Luce afin de réaliser un bilan sanitaire des roches gravées, de procéder à des essais de nettoyage et de proposer des mesures de conservation.



## Contexte biologique

Les roches gravées de Montravail sont majoritairement colonisées par des cyanobactéries et des lichens. Ces derniers sont le résultat de la symbiose entre un champignon inférieur, hétérotrophe (moisissure) et une algue verte ou une cyanobactérie, autotrophes (chlorophylliens). De nombreuses investigations ont permis de mettre en évidence le rôle joué par ces agents biologiques dans la détérioration des matériaux minéraux. L'intensité du processus de biodétérioration est majoritairement influencé par les apports d'eau. La formation d'un biofilm se manifeste d'abord par une coloration due aux pigments organiques (chlorophylle, caroténoïdes, mélanine).

## Contexte historique et archéologique des roches gravées et rappel des travaux antérieurs

Les pétroglyphes se trouvent sur un terrain qui a été acheté par la mairie de Sainte-Luce.

Ils ont été signalés aux archéologues pour la première fois en 1970. Ces roches ont fait l'objet de plusieurs études. La dernière correspond au diagnostic archéologique de l'INRAP, à la demande de la commune de Sainte Luce dans le cadre d'un projet de mise en valeur du site. Lors de cette étude, un relevé des gravures précolombiennes a été établi. Il a montré que les gravures avaient été réalisées par la technique de bouchardage. Un bilan sanitaire a également été réalisé et l'envahissement des gravures par des microorganismes a été signalé ainsi que les détériorations anthropiques des roches dues à l'arrosage et au nettoyage répété des gravures par frottement avec une brosse dure.

## Bilan sanitaire et cartographie

Au cours de cette mission, un état sanitaire des roches gravées a été établi ainsi qu'une cartographie des recouvrements biologiques.

Les gravures ont été réalisées sur des blocs andésitiques

d'un chaos volcanique. La couleur originelle du support peut être observée sur des blocs ayant des zones abritées des précipitations. La roche est gris souris. Cette pâte englobe des phénocristaux observables à l'œil nu ou à la loupe. Ces minéraux de couleur sombre, allongés en baguette sont des augites. La roche est cohérente et ne montre pas de désagrégation minérale au niveau des zones gravées. Toutefois, des fractures ont été observées sur certains blocs, notamment le bloc A.

Les blocs A, C, D et E ont été choisis pour réaliser une cartographie ainsi qu'un nettoyage. Le bloc B n'était pas envahi par les microorganismes et donc n'a pas fait l'objet d'une cartographie ni d'un nettoyage.

Il faut souligner que, pour l'ensemble des recouvrements lichéniques, l'identification des espèces reste sommaire en raison de l'impossibilité de réaliser des prélèvements pour des investigations et colorations complémentaires nécessaires qui ne peuvent être effectuées qu'en laboratoire.

## Essais d'élimination des recouvrements biologiques et traitements biocides préventifs

Depuis de nombreuses années, le LRMH mène des recherches sur les techniques de nettoyage et plus spécifiquement sur les méthodes d'élimination des recouvrements biologiques sur la pierre. Une méthode basée sur l'utilisation de la vapeur d'eau sous faible pression qui fait gonfler les recouvrements lichéniques donne des résultats tout à fait intéressants. La production de vapeur peut être assurée par une machine type «décolleuse à papier peint» ou autre système type «Vaporetto». Simultanément, un grattage manuel, à la brosse douce ou à l'éponge permet de supprimer les derniers vestiges de colonisations.

Pour l'ensemble des blocs, le nettoyage à la vapeur a été globalement efficace mais certains fragments de



- cyanobactéries + lichens noirs
- Lichens crustacés à thalle blanc et bords verdâtre de diamètre XX mm
- Lichens crustacés blancs de diamètre XX mm
- Lichens crustacés jaunâtre à verdâtre à thalle diffus

Fig 62 : cartographie des recouvrements biologiques du bloc A.  
Cliché et DAO Oriol G. / LRMH.



- Cyanobactéries et lichens noirs
- Lichens blanc persillé à plus gros thalle
- lichens blanc rosé orangé
- lichens jaunâtre verdâtre
- lichens blanc gris marron clair sans fructification nettes, persillés

Fig 63 : cartographie des recouvrements biologiques du bloc C.  
Cliché et DAO Oriol G. / LRMH.



Fig 64 : bloc A après nettoyage à la vapeur et à la brosse douce.  
Cliché Oriol G. / LRMH.



Fig 65 : bloc D après nettoyage à la vapeur et à la brosse douce.  
Cliché Oriol G. / LRMH.

thalles n'ont pas pu être décrochés de leur support. Un traitement biocide complémentaire s'est donc avéré nécessaire.

Deux produits biocides ont été appliqués. Ces produits testés au laboratoire et connus pour leur innocuité sur la pierre sont tous deux des formulations à base d'ammonium quaternaire. Ces traitements, appliqués en complément du nettoyage vapeur, ont également un rôle préventif en retardant une nouvelle colonisation du substrat par les microorganismes.

#### Mesures conservatoires et conclusion

Les nettoyages réalisés sur les roches gravées montrent que la technique de nettoyage à la vapeur d'eau peut facilement être mise en œuvre. Elle constitue une option intéressante dans le traitement des végétaux.

Pour ce qui concerne les traitements biocides, les produits disponibles sur le marché pour ce type de traitement sont le plus souvent identifiés comme des « algicides ». Ils sont pratiquement tous à base de sels d'ammoniums quaternaires et sont décrits comme biodégradables. Par suite le nettoyage vapeur suivi d'un brossage doux peut être utilisé en « entretien », dès l'apparition de nouvelles colonisations.

Le climat étant très humide, il serait intéressant d'installer de petits « toits » ou auvents au dessus des blocs gravés

ce qui permettrait de réduire considérablement l'apport d'eau. Il faudrait réfléchir à un concept de présentation qui soit en harmonie avec le milieu environnant (par exemple toiture en feuille de bananier, vétiver, latanier, voire même en bambou). Ces constructions doivent être réalisées rapidement du fait que les roches ont été nettoyées : le « vide biologique » formé est un espace très convoité par les microorganismes recolonisants.

Une explication didactique sur le nettoyage et l'entretien des roches gravées, permettrait une sensibilisation des visiteurs à la sauvegarde du patrimoine. Par le même biais, le public pourrait recevoir une information sur les actions, souvent inscrites comme bénéfiques dans la mémoire collective, mais qui peuvent à terme s'avérer dangereuses (par exemple mouiller les roches pour mieux voir les gravures ou encore frotter les recouvrements biologiques avec des végétaux plus durs ou tout autre brosse en espérant les éliminer).

Enfin la conservation de site en plein air comme celui des roches gravées de Montravail ne peut se faire sans le regard attentif et la participation des agents chargés de sa gestion.

Geneviève ORIAL  
Stéphanie TOURON



Fig. 66 : Vue d'ensemble de l'emprise du diagnostic  
Cliché Briand J. / INRAP.

Depuis son classement au titre des Monuments Historiques en 1992, le site du Château Dubuc (anciennement Habitation La Caravelle) a fait l'objet de restaurations successives de ses ruines, en collaboration avec le Parc naturel régional de la Martinique, propriétaire des lieux.

La prochaine phase de restauration des murs et des sols concernera la partie haute de l'usine (moulin à bêtes, cour dallée, corral, purgerie). Contrairement aux précédentes campagnes de restauration, celle-ci a été précédée d'un diagnostic archéologique réalisé par une équipe de l'Inrap du 1<sup>er</sup> au 4 juin 2010.

L'ouverture de dix sondages (65 m<sup>2</sup> au sol soit 6,5% de l'emprise) a permis de reconnaître d'une part des niveaux intérieurs et extérieurs aux bâtiments existants en élévation et d'autre part l'empreinte de structures en bois ou la présence de fondations maçonnées jusqu'alors insoupçonnées pour ce site du XVIII<sup>e</sup> siècle non retouché par la modernisation du siècle suivant.

A l'intérieur et à l'extérieur du moulin, le rocher affleurant n'a pas nécessité la mise en place d'aménagements particuliers (par ex. un châssis maçonné pour recevoir au centre le chevalet supportant les rôles ou une voie empierrée devant les accès). Par contre, des trous de poteau ont été mis au jour à l'intérieur du moulin sans toutefois pouvoir leur attribuer une fonction.

Le remplissage de l'un d'eux contenait un fourneau de pipe en terre produite à Gouda aux Pays-Bas entre 1745 et 1747. Le sondage à l'intérieur du "corral" a montré qu'il était improbable de considérer cet espace comme un lieu de parcage des animaux, mais un entrepôt de matériaux semble plus approprié. Le soin apporté à l'agencement du dallage et la mise au jour d'une large entrée au sud, encadrée par des murs et des poteaux, n'accrédite pas non plus l'hypothèse que la cour dallée ait servi de lieu de repos pour les mulets, mais peut-être de lieu de stockage de la canne. Les sondages à l'intérieur et à l'entrée de la purgerie ont par contre conforté l'attribution qui est faite pour ce bâtiment. Il n'a pas été retrouvé d'aménagement susceptible de permettre de considérer que cet espace ait pu être une ancienne sucrerie. Le niveau de sol intérieur a été retrouvé sous une importante épaisseur de couche de démolition, laquelle contenait les tuiles plates qui devaient recouvrir la toiture du bâtiment.

Ces découvertes renouvellent la connaissance du site. Elles seront utiles à l'Architecte en Chef des Monuments Historiques pour une meilleure restitution des lieux.

**Jérôme BRIAND**

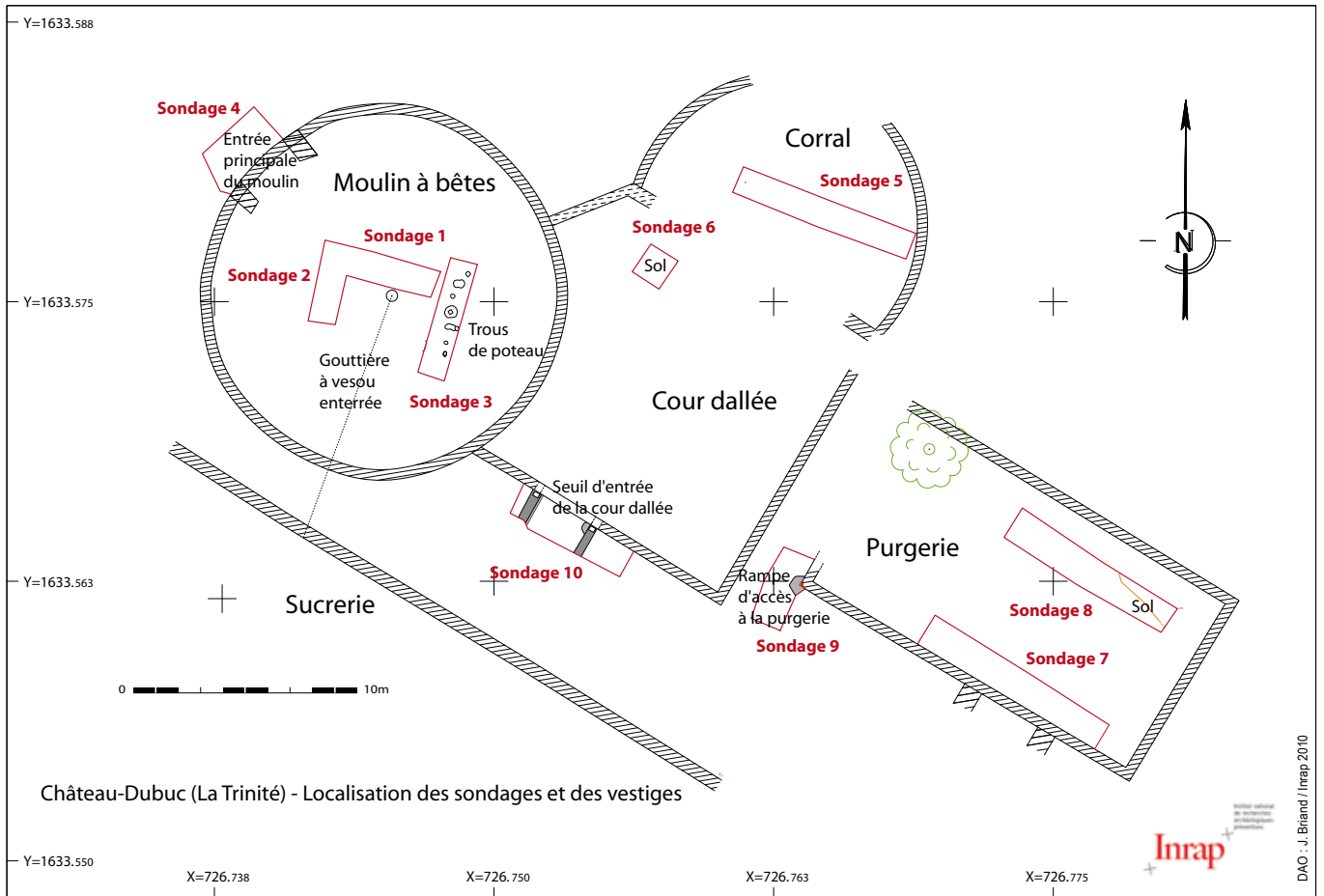


Fig. 67 : Localisation des sondages  
DAO Briand J. / INRAP.



Fig. 68 : Trous de poteau  
Cliché Briand J. / INRAP.



Fig. 69 : Tournerie de la Poterie Duchaxel  
Cliché ANOM.

Les travaux de l'année 2010 ont comporté des dépouillements d'archives, de sources imprimées et iconographiques, des expertises dans des dépôts archéologiques, des études de mobilier et la fouille subaquatique dans la baie de Saint-Pierre.

En l'absence de séries à caractère statistique pour le XIX<sup>e</sup> siècle, H. Amouric, a procédé à des sondages étendus dans la presse martiniquaise aux Archives Départementales. Le Bulletin officiel de la Martinique, le Journal officiel de la Martinique, l'Annuaire de la Martinique, en dépit d'une valeur très inégale ont permis de préciser le cadre économique dans lequel s'insère le commerce des diverses catégories céramiques à cette époque. Ces dépouillements visaient à contextualiser les séries archéologiques terrestres de Saint-Pierre, ainsi que les découvertes sous-marines.

Le dépouillement de la presse martiniquaise laisse entrevoir la réalité du commerce colonial maritime au XIX<sup>e</sup> siècle, examiné sous l'angle de ses seuls produits céramiques. Il en découle la confirmation du poids relatif des différentes régions productrices de Métropole et des hypothèses d'évaluation, chiffrées de façon très prudente. La nette domination de la Provence dans les approvisionnements en terrailles communes est sans conteste la plus évidente et massive de ces données, mais par nature de produits, la place quasi-hégémonique du Nord sur le marché des pipes en terre est, par exemple, tout aussi frappante. De même, le mouvement brownien du commerce inter-caraïbes est-il un peu mieux perceptible, dans un domaine – l'échange de produits finis pondéreux - où l'on ne s'y attendait guère, avec la belle surprise de la place des « potiches de Saint-Martin ».

Parallèlement la recherche d'une iconographie mettant en situation les objets céramiques dans la vie quotidienne, en contexte de production ou de commercialisation, a été poursuivie. De rares cartes postales montrent des marmites de Vallauris et des femmes âgées fumant la pipe en terre blanche. Un cliché met en scène en studio une « marchande au panier » vendant des carafes régionales, une vue du marché central de Fort-de-France, montre un empilement de Vallauris contre la halle. Aux ANOM, deux vues de la poterie des Trois-Îlets illustrent la modernisation des modes de cuisson dans les années 1930, avec le recours à un four Hoffmann. Les mêmes fonds recèlent aussi une vue des quais de chargement de la Poterie Duchaxel et surtout de la salle de façonnage avec ses bancs et ses tours à manivelle à mouvement assisté.



Fig. 70 : Carafes et marmites miniatures,  
Collections nationales de Sèvres 1835  
Cliché Vallauri L. / LA3M.

Les enquêtes patrimoniales, en collaboration avec Annie Noé-Dufour ont permis le repérage et l'expertise de deux cases à eau importantes (Habitations Spoutourne et Sucrierie) et d'un lot de recettes à mélasse estampillées de Bordeaux, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Lucy Vallauri a réalisé l'étude des collections nationales du Musée de Sèvres qui conservent quatre lots de poteries locales très bien datées (1835, 1837, 1843 et 1874) et intactes (Fig. 70). Les carafes couvertes, avec ou sans anses, deux marmites miniatures à la façon de Vallauris, trois pichets, évoquent les fabrications des 9 fabriques actives dans l'île au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec de surprenantes pièces en terre blanche, attribuables à la fabrique du Lamentin, qui exploitait une argile kaolinique.

La problématique et la mise en place de la campagne de fouilles sous-marine, avec le DRASSM/ARKAEOS dans la baie de Saint-Pierre, ont été préparées par le LAMM et facilitées par l'intervention de Michel Météry. Cette opération conduite en mars-avril 2010 par L. Serra sur le site Gouyer très prometteuse, a livré des séries de tians et pots de chambre vernissés d'Aubagne et de Saint-Zacharie, des tuiles de Marseille, des marmites et poêlons de Vallauris, une jarre de Biot ainsi que de rares artefacts exogènes au Midi. Le matériel remonté de cette embarcation a été traité au dépôt de Saint-Pierre.

L. Vallauri et G. Guionova ont fait un premier inventaire de la cargaison et du matériel de bord et P. Groscaux en a photographié les principales pièces. Cette épave « dite des Dobans » repérée en 1990 et explorée en 1999 avait déjà donné un lot de matériel de même nature conservé au SRA. D'après la typologie et en l'absence de traces de la nuée ardente de 1902, on peut dater le naufrage de la goélette de la fin du XIX<sup>e</sup> s. peut-être du passage du cyclone de 1891 ou d'un épisode légèrement antérieur (1872 ou 1883).

Cette opération a permis en outre, suite à la découverte d'une jarre espagnole du XVII<sup>e</sup> s. conservée au musée de l'anse Gauguin au Carbet, d'en rendre une autre aux collections publiques grâce à Michel Météry, et d'en localiser de nouvelles dispersées dans des collections privées. Ces contenants les plus anciens retrouvés en Martinique attestent d'une cargaison coulée dans l'anse du Carbet.

En matière d'étude, la plus exceptionnelle est sans conteste la mise en évidence d'un lot de matériel provenant de la baie du Carbet, dont la datation très haute, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle assurément, nous renvoie dans les toutes premières décennies de la colonisation de l'île. L'association de deux jattes languedociennes, avec un bol « a stecca » pisane, une lèchefrite, une marmite, une assiette en terre rouge glaçurée d'origine catalane, semble indiquer le passage et la présence sur le lieu d'un bateau méditerranéen, méridional français ou espagnol.

Parallèlement aux opérations réalisées en baie de Saint-Pierre, une semaine de travail conjointe avec Florence Richez (DRASSM) et la collaboration de Gaëlle Dieulefet a été consacrée à l'inventaire du matériel subaquatique dispersé dans les dépôts du SRA, issu pour l'essentiel de découvertes fortuites et des expertises réalisées naguère par le GRAN. Les lots de moules à sucre de l'anse Cafard et le matériel du brick Le Cygne coulé en 1808, de La Gabrielle et du Thérèse Lovigo (1902) ont particulièrement retenu notre attention.

Autre centre d'intérêt majeur pour la chronologie des occupations du site du château Perrinelle à Saint-Pierre, les séries anciennes du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec leurs belles faïences peintes de Delft, Rouen et Moustiers sont liées à l'établissement jésuite antérieur à la « laïcisation » du site. L'objet le plus ancien et le plus important dans cet ensemble est une panse de jarre de Biot, timbrée de deux marques à la fleur de lys bordée d'une couronne de perles, datant indubitablement du troisième quart du XVII<sup>e</sup> siècle. Avec ce témoignage ancien, nous touchons

peut-être au premier établissement des Jésuites dans ce quartier du terroir de Saint-Pierre, en 1671.

L'étude des séries issues des cases des travailleurs du château Perrinelle datées de 1902, initiée par Fabrice Casagrande (INRAP) a été parachevée par Guergana Guionova et Lucy Vallauri (cases 4, 5, 6, 9, 12).

Le matériel issu des sondages réalisés en 1988-89 par le CERA dans les cuves et le jardin jouxtant la cuisine de l'habitation Galion (La Trinité), a été étudié par G. Guionova et L. Vallauri en collaboration avec G. Dieulefet. Il est le reflet assez exact des séries contemporaines de l'habitation Perrinelle de Saint-Pierre, confirmant la prééminence des terres vernissées provençales et la place de premier plan, dans un *instrumentum* de demeure aristocratique des services en porcelaine de Paris et de Limoges et des vaisselles en faïence fine issues des grandes fabriques de l'Est et du Nord de la France, mais aussi de Hollande.

En vue de la présentation au public des collections régionales, deux missions de conservation restauration ont été effectuées par Pascal Maritiaux (LAMM), qui a traité une trentaine de pièces remarquables dont un bassin de fontaine de Sarreguemines, une grande jarre de l'Oise, un pot en bleu et lustre dit de Jersey, une théière en porcelaine dorée et diverses statuettes en biscuit de porcelaine

Henri AMOURIC  
Guergana GUIONOVA  
Florence RICHEZ  
Laurence SERRA  
Lucy VALLAURI



Fig. 71 : Plat d'équipage de Saint-Zacharie, Site Gouyer, baie de Saint-Pierre  
Cliché Groscaux P. / LA3M.

## MARTINIQUE

## BILAN SCIENTIFIQUE

### Personnel du Service Régional de l'Archéologie de Martinique

2 0 1 0

Nom	Titre	FONCTION
Thierry DORIVAL	Technicien de recherche	Urbanisme, carte archéologique Dépôt de fouille
Lucien GROSOL	Adjoint technique principal d'accueil, de surveillance et de magasinage	Dépôt de fouille
Carl LAVAU	Vacataire civil à l'aide technique	Technicien SIG ; Cartographie SIG ; Banque numérique du savoir et du patrimoine à compter juillet 2010
Annie NOE-DUFOUR	Conservateur en Chef du patrimoine	Conservateur régional de l'archéologie
Jenny SYLVANIELO	Adjoint administratif principal	Secrétariat du service Secrétariat de la CIRA OM

## Bibliographie régionale

**Armstrong 2010 :**

Armstrong (D.V.) - Degrees of Freedom in the Freedom in the Caribbean : Archaeological Explorations of Transitions from Slavery. *Antiquity* 84 (323) : 1-15.

**Armstrong, Douglas et Hauser 2009 :**

Armstrong (D.V.), Douglas (V.) et Hauser (M.W.). - A Sea of Diversity : Historical Archaeology in the Caribbean. *International Handbook of Historical Archaeology*, édité par Teresita Majewski and David Gaimster. Springer, New York.

**Bégot 2008 :**

Bégot (D.) dir. – *La plantation coloniale esclavagiste XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle, Actes du 127<sup>e</sup> congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Nancy, 2002*, Paris, CTHS, 2008, 343 p.

**Bérard 2008 :**

Bérard (B.) Lithic Technology. A way to more complex diversity in Caribbean Archaeology. In C.L Hofman, M.P.L Hoogland & A.L. van Gijn, *Crossing the borders : new methods and techniques in the study of Archeology materials of the Caribbean*, University of Alabama Press, 90-100.

**Burnouf et al. 2009 :**

Burnouf (J.), Arribet-Deroin (D.), Desachy (B.), Journot (F.) et Nissen-Jaubert (A.) - *Manuel d'Archéologie Médiévale et Moderne*. Paris, Armand Colin.

**Celma 2008 :**

Celma (C.) - Les pétroglyphes de la Martinique . In : *L'art rupestre dans les Caraïbes. Vers une inscription transnationale en série sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO* (N. Sanz, coord.) : 284-290. World Heritage Papers, 24. UNESCO. Paris.

**Delpuech 2010 :**

Delpuech (A.)- Entre Tainos et Caraïbes... *Jokoo*, 6 : 9.

**Dufal 2010 :**

Dufal (B.)- « L'archéologie enfermée dehors. Retour sur un malentendu français ». In Elisa Brilli, Pierre-Olivier Dittmar et Blaise Dufal (dir.), *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 7, 2010 : Faire l'anthropologie historique du Moyen Âge.

**Ecrabet 2009 :**

Ecrabet (M.). – *L'art précolombien des Petites Antilles Volume II, L'analyse structurale des sites de Fond-Brûlé, Moulin l'Étang et Vivé de la Martinique en comparaison avec le site de la Soufrière de la Dominique*. Mémoire de Master 2, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2009.

**Grouard 2010 :**

Grouard (S.)- Caribbean Archaeozoological. In *Estado actual de la Arqueozoología Latinoamericana / Current advances in Latin- Americanarchaeozoology*, edited by Guillermo Mengoni Gonalons, Arroyo- Cabrales Joaquin, Oscar J. Polaco, and Felisa J. Aguilar, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Consejo Nacional de Ciencia y tecnología, International Council for Archaeozoology, Universidad de Buenos Aires, Mexico, 133- 152.

**Hardy 2008 :**

Hardy (M.D.) – *Saladoid Economy and Complexity on the Arawakan Frontier*. Department of Anthropology. Tallahassee, Florida State University. PhD.

**Hofman 2010 :**

Hofman (C.L.) et Bright (A.J.)- Mobility and exchange from a Pan Caribbean perspective. *Journal of Caribbean archaeology*, Special Publication 3.

**Hofman et al. 2008 a :**

HOFMAN (C.L.) et al. (ed.) – *Crossing the Borders : New Methods and Techniques in the Study of Material Culture in the Caribbean*. Tuscaloosa : The University of Alabama Press, 2008.

**Hofman et al. 2008 b :**

Hofman (C.L.), Bright (A.J.), Hoogland (M.) et Keegan (W.F.) - Attractive Ideas, Desirable Goods : Examining the Late Ceramic Age Relationships between Greater and Lesser Antillean Societies. *Journal of island ans Coastal Archaeology* 3 : 17-34.

**Jönsson Marquet 2008 :**

Jönsson Marquet (S.)- L'art rupestre des Petites Antilles. In : *L'art rupestre dans les Caraïbes. Vers une inscription transnationale en série sur la liste du patrimoine de l'UNESCO* (N. Sanz, coord.) : 200-209. World Heritage Papers, 24. UNESCO ; Paris.



**Jordan 2009 :**

Jordan (K.A.) – Colonies, Colonialism, and Cultural Entanglement : The Archaeology of Postcolumbian Intercultural Relations. Dans *International Handbook of Historical Archaeology*, édité par Teresita Majewski and David Gaimster, 31-49. Springer, New York.

**Kelly 2008 a :**

Kelly (K.) – Plantation archaeology in the French West Indies. In : *Rêves d'Amérique : Regard sur l'archéologie de la Nouvelle-France = Dreams of the Americas : Overview of New France Archaeology*. Archéologiques. Hors série 2. 2008. p. 55-69.

**Kelly 2008 b :**

Kelly (K.) – Creole Cultures of the Caribbean : Historical Archaeology in the French West Indies. In : *International Journal of Historical Archaeology*. 12. 2008. p. 288-102.

**Kelly et al. 2008 a :**

Kelly (K.), Hauser (M.), Descantes (C.) et Glasscock (M.D.) – Cabotage or Contraband : Compositional analysis of French colonial ceramics. In : *Journal of Caribbean Archaeology*, 2008, Special Publication 2. 85-107.

**Kelly et al. 2008 b :**

Kelly (K.g), Hauser (M.k), Descantes (C.) et Glascok (M.D.) – Compositional Analysis of French Colonial Ceramics: Implications for Understanding Trade and Exchange. *Journal of Caribbean Archaeology Special Publication 2* : 85-107.

**Newsom 2008 :**

Newsom (L.A.) – Caribbean Paleoethnobotany : Present Status and New Horizons. *Crossing the Borders : New Methods and Techniques, the Study of Archaeological Materials from the Caribbean*, édité par Corinne Hofman, Menno Hoogland & Annelou van Gijn. University of Alabama Press, Tuscaloosa, 173-194.

**Petitjean-Roget 2008 :**

Petitjean-Roget (H.)- Les pétroglyphes des Petites Antilles, médiateurs entre la sécheresse et l'inondation. In : *INORA*, 50 : 12-18.

**Rodriguez Ramos et al. 2008 :**

Rodriguez Ramos (R.E.), Babilonia (E.), Curet (L.A.) et Ulloa Hung (J.)- The Pre-Arawak Pottery Horizon in the Antilles : A New Approximation. *Latin American Antiquity* 19 (1) : 47-63.

**Stahl 2010 :**

Stahl (A.B.)- Materials Histories. In : *Oxford Handbook of Material Culture Studies*, edited by D. Hicks and M. Beaudry, Oxford : Oxford University Press.

**Thomas 2010 :**

Thomas (S.) - Cultivating the slave body : The dance imagery of Agostino Brunias (1730-96) In *Society for Caribbean Studies*. Southampton, England.

**Waselkov 2009 :**

Waselkov (G. A.). – French Colonial Archaeology. In : *The International handbook of Historical Archaeology*. edited by Terisita Majewski and David Gaimster, pp 613-628, New York, Springer.

## Organismes de rattachement des auteurs

**AMOURIC Henri**  
CNRS, UMR 7298 , LA3M

**BERTHE Agnès**  
Association OUACABOU

**BILLAUD Yves**  
DRASSM

**BRIAND Jérôme**  
INRAP

**CASAGRANDE Fabrice**  
INRAP

**GABRIEL Isabelle**  
Archéologue indépendante

**GINESTE Marie-Christine**  
INRAP

**GROUARD Sandrine**  
MNHN et CNRS, UMR 7209

**GUIONOVA Guergana**  
CNRS, UMR 7298, LA3M

**HERVE Marjorie**  
Association Archéologies

**HILDEBRAND Matthieu**  
INRAP

**KELLY Kenneth**  
Université de Caroline du Sud  
(Etats-Unis)

**KNIPPENBERG Sebastiaan**  
Université de Leiden (Pays-Bas)

**MESTRE Mickaël**  
INRAP

**ORIAL Geneviève**  
LRMH (pôle "Microbiologie")

**PELISSIER Eric**  
AUT

**RICHEZ Florence**  
DRASSM

**SAMUELIAN Clara**  
INRAP

**SERRA Laurence**  
Association ARKAEOS

**SERRAND Nathalie**  
INRAP

**TOURON Stéphanie**  
LRMH (pôle "Grottes ornées")

**VALLAURY Lucy**  
CNRS, UMR 7298 , LA3M

**WALLMAN Diane**  
Université de Caroline du Sud  
(États-Unis)

## Liste des abréviations

### Chronologie

COL : Epoque coloniale  
PRE : Epoque précolombienne

### Nature de l'opération

OPD : Opération préventive de diagnostic  
OPF : Opération préventive de fouille  
FP : Fouille programmée  
SD : Sondage  
SU : Sauvetage urgent  
PI : Prospection inventaire  
PT : Prospection thématique  
ETU : Étude  
PCR : Projet collectif de recherche

### Organisme de rattachement des responsables

ASS : Association  
AUT : Autre  
BEN : Bénévole  
CNR : Centre National de la Recherche Scientifique  
COL : Collectivité territoriale  
EN : Education nationale  
INRAP : Institut national de recherches archéologiques préventives  
LRMH : Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques  
MNHN : Museum National d'Histoire Naturelle  
MUS : Musée de collectivités territoriales  
MET : Musée d'État  
PRI : Opérateur agréé de droit privé  
SRA : Service régional de l'archéologie  
UNI : Université

## Table des illustrations

<b>Fig. 1 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Plan général de l'emprise du diagnostic.	p. 13	<b>Fig. 14 : Sainte-Anne</b> , « Crève-Cœur ». Coco Neg.	p. 28
<b>Fig. 2 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Coupes transversales du fond de vallée.	p. 14	<b>Fig. 15 : Les Trois-Ilets</b> , « Anse Mitan, rue des Ixoras ». Four à chaux et son escalier.	p. 30
<b>Fig. 3 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Tranchée 46, Paléosol et vestiges de l'époque précolombienne.	p. 14	<b>Fig. 16 : Les Trois-Ilets</b> , « Anse Mitan, rue des Ixoras ». Plan de la zone diagnostiquée.	p. 31
<b>Fig. 4 : Bellefontaine</b> , « Fond Laillet ». Reconstitution d'un vase amérindien dit « Vase Mario » de la culture Saladoïde.	p. 15	<b>Fig. 17 : PCR</b> : Jarre à huile espagnole.	p. 33
<b>Fig. 5 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Ancienne maison de maître de la distillerie.	p. 15	<b>Fig. 18 : PCR</b> : Origines en pourcentage des faïences entrant en Martinique en 1735.	p. 34
<b>Fig. 6 : Le Diamant</b> , « Dizac ». Petite écuelle anthropomorphe, Saladoïde moyen-récent.	p. 16	<b>Fig. 19 : PCR</b> : Une bonne pipe.	p. 35
<b>Tableau. 1 : Le Diamant</b> , « Dizac ». Répartition morphologique de l'échantillon.	p. 18	<b>Fig. 20 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Plan et relevé des tranchées et des structures archéologiques.	p. 47
<b>Tableau. 2 : Le Diamant</b> , « Dizac ». Fréquence des couleurs (monochromes et polychromes).	p. 18	<b>Fig. 21 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». La rivière de Fond-Laillet aujourd'hui et un des lits fossiles en cours de fouille.	p. 48
<b>Tableau. 3 : Le Diamant</b> , « Dizac ». Répartition des unités peintes.	p. 18	<b>Fig. 22 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Hache et herminette en pierre polie.	p. 49
<b>Tableau. 4 : Le Diamant</b> , « Dizac ». Répartition des unités incisées.	p. 19	<b>Fig. 23 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Les tuiles plates à crochets biseautées et clouées offraient une résistance accrue aux vents cycloniques.	p. 49
<b>Tableau. 5 : Le Diamant</b> , « Dizac ». Répartition des unités modelées.	p. 19	<b>Fig. 24 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Reconstitution numérique du potager de la maison de maîtres.	p. 50
<b>Tableau. 6 : Le Diamant</b> , « Dizac ». Répartition morpho-décorative des unités.	p. 20	<b>Fig. 25 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Maison de maîtres et ses communs dans son stade final.	p. 50
<b>Fig. 7 : Le Diamant</b> , « La Tête de Singe ». Vue du littoral de la Tête de Singe.	p. 21	<b>Fig. 26 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Maison des géreurs.	p. 50
<b>Fig. 8 : Le Diamant</b> , « La Tête de Singe ». Sondage n°2.	p. 21	<b>Fig. 27 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet ». Photographie de la distillerie avant sa destruction.	p. 51
<b>Fig. 9 : Le Lorrain</b> , « Fond-Brûlé ». Adornos de culture néo-indienne du Saladoïde.	p. 23	<b>Fig. 28 : Le Lamentin</b> , « Mangot Vulcin ». Plan de situation.	p. 52
<b>Fig. 10 : Le Lorrain</b> , « Fond-Brûlé ». Moulin à bêtes.	p. 24	<b>Fig. 29 : Le Lamentin</b> , « Mangot Vulcin ». Mobilier lithique.	p. 53
<b>Fig. 11 : Le Lorrain</b> , « Fond-Brûlé ». Assiette de Delft.	p. 25	<b>Fig. 30 : Le Lamentin</b> , « Mangot Vulcin ». Mobilier céramique.	p. 54
<b>Fig. 12 : Sainte-Anne</b> , « Crève-Cœur ». Carte Moreau du Temple.	p. 26	<b>Fig. 31 : Le Marigot</b> , « Habitation Lagrange ». Plan de la surface diagnostiquée.	p. 56
<b>Fig. 13 : Sainte-Anne</b> , « Crève-Cœur ». Localisation des sondages sur le site.	p. 27		

<b>Fig. 32 : Le Marigot</b> , « Habitation Lagrange », Fourneau de pipe en terre blanche.	p. 56	<b>Fig. 50 : Grand' Rivière</b> , « Fond Moulin », Ancienne purgerie.	p. 80
<b>Fig. 33 : Le Vauclin</b> , « Macabou », Plan de masse du secteur nord-ouest – sondage 5 avec localisation des carrés ouverts et structures.	p. 57	<b>Fig. 51 : Grand' Rivière</b> , « Fond Moulin », Maison de maître.	p. 80
<b>Fig. 34 : Le Vauclin</b> , « Macabou », Coupe ouest.	p. 58	<b>Fig. 52 : Le Prêcheur</b> , « Anse Coulevre », Pied de platine à manioc.	p. 81
<b>Fig. 35 : Mission d'évaluation du potentiel des eaux intérieures des DOM</b> : La Martinique. Localisation des points ayant fait l'objet d'observations de terrain durant la mission.	p. 60	<b>Fig. 53 : Le Prêcheur</b> , « Anse Coulevre », Jonction des murs N/S et E/O de la maison 2.	p. 81
<b>Fig. 36 : Mission d'évaluation du potentiel des eaux intérieures des DOM</b> : La Martinique. La rivière Pilote dans sa partie avale, vue depuis le pont de la RN5.	p. 61	<b>Fig. 54 : Le Prêcheur</b> , « Anse à Galets », Aménagement d'un gué en maçonnerie.	p. 82
<b>Fig. 37 : Mission d'évaluation du potentiel des eaux intérieures des DOM</b> : La Martinique. Embarcations sur le canal du Lamentin : barge avec chargement de tuiles, pétrolettes, gommiers.	p. 62	<b>Fig. 55 : Le Prêcheur</b> , « Anse à Galets », Mur de soutènement.	p. 82
<b>Fig. 38 : Mission d'évaluation du potentiel des eaux intérieures des DOM</b> : La Martinique. La Rivière Salée au niveau de l'ancienne sucrerie de Petit-Bourg.	p. 63	<b>Fig. 56 : Saint-Pierre</b> , « Angle des rues Victor-Hugo et Alfred Lacroix », Vue de la surface fouillée.	p. 83
<b>Fig. 39 : Mission d'évaluation du potentiel des eaux intérieures des DOM</b> : La Martinique. Turbine hydraulique à augets de type Pelton à l'exploitation Sainte-Cécile.	p. 63	<b>Fig. 57 : Saint-Pierre</b> , « Angle des rues Victor-Hugo et Alfred Lacroix », Sépulture précolombienne.	p. 84
<b>Fig. 40 : PCR</b> : Chope à l'effigie de Marius Hurard (à gauche) ; Plat en faïence (à droite).	p. 64	<b>Tableau. 7 : Sainte-Anne</b> , « Crève-Cœur », Contexte et chronologie de dépôts distincts provenant des excavations.	p. 85
<b>Fig. 41 : PCR</b> : Vierge de Marseille.	p. 65	<b>Fig. 58 : Sainte-Anne</b> , « Val d'Or », Localisation des sondages.	p. 86
<b>Fig. 42 : PCR</b> : Carte postale illustrant un déchargement de marmites et de poêlons de Vallauris sur la place Bertin, à Saint-Pierre (Martinique).	p. 66	<b>Fig. 59 : Sainte-Anne</b> , « Val d'Or », Vestiges des fourneaux de la sucrerie.	p. 86
<b>Fig. 43 : PCR</b> : Case à eau de l'habitation La Sucrerie (Les Anses d'Arlet).	p. 66	<b>Fig. 60 : Sainte-Luce</b> , « Montravail », bloc A.	p. 87
<b>Fig. 44 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet », A : Relevé de la parcelle et des sondages ; B : Détail du relevé des sondages et des structures mises au jour.	p. 74	<b>Fig. 61 : Sainte-Luce</b> , « Montravail », bloc B.	p. 87
<b>Fig. 45 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet », Relevé et montage photographique géoréférencé des éléments en élévation de l'entrepôt et de la boutique.	p. 75	<b>Fig. 62 : Sainte-Luce</b> , « Montravail », cartographie des recouvrements biologiques du bloc A.	p. 88
<b>Fig. 46 : Bellefontaine</b> , « Fond-Laillet », Relevé et montage photographique géoréférencé de la façade est de la boutique (bâtiment D) et de la façade sud-ouest de l'aqueduc (bâtiment B).	p. 77	<b>Fig. 63 : Sainte-Luce</b> , « Montravail », cartographie des recouvrements biologiques du bloc C.	p. 88
<b>Fig. 47 : Grand' Rivière</b> , « Fond Moulin », Vue d'ensemble de l'Habitation Fond Moulin.	p. 78	<b>Fig. 64 : Sainte-Luce</b> , « Montravail », bloc A après nettoyage à la vapeur et à la brosse douce.	p. 89
<b>Fig. 48 : Grand' Rivière</b> , « Fond Moulin », Plan général de la surface diagnostiquée.	p. 79	<b>Fig. 65 : Sainte-Luce</b> , « Montravail », bloc D après nettoyage à la vapeur et à la brosse douce.	p. 89
<b>Fig. 49 : Grand' Rivière</b> , « Fond Moulin », Sol pavé et son caniveau.	p. 80	<b>Fig. 66 : La Trinité</b> , « Château Dubuc », Vue d'ensemble de l'emprise du diagnostic.	p. 90
		<b>Fig. 67 : La Trinité</b> , « Château Dubuc », Localisation des sondages.	p. 91
		<b>Fig. 68 : La Trinité</b> , « Château Dubuc », Trous de poteau.	p. 91
		<b>Fig. 69 : PCR</b> : Tournerie de la poterie Duchaxel.	p. 92
		<b>Fig. 70 : PCR</b> : Carafes et marmites miniatures, Collections nationales de Sèvres 1835.	p. 92
		<b>Fig. 71 : PCR</b> : Plat d'équipage de Saint-Zacharie, Site Gouyer, baie de Saint-Pierre.	p. 93

### Liste des programmes de recherche nationaux

#### Du Paléolithique au Mésolithique

---

- 1 Gisements paléontologiques avec ou sans indices de présence humaine
- 2 Les premières occupations paléolithiques (contemporaines ou antérieures au stade isotopique 9 : > 300 000 ans)
- 3 Les peuplements néandertaliens l.s. (stades isotopiques 8 à 4 : 300 000 à 40 000 ans ; Paléolithique moyen /s.)
- 4 Derniers Néandertaliens et premiers Homo sapiens sapiens (Châtelperronien, Aurignacien ancien)
- 5 Développement des cultures aurignaciennes et gravettiennes
- 6 Solutréen, Badegoulien et prémices du Magdalénien (cultures contemporaines du maximum de froid du Dernier Glaciaire)
- 7 Magdalénien, Epigravettien
- 8 La fin du Paléolithique
- 9 L'art paléolithique et épipaléolithique (art pariétal, rupestre, mobilier, sculpture, modelage, parure...)
- 10 Le Mésolithique

#### Le Néolithique

---

- 11 Apparition du Néolithique et Néolithique ancien
- 12 Le Néolithique : habitats, sépultures, productions, échanges
- 13 Processus de l'évolution, du Néolithique à l'âge du Bronze

#### La Protohistoire (de la fin du III<sup>e</sup> millénaire au 1<sup>er</sup> s. av. n.è.)

---

- 14 Approches spatiales, interactions homme/milieu
- 15 Les formes de l'habitat
- 16 Le monde des morts, nécropoles et cultes associés
- 17 Sanctuaires, rites publics et domestiques
- 18 Approfondissement des chronologies (absolues et relatives)

#### Périodes historiques

---

- 19 Le fait urbain
- 20 Espace rural, peuplement et productions agricoles aux périodes gallo-romaine, médiévale et moderne
- 21 Architecture monumentale gallo-romaine
- 22 Lieux de culte et pratiques rituelles gallo-romains
- 23 Etablissements religieux et nécropoles depuis la fin de l'Antiquité : origine, évolution, fonctions
- 24 Naissance, évolution et fonctions du château médiéval

#### Histoire des techniques

---

- 25 Histoire des techniques, de la Protohistoire au XVIII<sup>e</sup> s. et archéologie industrielle
- 26 Culture matérielle, de l'Antiquité aux Temps modernes

#### Réseau des communications, aménagements portuaires et archéologie navale

---

- 27 Le réseau des communications voies terrestres et voies d'eau
- 28 Aménagements portuaires et commerce maritime
- 29 Archéologie navale

#### Thèmes diachroniques

---

- 30 L'art postglaciaire (hors Mésolithique)
- 31 Anthropisation et aménagement des milieux durant l'Holocène (paléoenvironnement et géoarchéologie)
- 32 L'Outre-mer

## LISTE DES BILANS

- |      |                     |      |                            |      |   |
|------|---------------------|------|----------------------------|------|---|
| ■ 1  | ALSACE              | ■ 12 | LIMOUSIN                   | ■ 23 | GUADELOUPE  |
| ■ 2  | AQUITAINE           | ■ 13 | LORRAINE                   | ■ 24 | MARTINIQUE  |
| ■ 3  | AUVERGNE            | ■ 14 | MIDI-PYRÉNÉES              | ■ 25 | GUYANE  |
| ■ 4  | BOURGOGNE           | ■ 15 | NORD-PAS-DE-CALAIS         | ■ 26 | DEPARTEMENT DES RECHERCHES<br>ARCHÉOLOGIQUES SUBAQUATIQUES<br>ET SOUS MARINES |
| ■ 5  | BRETAGNE            | ■ 16 | BASSE-NORMANDIE            | ■ 27 | RAPPORT ANNUEL SUR LA RECHERCHE<br>ARCHÉOLOGIQUE EN FRANCE                    |
| ■ 6  | CENTRE              | ■ 17 | HAUTE-NORMANDIE            |      |   |
| ■ 7  | CHAMPAGNE-ARDENNE   | ■ 18 | PAYS-DE-LA-LOIRE           |      |   |
| ■ 8  | CORSE               | ■ 19 | PICARDIE                   |      |   |
| ■ 9  | FRANCHE-CONTÉ       | ■ 20 | POITOU-CHARENTES           |      |   |
| ■ 10 | ÎLE-DE-FRANCE       | ■ 21 | PROVENCE-ALPES-CÔTE-D'AZUR |      |   |
| ■ 11 | LANGEDOC-ROUSSILLON | ■ 22 | RHÔNE-ALPES                |      |   |